

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

REPRÉSENTATIONS SOCIALES DE L'AMOUR, DE LA SEXUALITÉ ET DE LA  
VIOLENCE CHEZ LES JEUNES IMMIGRANTS MEXICAINS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN SEXOLOGIE

PAR  
MARIA DEL CARMEN RUMOROSO BARRAGAN

JANVIER 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier chaleureusement les adolescents et adolescentes qui ont si généreusement accepté de participer à ce projet. Merci d'avoir partagé avec nous un peu de votre vie.

Mille mercis à Mylène Fernet, directrice de ce projet. Les mots ne suffisent pas pour vous remercier pour votre patience, votre professionnalisme, pour tout le temps que vous m'avez consacré, ainsi que pour m'avoir rassurée dans les moments difficiles. Vos encouragements et votre confiance m'ont aidée à me rendre au bout de ce mémoire.

À Joseph Levy, codirecteur de ce mémoire, merci pour votre soutien, votre professionnalisme, votre grande disponibilité ainsi que pour la pertinence de vos commentaires et de vos conseils.

Un grand merci à Francine Duquet, professeure au Département de sexologie, pour sa confiance en moi et en mes capacités, son soutien moral dans les moments difficiles de mon parcours, particulièrement dans les périodes de découragement et de doute.

Merci à Geneviève Gravel-Renaud pour sa disponibilité et le temps consacré à la correction de ce mémoire.

À mes parents, même s'ils sont très loin d'ici, merci pour vos encouragements et pour croire que je suis toujours capable d'atteindre mes objectifs.

Finalement, je tiens à transmettre toute ma reconnaissance à mon mari, à mes filles et à mon beau-fils, pour leurs encouragements, leur réconfort, leur présence et leur patience qui m'ont aidée à me rendre au bout de ce mémoire. Grâce à vous, j'ai pu atteindre mes objectifs.

Cette recherche a été rendue possible grâce à des bourses accordées par le Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes (CRI-VIFF).



## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES TABLEAUX .....	viii
RÉSUMÉ.....	ix
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I	
PROBLÉMATIQUE .....	4
CHAPITRE II	
ÉTAT DES CONNAISSANCES.....	10
2.1 La communauté latino-américaine au Québec .....	10
2.2 Les valeurs et les normes de la culture latino-américaine.....	11
2.2.1 Le familisme.....	12
2.2.2 Les rôles sexuels et de genre .....	13
2.3 Les normes et valeurs latino-américaines et la sexualité .....	16
2.4 Les relations amoureuses .....	21
2.5 Les conduites sexuelles.....	22
2.6 La violence dans les relations amoureuses .....	24
2.6.1 Les facteurs socioculturels associés à la violence dans le contexte des relations amoureuses à l'adolescence .....	26
2.7 Les objectifs de recherche.....	31
CHAPITRE III	
CONTEXTE THÉORIQUE .....	32
3.1 La perspective des représentations sociales .....	32

3.1.1 Définitions et fonctions de la représentation sociale .....	34
3.1.2 Organisation, structure et transformation des représentations sociales.....	36
3.1.3 La formation d'une représentation sociale .....	37
3.1.4 Représentations sociales et expériences des répondants .....	38
CHAPITRE IV	
MÉTHODOLOGIE.....	41
4.1 Devis de recherche .....	41
4.2 Population à l'étude et échantillonnage .....	41
4.3 Stratégies de recrutement.....	43
4.4 Méthodes de collecte des données.....	44
4.5 Procédures d'analyse et de traitement des données.....	46
4.5.1 Lectures préliminaires et établissement d'une liste d'énoncés .....	47
4.5.2 Choix et définition des unités de classification .....	47
4.5.3 Processus de catégorisation et de classification.....	48
4.6 Considérations éthiques .....	48
CHAPITRE V	
RÉSULTATS.....	50
5.1 Caractéristiques sociodémographiques .....	50
5.2 Acculturation.....	52
5.3 Les représentations de la socialisation au sein de la famille et des rôles de genre .....	54
5.3.1 Les valeurs inculquées au sein de la famille : le respect, la virginité et le mariage .....	55
5.3.2 Différence dans la socialisation selon le genre au sein de la famille .....	61
5.3.3 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport aux représentations de la famille.....	68

5.3.4 Représentations de la place de la famille dans la gestion des relations amoureuses .....	71
5.4 Les représentations des relations amoureuses .....	77
5.4.1 Le profil amoureux .....	77
5.4.2 Les critères de choix d'un/une partenaire .....	79
5.4.3 Les représentations du genre dans la séduction : les initiatives féminines à certaines conditions .....	85
5.4.4 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport aux relations amoureuses .....	88
5.5 Les représentations de la sexualité .....	89
5.5.1 Le profil sexuel .....	89
5.5.2 La sexualité, un sujet pas toujours facile à aborder au sein de la famille .....	92
5.5.3 L'exercice de la sexualité .....	98
5.5.4 La communication entourant la sexualité dans le couple .....	103
5.5.5 « Le garçon doit être plus expérimenté sexuellement que la fille », un standard en voie de disparition .....	106
5.5.6 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport à la sexualité .....	108
5.6 Les représentations de la violence et des conflits au sein des relations amoureuses ...	110
5.6.1 Comportements violents dans les relations amoureuses .....	110
5.6.2 Les représentations de la violence .....	114
5.6.3 Les facteurs contribuant à l'expression de la violence ou à son acceptation dans le contexte amoureux .....	118
5.6.4 Les sources de conflits au sein des relations amoureuses .....	121
5.6.5 Les stratégies utilisées pour résoudre les conflits .....	124
5.6.6 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport à la violence et sa prévalence .....	130

CHAPITRE VI	
DISCUSSION.....	135
6.1 Les représentations de la socialisation au sein de la famille et des rôles de genre .....	135
6.2 Les représentations des relations amoureuses .....	139
6.3 Les représentations de la sexualité .....	140
6.4 Les représentations de la violence et des conflits au sein des relations amoureuses ...	143
6.5 Limites de la recherche .....	148
6.6 Pistes de recherche .....	149
6.7 Retombées pour l'intervention éducative et préventive.....	150
6.8 Pistes de réflexion sur le plan théorique .....	152
CONCLUSION.....	155
ANNEXE A	
CANEVAS D'ENTREVUE .....	159
ANNEXE B	
FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT .....	162
ANNEXE C	
QUESTIONNAIRE .....	165
ANNEXE D	
GRILLE DE CODIFICATION .....	176
ANNEXE E	
CERTIFICAT D'ÉTHIQUE.....	180
BIBLIOGRAPHIE .....	181

## LISTE DES TABLEAUX

Tableau 5.1 Informations sociodémographiques .....	51
Tableau 5.2 Informations sur l'acculturation.....	53
Tableau 5.3 Relations amoureuses .....	78
Tableau 5.4 Conduites sexuelles .....	91
Tableau 5.5 Comportements violents dans les relations amoureuses.....	113

## RÉSUMÉ

L'adolescence est la période développementale où se vivent les premières expériences amoureuses et sexuelles et durant laquelle les modèles relationnels sont intégrés. Rares sont les études qui se sont intéressées à la vie amoureuse et sexuelle des jeunes immigrants latino-américain au Québec qui doivent non seulement composer avec les normes et les valeurs de leur culture d'origine, mais avec celles de la culture d'accueil. S'appuyant sur la perspective des représentations sociales, le présent mémoire décrit les représentations des relations amoureuses et de la sexualité de jeunes adultes mexicains et explore comment ces représentations sociales modulent leurs attitudes et leurs comportements face à la violence dans les relations amoureuses. Cette étude qualitative a été réalisée auprès de onze jeunes nés au Mexique et ayant immigré au Québec. Cinq filles et six garçons, âgés entre 18 et 20 ans, ont participé à une entrevue individuelle semi-dirigée et ont complété un bref questionnaire autorévélateur. L'analyse des données suggère que les valeurs, les normes familiales et les rôles sexuels de la culture mexicaine sont des éléments importants dans la formation de leurs représentations des relations amoureuses et de la sexualité. Pour ces jeunes, la famille est décrite comme une importante source de soutien social et émotionnel. Elle constitue une courroie de transmission des valeurs et joue un rôle fondamental dans la gestion de leurs relations amoureuses. La plupart des participants considèrent que la sexualité est un sujet tabou au sein de la famille et, de leur point de vue, son exercice est toléré dans la mesure où elle se vit dans un contexte amoureux, alors que dans la société d'accueil elle se vivrait plus librement. Bien que les participants soient nombreux à dénoncer les comportements de violence au sein des relations amoureuses, la plupart d'entre eux rapportent avoir expérimenté de telles expériences, en particulier des épisodes de violence psychologique. La confrontation entre les normes et les valeurs qui régissent les relations amoureuses et la sexualité de leur propre culture et celles de la culture d'accueil expose les jeunes à des tensions interpersonnelles et familiales. Elle peut néanmoins conduire à des questionnements qui incitent certains jeunes à adopter des modèles amoureux et sexuels alternatifs issus du métissage des cultures. Ces résultats soulèvent des pistes de recherche qui gagneraient à être explorées pour mieux comprendre le vécu amoureux et sexuel de ces jeunes immigrants. Des interventions sexologiques éducatives et préventives visant le développement d'une sexualité saine et de modèles relationnels harmonieux et égalitaires sont aussi proposées.

### MOTS CLÉS :

Valeurs; culture; représentations sociales; jeunes mexicains; adolescents; sexualité; relations amoureuses.

## INTRODUCTION

L'adolescence est une période de transition entre l'enfance et la vie d'adulte, caractérisée par des changements physiques et mentaux propres au développement. C'est à cette étape que l'éveil amoureux et sexuel se présente et que les modèles relationnels sont appris. Pour les jeunes immigrants, les défis sont encore plus importants, car ils doivent composer avec les modèles relationnels propres à leur culture et avec ceux de la société d'accueil.

En effet, les valeurs ethnoculturelles jouent un rôle déterminant dans la construction de ces modèles, ainsi que dans la construction de la sexualité, et le fait de devoir faire face à de nouveaux modèles relationnels peut entraîner chez ces jeunes une certaine confusion dans l'acceptation des normes et des valeurs qui guident leurs relations interpersonnelles et leur sexualité, ce qui peut les rendre vulnérables à la violence dans le contexte amoureux.

La plupart des recherches qui s'intéressent à explorer les modèles relationnels et sexuels des jeunes immigrants latino-américains ont été menées aux États-Unis. Cependant, la réalité que vivent les jeunes de ce groupe ethnoculturel au Québec a été peu documentée. En effet, peu nombreux sont les chercheurs qui se sont intéressés à ce sujet. C'est toutefois le cas d'Arroyo (1997), qui a mené une étude auprès de jeunes latino-américains afin d'explorer l'impact des facteurs socioculturels sur les attitudes et les comportements sexuels en tenant compte des facteurs d'acculturation. Lévesque (2001), quant à elle, intéressée par la problématique de la violence dans le contexte amoureux, a réalisé une étude comparative auprès d'adolescents de trois groupes ethnoculturels, les Québécois, les Latino-Américains/Haïtiens et les Asiatiques, afin d'explorer leurs cognitions liées à la violence et leurs expériences de violence dans le contexte amoureux. Pour leur part, Robillard et al. (2004) ont mené une étude auprès de jeunes haïtiens en vue d'explorer leurs constructions de la sexualité, des ITS et du VIH/sida.

Afin de pallier le manque de données disponibles, cette étude, d'orientation méthodologique qualitative, réalisée auprès d'onze jeunes immigrants mexicains, souhaite explorer les



représentations sociales des adolescents issus de la culture latino-américaine en lien avec les relations amoureuses et la sexualité, et décrire comment ces représentations sociales peuvent moduler leurs attitudes et leurs comportements par rapport à la violence au sein du couple. Plus précisément, elle cherche à :

- 1) dégager les facteurs socioculturels (croyances, valeurs, rôles sexuels, normes familiales) qui contribuent à la construction de ces représentations sociales;
- 2) décrire le rôle que joue le genre dans la construction de ces représentations;
- 3) décrire le rôle que joue l'acculturation dans la construction de ces représentations;
- 4) identifier les normes qui guident les relations interpersonnelles et qui peuvent devenir sources de conflits et se traduire éventuellement par des gestes de violence au sein des relations amoureuses.

Une meilleure compréhension des stratégies de résolution de problèmes et des facteurs socioculturels qui contribuent à la construction des modèles relationnels et de la sexualité des jeunes immigrants mexicains permettra le développement de programmes d'intervention adaptés aux spécificités culturelles des jeunes, programmes qui les aideront à adopter des modèles relationnels et sexuels plus sains.

Ce mémoire compte six chapitres. Dans le premier chapitre, la problématique est présentée. Les facteurs de risque et la prévalence de la violence à l'adolescence des jeunes mexicains sont présentés.

Dans le deuxième chapitre, l'état des connaissances sur les normes et les valeurs de la culture latino-américaine mexicaine est présenté, ainsi que l'influence de ces normes et valeurs sur la construction des modèles relationnels et de la sexualité des jeunes immigrants latino-américains mexicains.

Le troisième chapitre décrit les fondements théoriques qui soutiennent ce mémoire en privilégiant la perspective des représentations sociales.

Le quatrième chapitre présente la démarche méthodologique privilégiée. Le type de devis privilégié est décrit, de même que la population à l'étude, les stratégies d'échantillonnage et



de recrutement ainsi que le profil des participants. Les démarches d'analyse et de traitement de données et les considérations éthiques y sont aussi détaillées.

Le cinquième chapitre expose les données descriptives, de même que les résultats de l'analyse de données recueillies. Les analyses qualitatives sont présentées selon quatre catégories conceptuelles : 1) les représentations de la socialisation au sein de la famille et des rôles de genre; 2) les représentations des relations amoureuses; 3) les représentations de la sexualité et 4) les représentations de la violence et des conflits au sein des relations amoureuses.

Le dernier chapitre présente la synthèse des résultats de la recherche et les met en perspective. Ils sont mis en lien avec les travaux empiriques recensés à ce sujet, ainsi qu'avec la perspective des représentations sociales décrite au chapitre III. Finalement, des pistes de recherche et d'intervention sur les plans éducatif et préventif, qui découlent de la recherche, sont explorées.

## CHAPITRE I

### PROBLÉMATIQUE

Ce premier chapitre présente la problématique à laquelle les jeunes immigrants mexicains font face au moment où ils commencent à vivre leurs premières expériences amoureuses et sexuelles, étant donné qu'ils doivent composer avec les modèles relationnels de leur culture d'origine et avec ceux de la culture d'accueil, ce qui peut entraîner une certaine confusion dans l'acceptation des normes et des valeurs qui guident leurs relations amoureuses et leur sexualité, et les rendre plus vulnérables à la violence dans le contexte amoureux.

La communauté latino-américaine au Québec est considérée comme une communauté jeune, où il existe une grande proportion d'adolescents, étant donné que, des 101 080 personnes qui la composent, 45,9 % ont 24 ans ou moins, selon le recensement de 2006 (Québec interculturel, 2006).

L'adolescence est une période de développement où le jeune vit des changements dans plusieurs domaines de sa vie et ces transformations sont influencées par les modèles socioculturels, et dans le cas des immigrants, par la culture du pays d'origine et le niveau d'acculturation (Dolly, 2004).

C'est à l'adolescence que les premières expériences amoureuses et sexuelles sont vécues et que les modèles relationnels sont appris. Dans le cas des jeunes immigrants latino-américains, les modèles amoureux et sexuels s'appuient à la fois sur des valeurs et normes de la culture latino-américaine et sur d'autres qui sont propres à la culture d'accueil, lesquelles sont intégrées à travers l'acculturation (Flores, 1998). Pendant ce processus, les jeunes peuvent choisir de s'orienter vers des valeurs traditionnelles de leur propre culture ou alors incorporer à leurs modèles des attitudes et des normes plus permissives de la société québécoise auxquelles ils sont exposés (Robillard et Levy, 2008). En effet, les valeurs culturelles et les attentes sociales ont une grande influence sur ce qui est considéré comme

approprié dans la façon de penser, d'agir et de sentir tant pour les filles que pour les garçons (Dolly, 2004). Cela est déterminant dans l'apprentissage des modèles relationnels et dans la construction de la sexualité.

La relation qui existe entre l'acculturation et la violence dans le contexte amoureux chez les jeunes latino-américains a été le sujet de certaines recherches, mais les résultats obtenus sont contradictoires (Caetano, 2000; Sanderson et al., 2004; Soriano et al., 2004; Ulloa, 2004). Néanmoins, si la plupart d'entre elles tendent à suggérer que l'acculturation accroît les risques d'expérimenter de la violence, cette association complexe reste à approfondir (Sanderson, 2004).

La violence dans les relations amoureuses à l'adolescence représente un problème social et de santé important au Canada, non seulement à cause de sa prévalence élevée mais des répercussions qu'elle entraîne sur la santé physique, mentale et sexuelle (Callahan, Tolman et Saunders, 2003; Fernet, 2005). De plus, elle est vécue à une période de la vie où les relations amoureuses sont expérimentées pour la première fois et où les modèles relationnels qui sont appris risquent de demeurer les mêmes à l'âge adulte (Wekerle et Wolfe, 1999).

La violence consiste en « un exercice abusif de pouvoir par lequel un individu en position de force cherche à contrôler une autre personne en utilisant des moyens de différents ordres afin de la maintenir dans un état d'infériorité ou de l'obliger à adopter des comportements conformes à ses propres désirs » (Campeau et al., 2010, p. 3). Les manifestations de la violence lors des fréquentations amoureuses à l'adolescence peuvent prendre différentes formes. La violence psychologique, par exemple, peut être verbale ou émotionnelle. Ce type de violence inclut les comportements où l'un des conjoints cherche à avoir le contrôle de l'autre en utilisant la manipulation émotionnelle (dire quelque chose qui blesse les sentiments de l'autre, menacer de sortir avec quelqu'un d'autre, tenter de rendre l'autre jaloux, rappeler des choses du passé pour faire du mal à l'autre), en l'intimidant (menacer l'autre de le frapper, de lui faire du mal), en l'insultant (faire des remarques sur l'autre devant d'autres personnes, dénigrer l'apparence physique de l'autre) (Foshee, 1996), en lui demandant de ne pas parler à ses amis, en contrôlant son horaire et ses activités (Lavoie et Vézina, 2001). Ce type de violence présente le taux de prévalence le plus variable, et cela est dû au caractère subjectif de ces expériences et à la difficulté de les mesurer (Fernet, 2005). De plus, il peut

mener à d'autres formes de violence, physique et sexuelle, avec le temps (Hamby et Sugarman, 1999).

Une deuxième forme de violence dans les relations amoureuses à l'adolescence est la violence physique, laquelle a été catégorisée en violence physique mineure ou modérée et en violence physique sévère. Les comportements qui relèvent de ces catégories peuvent varier d'une étude à une autre. Par exemple, Gagné et Lavoie (1995), dans le cadre d'une étude menée auprès d'élèves de niveau secondaire, ont considéré comme de la violence mineure le fait de lancer un objet sur l'autre, de le pousser, de l'empoigner et de lui donner une claque. Ils ont considéré comme de la violence sévère les conduites suivantes : donner un coup de pied ou un coup de poing à l'autre, le frapper avec un objet, lui donner une raclée, le menacer à main armée et lui donner un coup de couteau ou de fusil. Par contre, Jezl, Molidor et Wright (1996) considèrent comme de la violence modérée certaines conduites : tirer les cheveux, donner un coup de pied, égratigner, donner une claque et pincer. Ils considèrent comme de la violence sévère le fait de lancer un objet, de donner un coup de poing, de tenter d'étouffer et de menacer d'une arme.

La violence sexuelle se caractérise quant à elle par le fait de forcer quelqu'un à réaliser des comportements érotiques et sexuels (baisers, caresses, contacts oraux-génitaux et pénétration vaginale et anale) en utilisant la coercition verbale, la consommation d'alcool et de drogues, l'abus d'autorité, la menace ou la force physique (Fernet, 2005).

De nombreuses recherches ont tenté d'évaluer la prévalence de la violence dans les relations amoureuses, mais les estimations varient grandement d'une étude à l'autre. Par exemple, Wolitzky-Taylor et ses collaborateurs (2008), dans une étude menée aux États-Unis auprès de 3 614 adolescents âgés de 12 à 17 ans, ont situé à 1,6 % (2,7 % pour les filles et 0,6 % pour les garçons) la prévalence des formes de violence sévère (être menacé d'une arme, être blessé, être forcé d'avoir du sexe anal, vaginal et/ou oral, subir des attouchements génitaux) vécues au cours de leur vie. Jezl, Molidor et Wright (1996), aux États-Unis, ont examiné les taux de victimisation pour les abus physiques (se faire tirer les cheveux, recevoir un coup de pied, se faire égratigner, recevoir une claque et être pincé), sexuels (être forcé de se livrer à une activité sexuelle contre sa volonté) et psychologiques (menaces, violence verbale, contrôle psychologique) dans un groupe de 232 étudiants de niveau secondaire, trouvant un

taux de 96 % pour l'abus psychologique, 59 % pour la violence physique et 15 % pour l'abus sexuel. Marquart et ses collaborateurs (2007) ont estimé à environ 16 % la prévalence de victimisation dans un échantillon de 20 274 adolescents de la 10<sup>e</sup> année habitant dans un milieu rural aux États-Unis. Cette large variabilité est en partie due aux différences d'âge dans les groupes étudiés (Foshee et al., 2001), au manque de standardisation des définitions de la violence utilisées dans le contexte des relations amoureuses (Halpern et al., 2001; Jackson, 1999), ainsi qu'aux différentes méthodes de collecte de données (Fernet, 2005).

Au Québec, les données du ministère de la Sécurité publique (2012) révèlent que le taux de victimisation en matière de violence conjugale pour l'ensemble des Québécois de 12 ans et plus se situe à 277 par 100 000 habitants pour l'année 2011. Il est quatre fois plus élevé chez les femmes que chez les hommes (444 par 100 000 contre 106 par 100 000). Le nombre d'infractions commises contre les jeunes de 12 à 17 ans a augmenté de 9 % par rapport à l'année 2010. Ce groupe d'âge affiche la plus forte hausse du taux d'infractions pour la période de 2002 à 2011. Ce dernier représente 4 % du total des victimes, tandis que le groupe des 18 à 24 ans en représente 23 %. Toutefois, ces données nous permettent uniquement d'estimer l'ampleur de cette problématique au Québec, puisqu'elles considèrent seulement les cas de violence conjugale déclarés à la police (Ministère de la Sécurité publique du Québec, 2012) et qu'il existe un phénomène de sous-déclaration dans la victimisation conjugale (Fernet, 2005). Pour sa part, l'Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire 2010-2011 (Institut de la statistique du Québec, 2012) révèle que 25 % des élèves du secondaire qui sont sortis avec quelqu'un dans les douze derniers mois ont vécu de la violence. En ce qui concerne la violence infligée, 25 % des élèves rapportent avoir infligé au moins une forme de violence dans leurs relations amoureuses, qu'elle soit de nature psychologique (17 %), physique (13 %) ou sexuelle (2,7 %). Les filles auraient commis des gestes de violence en plus grande proportion que les garçons (32 % c. 17 %). De plus, 17 % des élèves engagés dans une relation mentionnent avoir infligé à leur partenaire deux de ces formes de violence. Par rapport à la violence subie, 30 % des élèves déclarent avoir été victimes, dans leurs relations amoureuses, d'au moins une forme de violence, qu'elle soit psychologique (22 %), physique (12 %) ou sexuelle (10 %). Les filles auraient subi des gestes de violence en plus grande proportion que les garçons (36 % c. 25 %). Au total, 16 % des

élèves sont à la fois victimes et auteurs de violence. En outre, 11 % des jeunes déclarent avoir subi deux ou trois de ces formes de violence.

Pour les jeunes immigrants, les défis sont encore plus importants. Ils doivent composer avec les modèles relationnels propres à leur culture d'origine et avec ceux de la société d'accueil, ce qui les expose à des tensions, à des ruptures et à des réajustements sur les plans familial, sexuel et amoureux (Robillard et Lévy, 2008). Et même si le lien entre l'origine ethnique et la violence dans le contexte des relations amoureuses à l'adolescence n'a pas encore été clairement établi, certains travaux suggèrent son rôle potentiel (Fernet, 2005).

En ce qui concerne plus spécifiquement la population latino-américaine, la violence vécue dans le contexte de couple à l'adolescence a été peu étudiée. Les recherches qui comprennent des échantillons suffisants de participants latino-américains ont été réalisées aux États-Unis, mais elles demeurent peu nombreuses (Howard et Wang, 2003; Malik et al., 1997; Watson et al., 2001), bien que la communauté latino-américaine soit l'un des groupes culturels dont la croissance est la plus rapide tant aux États-Unis (U.S. Census Bureau, General Demographic Characteristics, 2005) qu'au Canada (Statistiques Canada, 2007). Qui plus est, certaines études soutiennent que les jeunes latino-américains sont plus à risque d'expérimenter de la violence dans le contexte de leurs relations amoureuses à l'adolescence (Caetano, 2000; Howard et Wang, 2003; Ulloa, 2004). Actuellement, les rares recherches s'étant intéressées à ce groupe culturel ne permettent pas de documenter les normes et les valeurs régissant les relations amoureuses entre les garçons et les filles, de même que leur agir sexuel, ce qui est essentiel pour mieux comprendre les attitudes par rapport à la violence dans le contexte amoureux (Flores et al., 1998; Rayburn, 2007). Par exemple, Coker et al. (2008) signalent que seule une faible proportion des jeunes femmes mexicaines qui vivent de la violence physique dans leurs relations amoureuses reconnaissent cette situation comme étant problématique dans leur relation.

Afin de pallier le manque de données disponibles, cette étude, d'orientation méthodologique qualitative, vise à explorer le rôle de la culture latino-américaine dans les modèles amoureux et sexuels des jeunes adultes mexicains de Montréal, et celui de l'acculturation sur les attitudes et la tolérance par rapport à la violence dans les relations amoureuses. Une meilleure compréhension de ces dimensions permettrait de contribuer au développement de



programmes d'intervention adaptés aux spécificités culturelles des jeunes issus des groupes latino-américains de façon à développer des modèles relationnels et sexuels plus sains et à réduire la prévalence de la violence dans les relations amoureuses.

## CHAPITRE II

### ÉTAT DES CONNAISSANCES

Ce second chapitre comprend un bref portrait de la communauté latino-américaine au Canada et au Québec. Seront présentées ensuite les études qui se sont intéressées aux valeurs et aux normes de la culture latino-américaine liées aux relations amoureuses et à la sexualité, afin de mieux saisir la manière dont les jeunes immigrants latino-américains vivent ces aspects de leur vie. Nous présenterons également les études ayant abordé la violence dans le contexte amoureux, pour finir avec la présentation des objectifs visés par ce mémoire.

#### 2.1 La communauté latino-américaine au Québec

L'immigration des Latino-Américains au Canada est récente. Jusqu'au début des années 1960, les immigrants provenaient essentiellement de l'Europe (Del Pozo, 2010) mais depuis elle s'est grandement diversifiée. Actuellement, la communauté latino-américaine est l'un des groupes culturels dont la croissance est la plus rapide.

En effet, en 2006, 304 200 Latino-Américains habitaient au Canada, en représentant 6 % des minorités visibles et 1 % de la population totale du Canada. Le nombre de personnes d'origine latino-américaine a augmenté de 72 % de 1996 à 2006, alors que le nombre de Canadiens ne faisant pas partie des minorités visibles n'a augmenté que de 3 % (Canada Statistique, recensement 2006). Le groupe de Canadiens d'origine latino-américaine est constitué de personnes provenant de divers pays de cette région du monde. En 2006, la Colombie, le Salvador, le Pérou et le Mexique sont les principaux pays d'origine.

La communauté latino-américaine au Canada est relativement jeune. En 2006, 47 % de tous ceux ayant des origines latino-américaines étaient âgés de moins de 25 ans, comparativement



à 33 % pour l'ensemble de la population (Canada Statistique, recensement 2006). Durant la période de 2001 à 2006, la communauté latino-américaine du Canada a augmenté de près de 40 % et près du tiers de ses membres sont âgés de 15 à 29 ans (Canada Statistique, recensement 2006).

En ce qui concerne le Québec, le Recensement de 2006 a dénombré 89 500 Latino-Américains, une hausse de 50,4 % par rapport à 2001. Cela représente 13,7 % de la population des minorités visibles. La communauté latino-américaine du Québec occupe la deuxième place en importance au Canada, après celle de l'Ontario (Barlow, 2007). Des immigrants latino-américains qui arrivent au Québec, 90 % se concentrent dans la région de Montréal (Del Pozo, 2010). De plus, 90 % des immigrants latino-américains adoptent le français à leur arrivée au Québec, sans abandonner leur propre langue. En fait, les Latino-Américains au Québec maintiennent un attachement à leur langue, fréquentent des membres de leur communauté, se définissent comme latino-américains et considèrent comme important le maintien de leurs traits culturels (Arroyo, 1997). Ces facteurs expliquent pourquoi Montréal compte plusieurs restaurants, clubs de danse, clubs sportifs, marchés d'aliments latino-américains, des associations communautaires et professionnelles latino-américaines et on peut être servi en espagnol dans presque tous les domaines (Barlow, 2007).

## 2.2 Les valeurs et les normes de la culture latino-américaine

La culture est définie comme le dépositaire (repository) de connaissances partagées (langue, croyances, coutumes, traditions et valeurs) par un groupe ou un peuple, qui peut avoir des influences directes ou indirectes sur le comportement (Barret et Simpson, 1991). Les valeurs et les normes de la culture latino-américaine sont multiples, mais celles qui jouent un rôle dans le contexte des relations amoureuses et de la sexualité sont le familisme et les rôles sexuels.

### 2.2.1 Le familisme

Le terme « familismo » ou « familisme » a été créé dans les années 1940 pour décrire l'engagement normatif des individus envers leur famille et leurs relations familiales (Luna, 1996). Ce concept est une dimension centrale de la culture latino-américaine traditionnelle et le familisme est considéré comme l'une de ses valeurs les plus importantes (Marin, 1991; Sabogal et al., 1987; Villareal, 2005). Il est défini comme « une valeur culturelle qui implique une forte identification et un attachement de l'individu à sa famille nucléaire et élargie, et de forts sentiments de loyauté, de réciprocité et de solidarité entre les membres de la même famille » (Villareal et al., 2005, p. 409). Pour comprendre ce concept, il faut d'abord cerner comment la culture latino-américaine définit la famille ainsi que les rôles qui lui sont attribués. La famille dans ce contexte a été décrite comme « un système de soutien affectif composé d'un groupe homogène de parents en ligne directe et collatéraux dans lequel les membres peuvent trouver de l'aide sur une base régulière et comptent sur leurs parents plus que sur des sources extérieures de soutien » (Sabogal et al., 1987, p. 389). La famille occupe donc une place centrale dans la vie de l'individu, son bien-être étant plus important que celui de l'individu. Selon Luna et al. (1996), les membres de la famille nucléaire et élargie tendent à vivre à proximité les uns des autres et à entretenir d'étroites relations entre eux fondées sur des échanges d'aide mutuelle qui incluent de l'aide financière, des conseils personnels, du support moral.

Le familisme peut se conjuguer selon plusieurs formes ou manifestations, mais selon certains auteurs, il existe deux formes principales, le familisme attitudinal et le familisme comportemental (Montoro-Rodriguez et al., 1998; Villareal, 2005;). Le familisme attitudinal comprend les croyances et les attitudes que les Hispaniques partagent et qui se fondent sur les sentiments de loyauté, de solidarité et de réciprocité. Le familisme comportemental, quant à lui, est centré sur les comportements spécifiques associés à ces sentiments (Montoro-Rodriguez et al., 1998; Villareal, 2005;). Sabogal et Marin (1987) ont décrit les trois types de comportements que le familisme implique : 1) l'obligation familiale de fournir un soutien émotionnel et matériel à la famille étendue; 2) le recours à la parenté pour obtenir de l'aide et du soutien; 3) la conformité aux attitudes et aux comportements sociaux de la parenté. Pour

sa part, Romero (2004) a montré que les familles latino-américaines qui rapportent un degré plus élevé de familisme se caractérisent par des relations interfamiliales positives, une grande unité familiale, de l'interdépendance dans les activités quotidiennes et une grande proximité avec la famille élargie.

Récemment, Hardway et ses collaborateurs (2006), intéressés par les différentes dimensions des connexions (*connectedness*) des adolescents de différents groupes ethniques aux États-Unis avec leur famille, ont réalisé une étude quantitative auprès d'un échantillon composé de 489 étudiants de neuvième année, des filles et des garçons, d'un âge moyen de 14,86 ans, provenant de familles immigrantes mexicaines (n=162), de familles non immigrantes mexicaines (n=57), de familles immigrantes chinoises (n=145) et de familles non immigrantes européennes (n= 124). Les participants ont complété un questionnaire sur différents aspects de la relation avec leur famille, qui comportait six dimensions : le respect envers la famille, l'obligation de donner de l'assistance actuellement, l'obligation d'offrir du support dans le futur, l'identité familiale, la proximité avec le père ou la mère et l'information familiale démographique. Ils ont aussi tenu un journal portant sur leurs engagements et leurs activités de la journée pendant deux semaines, afin de cerner les périodes de temps et les activités partagées en famille. Les résultats indiquent que les connexions des jeunes latino-américains avec les membres de leur famille, surtout ceux des familles immigrantes, se caractérisent par un fort sens de l'obligation de support et d'assistance envers la famille, jumelé au désir de la supporter, de l'assister et de respecter son autorité. De plus, les jeunes latino-américains sentent la nécessité de considérer les besoins et les souhaits de la famille lorsqu'ils prennent des décisions importantes dans leur vie. Ils considèrent comme important de réaliser des activités quotidiennes et de loisir dans le cadre familial.

### 2.2.2 Les rôles sexuels et de genre

Les concepts de genre et de sexe sont considérés interchangeables. Cependant, il existe des différences importantes entre les deux. Le concept de « sexe » fait référence aux organes biologiques reproductifs qui définissent une personne comme un homme ou une femme,

tandis que le genre fait référence au comportement approprié attendu et au style de vie qu'une culture attribue aux hommes et aux femmes (Lacourse, 2005). Les cultures traditionnelles latino-américaines sont marquées par une forte division des rôles sexuels (Comas-Díaz, 1987; Phinney et Flores, 2002; Raffaelli et Ontai, 2001) qui se fondent sur le machismo (machisme) et le marianismo (marianisme). Le machisme prône la supériorité de l'homme sur la femme, en lui donnant une position d'autorité et de domination sur la femme. Le machisme est lié à la domination sociale et au privilège que l'homme a sur la femme dans les sphères économique, judiciaire, politique, culturelle et psychosociale. Typiquement, les garçons grandissent en apprenant qu'ils sont forts et qu'ils peuvent atteindre leurs objectifs en étant agressifs, mais ils doivent protéger leur famille et les femmes du groupe (Gilchrist et Sullivan, 2006; Strait, 1999). À l'âge adulte, ils doivent maintenir le respect et la perception qu'ils sont plus forts, plus fiables et plus intelligents que les femmes et qu'ils ont à assumer la responsabilité de soutenir la famille (Phinney et Flores, 2002). Le machisme est aussi associé à des caractéristiques négatives telles que l'agressivité, l'autoritarisme, ainsi qu'à des caractéristiques positives comme l'honneur et la responsabilité (Ojeda et al., 2008). Sur le plan sexuel, le machisme est lié aux prouesses sexuelles, à la brusquerie sexuelle, à la quête de multiples partenaires sexuelles avant et après le mariage, des comportements qui sont considérés comme naturels pour les hommes, censés être expérimentés sexuellement, mais comme une offense sérieuse de la part des femmes (Arroyo, 1997). En plus, selon cette idéologie, c'est l'homme qui est en charge de la fréquence et du type des activités sexuelles et de l'évitement des discussions sur la sexualité avec les femmes (Marin, Gomez et Hearst, 1993).

Le marianisme est la contrepartie du machisme. Ce terme tire son origine du culte de la Vierge Marie et implique la soumission, la dépendance, la chasteté, la non-affirmation et serviabilité des femmes envers les hommes (Arroyo, 1997; Raffaelli et al., 2004). Le marianisme est aussi lié à l'engagement que les femmes doivent avoir envers leur famille et à l'importance de maintenir une intimité profonde avec les membres de leur famille (Parra-Cardona, 2006). Dans le marianisme, la maternité occupe une place prépondérante. Les petites filles apprennent qu'elles doivent être de bonnes épouses et de bonnes mères et être respectueuses et dépendantes des hommes (Cianelli et al., 2008). Du point de vue sexuel, les femmes peuvent exprimer leurs besoins, mais d'une manière pudique, sans beaucoup de



connaissances ou de plaisir (Parra-Cardona, 2006). Elles doivent être tendres, soumises et fidèles et jouer un rôle passif dans la sphère sexuelle (Cianelli et al., 2008). Elles doivent subordonner leur plaisir aux décisions et aux sentiments de leur conjoint qui considère le corps de la femme comme un objet de plaisir. En accord avec ces standards, dans les sociétés machistes, les femmes peuvent être classées selon deux catégories : la bonne mère et l'épouse ou la mauvaise femme qui est sexuellement disponible et compétente (Cianelli et al., 2008).

Cianelli et al. (2008), dans le cadre d'une étude sur les facteurs socioculturels qui interviennent sur la perception du VIH en vue de développer une intervention de prévention culturellement appropriée, ont interrogé vingt femmes chiliennes, âgées de 18 à 45 ans. Les auteurs ont ainsi constaté que le machisme et le marianisme jouent encore un rôle important. Toutes les participantes ont mentionné le concept de machisme en faisant référence à leurs partenaires et/ou à d'autres hommes de leur famille. Elles ont décrit le machisme par une variété de comportements : les hommes machistes s'attendent à être servis par leur femme et à ce qu'elle leur obéisse; ils ne permettent pas à leur partenaire de travailler à l'extérieur du foyer, d'étudier ou d'avoir des amis. Elles ont aussi mentionné que l'homme peut avoir plusieurs partenaires sexuelles mais que les femmes doivent leur pardonner ces conduites, même si elles sont répétitives. Pour les répondantes, les femmes sont intimement impliquées dans la perpétuation du machisme, car ce sont elles qui enseignent à leurs enfants à accepter le système traditionnel machiste. Quant au marianisme, même si les participantes n'ont pas parlé ouvertement de ce sujet, son empreinte est évidente. Toutes les femmes interrogées percevaient leur rôle comme centré sur les activités domestiques et les soins apportés à leurs enfants; elles ont aussi mentionné que toutes les décisions importantes étaient prises par leur conjoint, incluant celles qui ont à voir avec leurs propres aspirations et leurs objectifs de vie. Pendant l'entrevue, toutes les participantes se sont perçues comme de « bonnes femmes », car elles prennent soin de leurs enfants, de leur conjoint et de leur famille, même si leur conjoint ne reconnaît pas cet engagement, considéré comme faisant partie du rôle de la femme. En plus, toutes les répondantes ont remarqué que les hommes ont plus de droits et de privilèges que les femmes, une situation d'infériorité qu'elles doivent affronter et tolérer au quotidien. Le machisme et le marianisme influencent donc les conceptions de la sexualité. Ces conceptions se retrouvent chez les jeunes latino-américains.

Selon l'Enquête nationale sur la violence dans les fréquentations amoureuses (ENVIN) réalisée au Mexique par l'Institut mexicain de la jeunesse en 2007, les jeunes âgés entre 15 et 24 ans pensent que les rôles féminin et masculin sont largement stéréotypés dans des situations comme l'agression, l'infidélité, les tâches ménagères, les soins aux enfants et l'éducation. Par exemple, 33,4 % des garçons et 36,8 % des filles croient que « l'homme est infidèle par nature », 75,8 % des jeunes pensent que la femme a une meilleure capacité à soigner les enfants lorsqu'ils sont malades et 59 % des jeunes pensent qu'un bon homme est celui qui assure l'avenir financier de sa famille.

### 2.3 Les normes et valeurs latino-américaines et la sexualité

L'étude et la compréhension des normes et des valeurs culturelles latino-américaines sont fondamentales pour comprendre la sexualité des jeunes latino-américains (Deardorff et al., 2008). Parler du rôle de genre traditionnel dans l'aspect sexuel, c'est parler des croyances, des rôles prescrits, des normes et des valeurs qui gouvernent la conduite sexuelle.

La culture traditionnelle latino-américaine, comme nous l'avons mentionné auparavant, soutient des rôles distincts pour les hommes et les femmes, ce qui provoque chez les parents des attentes différentes pour leurs fils et leurs filles, spécialement par rapport à la sexualité. La culture latino-américaine favorise la chasteté chez les jeunes femmes, en valorisant l'abstinence sexuelle avant le mariage ou à l'extérieur d'une relation amoureuse sérieuse à long terme, et approuve l'activité sexuelle chez les jeunes hommes (Driscoll et al., 2001). La virginité chez la jeune fille est considérée comme une marque d'honneur pour la fille ainsi que pour sa famille. Les filles doivent donc préserver leur virginité jusqu'au mariage (Raffaelli et Ontai, 2001), alors qu'à l'opposé, les garçons sont encouragés à avoir des activités sexuelles avant le mariage et jouissent d'une liberté considérable pour explorer leur sexualité (Raffaelli, 2005). Généralement, pour les garçons, la perte de la virginité représente le passage à la masculinité adulte et la démonstration de leur virilité (Faulkner, 2003).

Des études sur les valeurs familiales traditionnelles et les rôles de genre dans les cultures latino-américaines signalent la présence d'un double standard qui régit l'agir sexuel (Flores et

al., 1998; Raffaelli, 2005), les filles et les garçons étant socialisés différemment dans ce domaine (Raffaelli, 2004; Villaruel, 1998). Villaruel et al. (1998) ont réalisé une étude qualitative auprès de 49 filles américano-mexicaines et portoricaines, âgées entre 10 et 15 ans (avec une moyenne de 13 ans), et de leurs mères, afin de déterminer l'influence de la culture latino-américaine sur les attitudes sexuelles, les croyances et les normes des jeunes latino-américaines. Pour ce faire, les chercheurs ont réalisé des groupes de discussion séparés pour les filles et pour leurs mères. Les résultats indiquent que la virginité était considérée comme importante tant par les filles que par leurs mères qui ont décrit le contexte idéal pour avoir des relations sexuelles comme se situant dans le cadre d'une relation amoureuse avec un partenaire qui aime la fille et la protège. De plus, des modèles de protection parentaux envers les filles ont été dégagées quant à la description des règles parentales de la part des filles et de leurs mères et ces règles étaient plus restrictives pour les filles que pour les garçons. Pour sa part, Rodgers (1999), dans une étude quantitative, a examiné les facteurs qui aident les jeunes latino-américains sexuellement actifs à faire des choix sexuels responsables, montrant que la surveillance parentale, l'autonomie accordée et la communication parentale dans le contexte d'une relation de support pouvaient constituer des éléments positifs dans la vie des filles et des garçons sexuellement actifs.

Raffaelli et Ontai (2004), qui se sont intéressées à la socialisation liée au genre au sein de la famille latino-américaine, ont mené une étude qualitative et quantitative auprès de répondants latino-américains vivant aux États-Unis. L'étude qualitative a porté sur un échantillon de 22 femmes, de 20 à 45 ans (âgées en moyenne de 27 ans), ayant vécu au moins huit ans aux États-Unis. Les participantes ont été interrogées individuellement sur leur socialisation sexuelle au sein de leur famille, sur leurs expériences amoureuses et sexuelles pendant l'adolescence et sur leurs croyances et leurs attitudes par rapport à la sexualité. L'analyse des résultats a révélé trois grands thèmes liés à la socialisation des sexes : le traitement différentiel des filles et des garçons, décrit par les participantes comme le fait que leurs frères avaient plus de privilèges qu'elles (par exemple, les parents accordaient plus de liberté aux garçons qu'aux filles, les filles avaient l'obligation d'aider à la maison, alors que les garçons ne l'avaient pas), le renforcement des comportements stéréotypés féminins chez les filles et la limitation de la permission de réaliser des activités à l'extérieur de la maison pour les filles. La deuxième partie de cette recherche a consisté en une étude quantitative auprès d'un

échantillon de 97 femmes et 69 hommes, latino-américains dont l'âge moyen était de 21 ans. Les participants ont rempli un questionnaire qui comportait 5 dimensions : la socialisation liée au genre, le traitement différentiel entre filles et garçons, les attitudes parentales sexistes, le langage parlé au sein de la famille et les antécédents familiaux. Les résultats obtenus signalent que la socialisation au sein de la famille latino-américaine est différente pour les filles et pour les garçons, ce qui a confirmé les résultats de la partie qualitative de l'étude. Quant aux dimensions touchant spécifiquement la sexualité, les participants ont signalé un traitement différent en ce qui concerne les interactions avec des membres de l'autre sexe et les horaires pour rentrer à la maison : les règles parentales étaient plus strictes pour les filles que pour les garçons.

Killoren et al. (2011) se sont intéressés à comprendre l'influence de la culture et des relations familiales sur le développement normatif sexuel des jeunes latino-américains. Ils ont mené une étude quantitative aux États-Unis auprès de 246 adolescents d'origine mexicaine (50 % étaient des filles), âgés entre 13 et 21 ans (âge moyen de 15 ans). Les participants ont répondu à un questionnaire qui portait sur leurs intentions de s'engager dans une relation sexuelle, sur leur orientation vers leur culture d'origine ou vers la culture d'accueil et sur le familisme, avec des questions sur le soutien et la proximité émotionnelle, sur les obligations envers leur famille et sur la famille comme référence. Ils ont aussi été questionnés sur l'acceptation de leurs parents et sur le temps partagé avec leurs parents. Parmi les résultats, les auteurs ont rapporté que c'est uniquement pour les filles qui partagent moins de temps avec leurs parents que le familisme joue un rôle de protection par rapport à leurs intentions de s'engager dans des relations sexuelles.

L'influence de la famille sur les conduites sexuelles est aussi démontrée par l'étude de Vélez et al. (2005) qui se sont intéressés aux facteurs associés à la pratique des rapports sexuels précoces auprès de 270 filles et 155 garçons portoricains, âgés entre 12 et 16 ans ( $M=13,49$  ans). Les participants ont répondu à un questionnaire sur leur activité et leur permissivité sexuelle ainsi que sur des variables familiales, telles que la discipline, la supervision et le support parental. Les résultats ont démontré de manière significative que les jeunes qui ont retardé leur entrée dans l'activité sexuelle avaient un plus grand support et une plus grande supervision de la part des parents. Dans le même sens, Dawn et ses collaborateurs (2001) ont



établi que les jeunes qui habitent avec leurs parents ont un risque significativement plus bas de s'impliquer dans une relation sexuelle.

En ce qui a trait à l'éducation à la sexualité, certaines études soutiennent que dans les familles latino-américaines traditionnelles, les parents sont réticents à parler de sexualité avec leurs enfants, surtout avec leurs filles, à cause de la valeur culturelle associée à l'innocence des femmes (Raffaelli et Ontai, 2004) qui sont considérées comme sexuellement naïves (Marin, 2003). Ces attitudes sont probablement renforcées par la croyance selon laquelle parler de sexualité à ses enfants pourrait les inciter à avoir une vie sexuelle active. Généralement, les jeunes latino-américains ne perçoivent pas leurs parents comme une source d'information sexuelle importante. L'association entre la communication familiale sur la sexualité et la conduite sexuelle des jeunes latino-américains a fait l'objet de plusieurs études et les résultats obtenus sont relativement concordants : elles affirment qu'un âge plus tardif pour la première relation sexuelle et l'usage de contraception sont associées à une meilleure communication (Rodger, 1999; Pick et Palos, 1995). Par exemple, Pick et Palos (1995) ont montré que parmi 1 275 étudiantes mexicaines, âgées entre 12 et 19 ans, les filles sexuellement actives ont rapporté avoir moins de discussions sur la sexualité avec leurs mères que les répondantes qui n'étaient pas sexuellement actives. Et pour les filles sexuellement actives, des discussions moins fréquentes avec leur mère dans le domaine sexuel ont été associées à la non-utilisation de contraceptifs et à un plus grand pourcentage de grossesses. Par contre, Sullivan et al. (1999), dans une étude réalisée auprès de 110 filles latino-américaines âgées entre 13 et 18 ans et leurs mères, n'ont observé aucune relation entre la qualité de la communication sur la sexualité entre mères et filles et la conduite sexuelle reportée par les adolescentes. Pour leur part, Romo et al. (2002), dans une étude auprès de 55 mères latino-américaines et leurs enfants adolescents, 35 filles et 20 garçons, d'un âge moyen de 13 ans, ont observé directement les conversations sur les relations amoureuses et la sexualité entre les mères et leurs enfants. Les chercheurs ont reporté que les discussions étaient centrées sur les croyances et les valeurs personnelles des mères liées à l'abstinence ou au retard de l'initiation sexuelle.

Le fait de parler de sexualité au sein du couple est aussi souvent cause de malaise pour les adultes latino-américains, particulièrement pour les femmes (Marin, 1993). Dearforff et al.

(2008), qui se sont intéressés aux valeurs sexuelles des jeunes latino-américains, ont mené une étude qualitative et quantitative dans le but de développer un instrument de mesure dans ce domaine. Dans un premier temps, 55 jeunes latino-américains sexuellement actifs, âgés entre 16 et 22 ans, ont participé à six groupes de discussion (trois composés d'hommes et trois de femmes) où ils étaient invités à discuter sur les valeurs sexuelles, incluant les rôles de genre, la communication sexuelle et le confort sexuel. Dans un deuxième temps, 24 autres jeunes ont été interrogés individuellement sur les mêmes thèmes, afin d'obtenir des informations sur leurs propres valeurs et leurs expériences personnelles. Les chercheurs ont dégagé trois thèmes principaux : l'importance de la virginité de la fille jusqu'au mariage, exprimé par des phrases comme « il faut arriver vierge au mariage », « jusqu'à ce que tu te maries, tu dois être vierge »; la difficulté de parler de sexualité avec son copain ou sa copine, surtout s'il s'agit de parler du sexe oral, de la grossesse ou de l'avortement, ce qui se manifeste par des phrases comme « les choses que justement tu ne dis pas à tout le monde, le sexe oral, des trucs comme ça, c'est difficile d'en parler », « si tu tombes enceinte, vas-tu le garder ou vas-tu te faire avorter? »; le fait qu'un garçon parle de sexe à sa copine perçu comme un manque de respect, décrit par des phrases comme « si je l'aime, je ne peux parler de sexe avec elle, parce que je veux la respecter ».

Toujours au sujet des croyances, dans plusieurs cultures latino-américaines, on trouve la croyance selon laquelle le sexe est fréquemment considéré comme l'apanage de l'homme, qui doit constamment prouver sa masculinité. Pour ce faire, les hommes latino-américains tendent à rechercher de multiples partenaires sexuelles, à prendre des risques dans leurs activités sexuelles ainsi qu'à éviter de montrer leurs émotions (Marin et al., 1993). Pleck et al. (1993) ont ainsi établi, auprès d'une population de jeunes adolescents latino-américains aux États-Unis, une relations entre les attitudes traditionnelles par rapport à la masculinité et le fait d'avoir plusieurs partenaires sexuelles dans la dernière année, d'avoir une relation moins intime avec la partenaire sexuelle actuelle, ainsi que d'avoir la perception que les relations entre l'homme et la femme sont basées sur des rapports antagonistes (*adversarial*). Pour leur part, Goodyear, Newcomb et Allison (2000), dans une étude exploratoire sur les facteurs prédictifs de la paternité des jeunes latino-américains réalisée auprès de 307 adolescents, décrivent qu'avoir des enfants peut aussi être une preuve de masculinité puisque les jeunes qui ont rapporté plus d'attitudes machistes ont aussi rapporté avoir mis enceintes

plus de filles et avoir été plus coercitifs sexuellement. De plus, il existe une croyance selon laquelle les pulsions sexuelles de l'homme seraient indépendantes de sa volonté et que par conséquent, il pourrait se montrer sexuellement violent si la femme n'est pas d'accord avec lui sur le plan sexuel (Marin, 2003). Caceres et al. (2000) signalent que, de ce point de vue, la coercition sexuelle est courante et perçue comme un comportement acceptable de la part des hommes. Cependant, cette perspective semble absente dans le contexte québécois. Arroyo (1997), pour comprendre l'impact des facteurs socioculturels sur les attitudes et les comportements sexuels, a réalisé une étude de type quantitatif à Montréal auprès de 114 étudiants latino-américains, 55 femmes et 59 hommes, âgés entre 18 et 29 ans. Les résultats obtenus signalent une absence d'attitudes machistes dans la conception de la sexualité des participants, qui rejettent le recours à des stratégies de pouvoir et de domination dans le contexte sexuel et conçoivent la sexualité comme un lieu de partage où on peut communiquer ou se donner à l'autre. Les résultats montrent aussi que les hommes perçoivent avoir un contrôle significatif sur leur sexualité.

#### 2.4 Les relations amoureuses

Comme nous l'avons mentionné auparavant, dans les cultures traditionnelles latino-américaines, la croyance familiale dans la virginité des filles jusqu'au mariage incite les parents à jouer un rôle de protecteurs, avec comme corollaire qu'ils imposent aux filles des règles strictes quant aux interactions avec des jeunes du sexe opposé et à l'établissement des relations amoureuses. Ces règles interdisent aux filles de s'impliquer dans une relation amoureuse avant un certain âge, généralement 15 ou 16 ans. Les filles doivent fréquenter les garçons dans des endroits publics et éviter de se retrouver seules avec un garçon. L'accès au partenaire amoureux à la maison est limité et les filles doivent s'abstenir de fréquenter des garçons d'autres groupes ethniques qui auraient des valeurs pouvant potentiellement entrer en contradiction avec les valeurs dominantes (Raffaelli, 2005).

Dans cette optique, Raffaelli et Ontai (2001) ont réalisé une étude exploratoire rétrospective analysant les expériences familiales associées à la sexualité et aux relations amoureuses

pendant leur adolescence parmi 22 femmes latino-américaines adultes. L'âge moyen des participantes était de 31,2 ans, et toutes avaient vécu au moins 8 ans aux États-Unis. Les participantes ont été interrogées sur les préoccupations parentales concernant leurs relations amoureuses, la communication familiale sur les questions sexuelles, les règles familiales sur les fréquentations amoureuses et leurs expériences amoureuses et sexuelles. Toutes les participantes ont déclaré que leurs parents avaient exprimé des préoccupations concernant les interactions avec les garçons et les hommes. Les raisons données incluaient la méfiance envers les hommes, la peur de la grossesse avant le mariage, la possibilité de nuire à l'image de la famille dans la communauté à cause du comportement de la fille ainsi que les conflits entre les modèles culturels des relations amoureuses et des mariages traditionnels dans leur culture et ceux qui existent aux États-Unis. En ce qui concerne la communication sexuelle au sein de la famille, moins du quart des participantes ont déclaré avoir discuté de sexualité avec leurs parents et ces discussions étaient sporadiques et centrées sur les aspects biologiques et sur les risques liés à l'activité sexuelle de même que sur l'importance de ne pas avoir de relations sexuelles. Par rapport aux règles familiales sur les fréquentations amoureuses et aux expériences sexuelles, les répondantes ont décrit une variété de techniques utilisées par leurs parents afin de limiter la participation de leurs filles à une relation amoureuse ou sexuelle : empêcher le contact social avec des garçons ou à le permettre seulement dans des endroits et des situations spécifiques, demander aux filles d'attendre d'avoir un certain âge avant d'avoir des fréquentations amoureuses, surveiller le choix de leurs vêtements et l'usage de maquillage. Par rapport aux expériences amoureuses, l'âge moyen pour avoir leur première relation amoureuse a été de 15,7 ans et environ la moitié des participantes ont signalé avoir eu leur première fréquentation amoureuse sans la permission de leurs parents, ce qui pour plusieurs a constitué une source de tension et de culpabilité.

## 2.5 Les conduites sexuelles

Les conduites sexuelles des jeunes latino-américains qui habitent aux États-Unis ont été étudiées par des chercheurs, qui les ont comparées à celle des jeunes américains et à celle des jeunes d'autres groupes ethniques. Leur conclusion est que les jeunes latino-américains ont

des attitudes plus conservatrices par rapport à la sexualité que les jeunes américains (Aneshensel et al., 1990; Barkley et al., 1995; Padilla et al., 1991). Selon Raffaelli et Ontai (2001), parmi les 22 participantes interrogées, 19 ont signalé avoir eu des relations sexuelles avant le mariage, malgré les efforts parentaux pour les éviter. Et 11 de ces 19 participantes ont dit ne pas avoir utilisé de contraceptif lors de leur première relation sexuelle, à cause de leur ignorance. L'âge moyen de l'initiation sexuelle était de 18,2 ans. Les femmes qui se sont conformées aux restrictions parentales sur l'expérimentation sexuelle ont rapporté par la suite avoir eu des difficultés relationnelles à cause de leur inexpérience, pendant que les femmes qui se sont rebellées ont rapporté expérimenter des sentiments de culpabilité. D'autres études sur des jeunes latino-américains d'origine mexicaine confirment que ceux-ci ont leur première relation sexuelle plus tardivement que les jeunes afro-américains et européens (Aneshensel et al., 1990). Au Québec, Arroyo (1997) estime l'âge de l'initiation sexuelle moyen à 16,9 ans et le nombre de partenaires sexuels au cours de la vie à 5,12 partenaires. Les hommes débuteraient leurs activités sexuelles plus précocement que les femmes et rapportent plus de partenaires sexuels. De plus, comparativement aux filles, les garçons d'origine mexicaine rapportent commencer leur vie sexuelle active à un plus jeune âge (12-14 ans) et avoir un plus grand nombre de partenaires sexuelles (Padilla et al., 1991). Même si les jeunes filles mexicaines initient généralement leur vie sexuelle plus tard que les filles d'autres groupes ethniques, il existe des différences générationnelles importantes entre les filles nées au Mexique et celles nées aux États-Unis : ces dernières rapportent des relations sexuelles plus précoces (15-17 ans versus 17-19 ans) et des partenaires sexuels plus nombreux (Aneshensel et al., 1989).

Une autre étude signale que les adolescents latino-américains, comparativement aux adolescents issus d'autres groupes ethniques, sont plus nombreux à ne pas utiliser un contraceptif lors de leur première relation sexuelle et prennent plus de temps pour avoir recours à l'usage de contraceptifs après la première relation sexuelle (Padilla et al., 1991). En ce qui concerne spécifiquement l'utilisation du condom, les jeunes latino-américains l'utilisent considérablement moins fréquemment que les jeunes blancs non latino-américains et les jeunes afro-américains (Driscoll et al., 2001; Espinoza et Lefkowitz, 2009). De plus, ils seraient moins bien informés sur la sexualité, en particulier les filles (Flores et al., 1998). Quant aux problèmes de santé sexuelle, les jeunes latino-américains aux États-Unis



présentent un risque plus élevé que les jeunes d'origine européenne et américaine de vivre des grossesses précoces et non désirées et d'avoir des infections transmises sexuellement (Deardorff et al., 2008). De plus, une fois que les filles latino-américaines deviennent enceintes, elles décident plus fréquemment de mener leur grossesse à terme et de garder leur bébé que les filles d'autres groupes ethniques (Aneshensel et al., 1998). Les Latino-Américains sont particulièrement affectés par le VIH, car ils représentent environ 18 % des cas diagnostiqués aux États-Unis, alors que ce groupe ne constitue que 14 % de la population totale (Deardorff et al., 2008). De plus, ces dernières années, la proportion de nouveaux cas de sida chez les jeunes latino-américains a augmenté aux États-Unis, tandis que la proportion des cas de sida chez les Américains d'origine européenne a diminué (Guilamo-Ramos et al., 2005). Cianelli et ses collaborateurs (2008) signalent que le machisme et le marianisme présentent des obstacles importants à la prévention du VIH, à cause de la difficulté des femmes à prendre des décisions personnelles et à adopter des actions préventives contre le VIH.

## 2.6 La violence dans les relations amoureuses

La violence vécue dans les couples à l'adolescence n'est pas spécifique à une classe sociale, à une communauté ou à un groupe ethnique, elle semble être répandue dans toutes les populations. En ce qui concerne la population latino-américaine, la violence vécue dans le contexte du couple à l'adolescence a été peu étudiée. La maigre quantité de recherches sur ce groupe culturel ne permet pas, à l'heure actuelle, de cerner les risques de victimisation (Rayburn, 2007). Des études rapportent cependant que les jeunes latino-américains ont un risque élevé d'expérimenter la violence dans les relations amoureuses à l'adolescence (Caetano, 2000; Howard et Qi Wang, 2003; Ulloa, 2004;), tandis que d'autres disent que leur risque est faible (Silverman et al., 2001). Howard et ses collaborateurs (2005), dans une étude réalisée à Washington, D.C. auprès de 446 jeunes latino-américains, ont estimé qu'approximativement 9 % des jeunes interrogés avaient reçu des claques de leur partenaire ou avaient été blessés physiquement par leur partenaire au cours de la dernière année. Pour leur part, Fang et ses collaborateurs (2010), dans une étude réalisée aussi à Washington, D.C.,

auprès de 322 jeunes latino-américains âgés entre 11 et 13 ans, ont estimé que 13,5 % des jeunes interrogés ont été victimes de violence physique de la part de leur partenaire au cours des 12 derniers mois (14,4 % pour les filles et 12,9 % pour les garçons). Les comportements de violence physique considérés dans cette étude sont les suivants : avoir été frappé, claqué ou blessé physiquement par leur partenaire. Dans la même perspective, Coker et ses collaborateurs (2008) ont signalé que 43 % des 149 étudiantes mexico-américaines qui ont répondu à une entrevue téléphonique ont expérimenté un type de violence dans leurs relations amoureuses au cours des 12 derniers mois. De ce 43 %, 5,1 % ont vécu de la violence sexuelle, 12,1 % ont expérimenté de la violence physique, 19,7 % ont été harcelées et 30,2 % ont subi de la violence psychologique. Par rapport au genre, Sanderson et ses collaborateurs (2004), dans une étude réalisée au Texas auprès de 4 525 étudiants mexicains, ont découvert que les filles ont rapporté plus fréquemment avoir été victimes de violence dans leurs fréquentations amoureuses au cours des derniers 12 mois (8,7 %) que les garçons (6,4 %).

Au Mexique, la violence dans les fréquentations amoureuses représente un grave problème qui touche la population juvénile, mais cette problématique a été peu documentée. En 2007, l'Institut Mexicain de la Jeunesse (IMJ) et l'Institut National de Statistique, Géographie et Informatique (INEGI) ont réalisé une enquête nationale sur la violence dans les fréquentations amoureuses afin de connaître la magnitude de cette problématique et les facteurs qui y sont associés. Pour ce faire, ils ont considéré les jeunes âgés entre 15 et 24 ans, célibataires, qui à ce moment-là étaient en relation amoureuse et ne cohabitaient pas (n=7 278 236). L'enquête révèle que 15 % des jeunes ont expérimenté au moins un incident de violence physique dans leur relation actuelle. Les filles étaient plus fréquemment victimes de ce type de violence (61,4 % pour les filles et 46 % pour les garçons). Parmi les jeunes qui ont subi ce type de violence, 62,5 % ont cherché de l'aide, principalement auprès des amis (33 %), de la mère (14 %) et d'autres membres de la famille (9,2 %). Les résultats ont aussi signalé que 76 % des jeunes ont été victimes de violence psychologique et que 16,5 % des filles ont vécu un événement de violence sexuelle avec leur copain (ENVIN, 2007).

Rivera, Allen-Leigh et leurs collaborateurs (2007) ont réalisé une des premières études sur la violence dans les fréquentations amoureuses à l'adolescence au Mexique. Pour ce faire, ils ont utilisé une base de données d'une cohorte de 7 960 étudiants mexicains âgés entre 11 et

21 ans, développée pour explorer plusieurs aspects de la santé des jeunes mexicains. Leurs résultats ont démontré un taux de prévalence de victimisation de 9,3 % pour les filles et de 8,57 % pour les garçons pour la violence psychologique, de 9,88 % pour les filles et de 22,71 % pour les garçons pour la violence physique et de 8,63 % pour les filles et de 15,15 % pour les garçons pour les deux types de violence ensemble, psychologique et physique. En ce qui concerne la violence exercée, ils ont découvert un taux de prévalence de 4,21 % pour les filles et de 4,33 % pour les garçons pour la violence psychologique; de 20,99 % pour les filles et de 19,54 % pour les garçons pour la violence physique; et de 7,48 % pour les filles et de 5,51 % pour les garçons pour les deux types de violence ensemble.

#### 2.6.1 Les facteurs socioculturels associés à la violence dans le contexte des relations amoureuses à l'adolescence

Les facteurs de risque peuvent être définis comme « les attributions ou les caractéristiques qui sont associées avec une augmentation de la probabilité de subir la violence dans le contexte des relations amoureuses et/ou de l'exercer » (Hotaling et Sugarman, 1990, p. 1). Il est important de remarquer que ces facteurs sont associés à la violence dans les relations amoureuses à l'adolescence, mais qu'ils ne sont pas nécessairement des facteurs causaux (O'Keefe, 2005). Les facteurs socioculturels associés à la violence sont l'origine ethnique, les valeurs latino-américaines et l'acculturation.

##### 2.6.1.1 L'origine ethnique

Les recherches qui se sont intéressées au lien entre l'origine ethnique et la violence dans le contexte des relations amoureuses à l'adolescence chez les jeunes latino-américains ont donné lieu à des résultats contradictoires. Silverman et al. (2001) signalent un taux de victimisation physique de 8,9 % chez des adolescentes issues de différents groupes ethniques au Massachusetts, le taux le plus faible ayant été observé chez les adolescentes d'origine



latino-américaine (6,2 %). Quant à Howard et Wang (2003), ils établissent un taux de prévalence plus élevé parmi les adolescentes latino-américaines (11 %), comparativement à 7,4 % parmi les adolescentes caucasiennes. Watson et al. (2001) et Ackard et Neumark-Stainer (2002), de leur côté, rapportent des taux similaires pour les jeunes femmes hispaniques et caucasiennes. Pour sa part, Lévesque (2001) a réalisé une étude quantitative auprès de 853 jeunes (456 filles et 397 garçons), d'un âge moyen de 17,3 ans afin de cerner la problématique de la violence dans les relations amoureuses à l'adolescence dans différents groupes ethnoculturels au Québec. 738 participants étaient d'origine québécoise, 42 d'origine asiatique et 73 d'origine latino-américaine/haïtienne. Les participants ont complété un questionnaire sur les cognitions à l'égard de la violence dans les fréquentations amoureuses qui comportait trois dimensions : les attributions, la tolérance et la conception, ainsi qu'une section sur la violence expérimentée. Les résultats indiquent que les cognitions face à la violence dans les relations amoureuses sont modulées par l'origine ethnoculturelle. Par exemple, dans la sous-dimension « Blâme » (qui consiste à attribuer la faute à la victime) de la dimension attribution, le score le plus élevé a été obtenu par les garçons latino-américains/haïtiens. Par rapport à la violence vécue, les résultats indiquent que les Québécois se disent agresseurs dans une proportion de 48,7 %, alors que ce taux est de 67,9 % chez les Latino-Américains/Haïtiens. Par contre, pour les résultats de victimisation, il n'y a pas de différence entre les deux groupes, le taux étant de 53,6 % pour le groupe de Québécois et de 61,1 % pour le groupe de Latino-Américains/Haïtiens. Les analyses rapportent que 62,9 % des répondants québécois mentionnent avoir vécu une expérience de violence dans leur couple contre 77,4 % pour les répondants latino-américains/haïtiens. 46,9 % des Québécois rapportent avoir vécu deux expériences de violence et plus dans leur couple contre 58,5 % pour les Latino-Américains/Haïtiens.

#### 2.6.1.2 L'acculturation

L'acculturation est définie comme un processus complexe par lequel les attitudes et/ou la conduite d'une personne se modifient au contact d'une culture différente. Upchurch (2001), pour sa part, la définit comme le processus par lequel les groupes ethniques des immigrants

tendent à adopter progressivement les manières de la culture dominante en modifiant leurs valeurs, leurs normes, leurs attitudes et leurs comportements. Ce processus d'acculturation peut aller d'une « non-acculturation » à une « acculturation complète à la nouvelle culture » (Soriano et al., 2004), qui consiste en l'adoption des valeurs, des normes et des attitudes de la culture d'accueil et en l'abandon de celles de la culture du pays d'origine (Afable-Munsuz et Brindis, 2006).

Plusieurs instruments ont été développés pour mesurer le niveau d'acculturation, ce qui entraîne une variabilité des mesures (Tierney et Meston, 2010). Actuellement, il existe une théorie qui suggère que l'acculturation est multidimensionnelle, celle-ci étant considérée à la fois comme un processus d'abandon ou de conservation des caractéristiques de la culture d'origine et un processus d'adaptation à la culture d'accueil (Afable-Munsuz et Brindis, 2006). Des chercheurs ont donc proposé des échelles distinctes pour mesurer à quel point l'individu maintient sa propre culture et à quel point il intègre l'autre culture (Cruz et al., 2008). Cependant, la majorité des échelles présentement utilisées sont unidimensionnelles et présupposent que les liens à une culture diminuent proportionnellement avec l'augmentation des liens avec l'autre culture (Zane et Mak, 2003). Pour mesurer l'acculturation, plusieurs indicateurs ont été utilisés, tels que le statut générationnel, le lieu de naissance, le temps vécu dans le pays d'accueil, l'usage et la maîtrise de la langue du pays d'accueil, l'appréciation de la culture d'origine et de la culture d'accueil, l'identité ethnique et les réseaux sociaux (Afable-Munsuz et Brindis, 2006; Phinney et Flores, 2002 Sanderson et al., 2004), bien que l'indicateur le plus fréquemment utilisé soit la langue parlée à la maison.

#### 2.6.1.3 L'acculturation et la violence dans le contexte des relations amoureuses à l'adolescence chez les jeunes latino-américains

Le processus d'acculturation implique de faire face à certaines situations stressantes (*acculturative stressors*), telles que des problèmes de langue, la discrimination et la perception d'incompatibilités culturelles, des situations qui peuvent être associées à une plus grande vulnérabilité dans le contexte des relations amoureuses (Hokoda et al., 2007).

L'existence d'un lien entre la violence dans le cadre des relations amoureuses et le niveau d'acculturation des jeunes immigrants latino-américains semble faire consensus parmi les chercheurs (Coker et al., 2008; Hokoda et al., 2007; Sanderson et al., 2004; Soriano et al., Ulloa et al., 2004). Cependant, les résultats sont contradictoires quant à la relation entre le niveau d'acculturation et le risque de victimisation dans le contexte des relations amoureuses. En effet, certaines études sur le sujet suggèrent que le risque de victimisation s'accroît avec un niveau d'acculturation élevé (Caetano et al., 2000; Garcia et al., 2005; Sanderson et al., 2004;), alors que d'autres suggèrent que le risque de vivre de la violence dans le contexte des relations amoureuses augmente lorsque le niveau d'acculturation est moyen ou bas (Caetano, 2000; Hokoda et al., 2007; Ulloa, 2004).

Par exemple, Sanderson et ses collaborateurs (2004) ont réalisé une étude au Texas auprès de 4 525 étudiants mexicains de neuvième année (51 % de filles), qui ont rempli un questionnaire autoadministré explorant le risque de victimisation dans les fréquentations amoureuses et le niveau d'acculturation. Les indicateurs qui ont été pris en compte pour mesurer l'acculturation étaient l'usage du langage, le lieu de naissance des parents, l'identité ethnique et la discrimination ethnique. Les filles qui parlaient uniquement anglais à la maison étaient plus susceptibles d'avoir été victimes de violence dans leurs fréquentations amoureuses que les filles qui parlaient anglais et espagnol. Les filles qui parlaient uniquement espagnol étaient significativement moins susceptibles de vivre de la violence que celles qui parlaient anglais et espagnol. Ils ont aussi découvert, chez les filles, une relation significative entre le lieu de naissance des parents et le risque de vivre de la violence. En effet, lorsque les parents étaient nés à l'extérieur des États-Unis, les filles avaient une possibilité réduite de vivre de la violence dans leurs fréquentations amoureuses. Ils ont aussi remarqué une relation significativement positive entre la discrimination ethnique et la victimisation dans les relations amoureuses, chez les filles. En ce qui concerne les garçons, aucun indicateur d'acculturation n'a été associé significativement au risque de victimisation. Quant au facteur lié à la discrimination, Finch et ses collaborateurs (2000), dans une étude réalisée auprès d'immigrants adultes mexicains, ont rapporté que les immigrants plus acculturés disaient plus fréquemment avoir vécu de la discrimination que les immigrants moins acculturés. Bien que, à date, il n'y ait pas encore une explication théorique claire à cette association entre l'augmentation du risque de vivre de la violence dans les

fréquentations amoureuses et l'augmentation de l'acculturation, la perte de certains aspects de la culture latino-américaine considérés comme des facteurs de protection, comme le familisme, a été mentionnée comme cause possible. En effet, les jeunes qui entretiennent de forts liens avec leur famille et qui reçoivent d'elle un soutien social et émotionnel ont moins tendance à vivre de la violence et encore moins à en exercer (Sanderson et al., 2004). Il a aussi été mentionné que, dans la culture latino-américaine, les parents sont plus stricts et ne permettent pas à leurs enfants de s'engager dans une relation amoureuse avant de connaître et d'approuver le partenaire potentiel, ce qui pourrait réduire le risque de violence dans les fréquentations amoureuses, en envoyant le message que le jeune est apprécié par sa famille et doit être traité respectueusement (Sanderson et al., 2004).

À l'inverse, certaines études suggèrent que le risque de vivre de la violence dans le contexte des relations amoureuses augmente lorsque le niveau d'acculturation est bas. Par exemple, les résultats d'une étude réalisée par Caetano et al. (2000) auprès de 527 couples d'adultes latino-américains, qui considèrent trois niveaux d'acculturation (« faible », « moyen » et « élevé », basés sur la langue de préférence, la langue d'usage et l'affiliation sociale avec la communauté latino-américaine), montrent que les couples avec un niveau d'acculturation moyen ont manifesté des attitudes favorables à la violence et une tolérance plus élevée à celle-ci. Pour leur part, Ulloa et al. (2004), dans une recherche réalisée auprès de 680 étudiants latino-américains, des filles et des garçons, d'un âge moyen de 14,46 ans, immigrés aux États-Unis, suggèrent qu'un niveau d'acculturation plus élevé, c'est-à-dire une intégration de la culture d'accueil, est associé à une meilleure connaissance du phénomène de la violence dans le couple et à l'intégration des normes de non-violence dans la relation amoureuse, tandis qu'une orientation vers la culture hispanique est associée à une conception davantage traditionnelle qu'égalitaire des rôles sexuels dans le contexte de la relation amoureuse. Par rapport au genre, leurs résultats signalent que les garçons, en relation aux filles, ont moins de croyances sur les rôles de genre égaux et une attitude plus pro-violence. De plus, ils tolèrent plus la violence dans les fréquentations amoureuses et rapportent moins de connaissances sur la violence dans les fréquentations amoureuses et sur ses conséquences. Certaines études signalent que la domination de l'homme et la soumission de la femme dans les rôles sexuels traditionnels provoquent un déséquilibre dans les relations de pouvoir, ce qui peut entraîner des comportements violents (Ulloa et al., 2008; Lichter et

McCloskey, 2004). Coker (2008), pour sa part, signale que ces différences entre les rôles féminin et masculin peuvent exposer les femmes à un risque accru de vivre de la violence dans leurs relations amoureuses, lorsque leur niveau d'acculturation est plus élevé et qu'elles adoptent des rôles sexuels plus égalitaires alors qu'elles sont en relation avec des hommes qui maintiennent des rôles sexuels traditionnels. En plus, dans le processus d'acculturation, les Latino-Américaines font en général plus rapidement la transition des rôles sexuels traditionnels à des rôles sexuels égalitaires que les Latino-Américains (Montoya, 1996).

## 2.7 Les objectifs de recherche

Considérant l'état actuel des connaissances, l'objectif général de la présente étude est d'explorer les représentations sociales des adolescents issus de la culture latino-américaine en lien avec les relations amoureuses et la sexualité, et de décrire comment ces représentations sociales peuvent moduler leurs attitudes et leurs comportements par rapport à la violence au sein du couple.

Elle poursuit les objectifs spécifiques suivants :

- 1) Dégager les facteurs socioculturels (croyances, valeurs, rôles sexuels, normes familiales) qui contribuent à la construction de ces représentations sociales;
- 2) Décrire le rôle que joue le genre dans la construction de ces représentations;
- 3) Décrire le rôle que joue l'acculturation dans la construction de ces représentations;
- 4) Identifier les normes qui guident les relations interpersonnelles et qui peuvent devenir sources de conflits et se traduire éventuellement par des gestes de violence au sein des relations amoureuses.



## CHAPITRE III

### CONTEXTE THÉORIQUE

Ce troisième chapitre décrit le fondement théorique soutenant la présente recherche. Nous avons retenu la perspective des représentations sociales, qui offre un éclairage particulièrement pertinent, puisqu'elle veut cerner les rapports entre la personne, le groupe social et l'environnement (Garnier et Sauvé, 1998). En effet, la perspective des représentations sociales incorpore la connaissance sociale, le système de croyances, les valeurs et les idées, ce qui nous permettra de mieux comprendre les relations interpersonnelles, la sexualité et la violence dans les relations amoureuses à l'adolescence des jeunes latino-américains porteurs de leur propre culture et d'une culture d'accueil.

#### 3.1 La perspective des représentations sociales

Pour comprendre l'origine des attitudes et des comportements des jeunes latino-américains dans le contexte des relations amoureuses, il faut tenir compte de l'interaction de variables personnelles, familiales et socioculturelles. Nous avons privilégié la perspective des représentations sociales dans cette recherche, en prenant en compte la prémisse selon laquelle des représentations sociales s'inscrivent à la base de toute relation avec un autre individu. Selon cette perspective, l'exploration des représentations sociales qu'ont les adolescents latino-américains des relations amoureuses, de la sexualité et de la violence dans le contexte du couple nous permettra de mieux comprendre leur système de valeurs, le pourquoi de leur comportement et de leurs attentes, les causes possibles des conflits et de l'utilisation de la violence pour résoudre ces conflits, ainsi que leur tolérance à la violence. Comme l'explique bien Abric (1994), « la représentation fonctionne comme un système d'interprétation de la



réalité qui régit les relations des individus à leur environnement physique et social, elle va déterminer leurs comportements ou leurs pratiques » (p. 13).

En psychologie sociale, l'intérêt pour les représentations sociales remonte à 1961 avec Serge Moscovici, psychologue social français qui reprend les acquis d'Émile Durkheim (1898), sociologue français, l'inventeur du concept. En effet, il est le premier à utiliser la notion de « représentation » et à la reconnaître comme un moyen d'expliquer des phénomènes variés dans la société. Moscovici définit les représentations de la manière suivante :

La représentation désigne, en priorité, une vaste classe des formes mentales (sciences, religions, mythes, espace, temps), d'opinions et de savoirs sans distinction. [...] Elle a une certaine fixité, s'agissant d'un concept, et une objectivité, puisqu'elle est partagée et reproduite de manière collective. Voilà qui lui donne le pouvoir de pénétrer dans chaque individu, comme du dehors, et de s'imposer. (1991, p. 65)

Durkheim distingue les représentations individuelles des collectives, considérant que les représentations individuelles ont comme substrat la conscience de chacun, ce qui les rend variables et éphémères, tandis que les représentations collectives ont comme substrat la société dans sa totalité et sont donc stables, durables et transmissibles à travers les générations (Moscovici, 1991). Ce que Durkheim décrit de la manière suivante :

S'il y a plus de stabilité que les sensations ou les images, c'est que les représentations collectives sont plus stables que les représentations individuelles car tandis que l'individu est sensible même à de faibles changements qui se produisent dans son milieu interne ou externe, seuls des événements d'une suffisante gravité réussissent à affecter l'assiette mentale de la société. (cité par Moscovici, 1991, p. 65)

Plusieurs décennies plus tard, Moscovici reprend le concept de « représentation collective » de Durkheim dans son étude *La psychanalyse et son public*, en faisant le point de départ de ses recherches à l'origine de la théorie des représentations sociales (Bonardi et Roussiau, 1999). En effet, c'est lui qui fournit la définition scientifique de la représentation sociale en plus de décrire une méthode d'approche à caractère psychosociologique (Manonni, 2010). Dans son étude *La psychanalyse et son public*, Moscovici étudie l'évolution de la psychanalyse dans la mentalité collective de son temps, en montrant « que la représentation sociale transforme le savoir de type scientifique en un savoir de sens commun (et réciproquement) » (Mannoni, 2010, p. 47). Pour lui, les représentations sociales arrêtent d'être statiques, comme le croyait Durkheim, pour devenir dynamiques et évolutives.

À la suite des travaux de Moscovici, l'intérêt pour les représentations sociales n'a cessé de croître au cours des trois dernières décennies avec des chercheurs comme Jodelet (1989), Doise (1986), Abric (1994), Guimelli (1994) et Rouquette (1994), entre autres, qui ont enrichi la réflexion de Moscovici, en la faisant reconnaître comme une théorie, même si, « en réalité, il ne s'agit pas tant d'une théorie unifiée que d'un ensemble de perspectives théoriques qui sont apparues à la croisée de la sociologie et de la psychologie » (Garnier et Sauvé, 1998, p. 66). La perspective des représentations sociales a dépassé largement les limites du domaine psychosociologique, suscitant l'intérêt de toutes les sciences humaines. En effet, actuellement, on retrouve cette perspective de représentation à l'œuvre en sociologie, en ethnologie, en histoire, en psychanalyse, dans les sciences de la cognition, de la communication et du langage (Manonni, 2010).

### 3.1.1 Définitions et fonctions de la représentation sociale

Présentement, il n'est pas possible de trouver une définition unique de la représentation sociale qui englobe tous ses aspects, étant donné la complexité du phénomène. Moscovici soulève que « si la réalité des représentations sociales est facile à saisir, le concept ne l'est pas » (Moscovici 1976, p. 39). En plus, il précise que présenter une seule définition pourrait limiter les recherches permettant de faire avancer cette théorie (Seca, 2001). Il existe donc plusieurs définitions des représentations sociales, toutes complémentaires, qui se concentrent sur les différents aspects du phénomène.

Jodelet considère la représentation sociale comme un type de connaissance qui permet de comprendre et d'expliquer la réalité. Elle définit les représentations sociales comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet, 1989, p. 36). Elle affirme qu'elles sont reliées à des systèmes de pensée plus larges, idéologiques ou culturels, à un état des connaissances scientifiques, comme à la condition sociale et à la sphère de l'expérience privée et affective des individus (Jodelet, 1989). Pour sa part, Abric (1989) définit la représentation sociale comme

un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou à une situation. Elle est déterminée soit (tant) par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social dans lequel il est inséré et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social. (p. 188)

Selon toujours Abric (1994), la représentation sociale est « une vision fonctionnelle du monde, qui permet à l'individu ou au groupe de donner un sens à ses conduites, et de comprendre la réalité, à travers son propre système de références, donc de s'y adapter, de s'y définir une place » (p. 13). Il considère que les représentations sont des guides qui orientent les actions et les relations sociales. Elles sont un système de pré-décodage de la réalité, car elles déterminent un ensemble d'anticipations et d'attentes. Les représentations sociales exercent donc une action sur la réalité, entraînant la sélection et le filtrage des informations pour rendre cette réalité conforme à la représentation : « la représentation ne suit pas, ne dépend pas du déroulement d'une interaction, au contraire elle la précède et la détermine » (Abric, 1994, p. 17). La représentation définit ce qui est licite, tolérable ou inacceptable dans un groupe social déterminé et elle permet a posteriori de justifier les prises de position et les comportements (Abric, 1994). Bonardi et Roussiau (1999), pour leur part, remarquent le caractère évolutif des représentations sociales et les définissent comme « un ensemble de contenus, de savoirs qui nous sont propres mais que nous partageons aussi avec d'autres, [...] une structure dynamique, évolutive, en reconstruction quasi permanente » (p. 7).

De plus, selon Abric (1994), les représentations sociales remplissent quatre fonctions essentielles : 1) la fonction de savoir, qui permet à l'individu de comprendre et d'expliquer la réalité, à travers l'acquisition et l'intégration de connaissances en tenant compte de ses valeurs dans un cadre de référence précédemment établi; 2) la fonction identitaire, qui sert à définir l'identité de chaque individu et à sauvegarder la spécificité de groupes, et qui permet à l'individu d'élaborer une identité sociale compatible avec le système de normes et de valeurs présent dans la société; 3) la fonction de l'orientation, qui consiste à guider les comportements et les pratiques, définissant ce qui est licite, tolérable ou inacceptable dans une société; 4) la fonction justificatrice, qui permet a posteriori à l'individu de justifier ses prises de position et ses comportements.

### 3.1.2 Organisation, structure et transformation des représentations sociales

Plusieurs auteurs ont développé des modèles afin de décrire l'organisation et la structure des représentations sociales. La théorie la plus fréquemment employée est la théorie du noyau central, créée par Abric. Selon cette théorie, les représentations sociales sont composées d'un noyau central autour duquel gravitent des schèmes périphériques (Mannoni, 1998). En effet, Mannoni (1998, p. 56) note que, selon la théorie du noyau central,

une représentation est organisée à partir des éléments à forte valeur pour la personne, par conséquence centraux dans sa vision de l'objet, et d'éléments moins importants, dits périphériques, qui servent en quelque sorte d'interface entre le cœur de la représentation et la réalité quotidienne.

Selon Abric (1994), le noyau central et les éléments périphériques fonctionnent comme un double système, où chaque partie a un rôle spécifique mais complémentaire à l'autre. Le système central (le noyau central) est l'élément fondamental de la représentation, car c'est lui qui détermine la signification et l'organisation de la représentation. Il assure deux fonctions essentielles :

Une fonction génératrice : il est l'élément par lequel se crée, ou se transforme, la signification des autres éléments constitutifs de la représentation. Il est ce par quoi ces éléments prennent un sens, une valeur;

Une fonction organisatrice : c'est le noyau central qui détermine la nature des liens qui unissent entre eux les éléments de la représentation. Il est en ce sens l'élément unificateur et stabilisateur de la représentation. (p. 22)

La détermination du noyau central est essentiellement sociale, liée aux conditions historiques, sociologiques et idéologiques, et directement associée aux valeurs et aux normes partagées par les membres du groupe.

Ce noyau central est déterminé par la nature de l'objet présenté ainsi que par la relation que le sujet entretient avec cet objet. Pour leur part, Bonardi et Roussiau (1999) mentionnent, en ce sens, que le noyau central se constitue par :

des critères propres à l'individu lui-même (l'objet de représentation est plus ou moins important pour lui, les attentes qu'il développe envers cet objet sont plus ou moins fortes, etc.), propres à l'objet en second lieu (en tant qu'objet social, il s'accordera plus ou moins aux normes et valeurs sociétales en vigueur), à la situation plus globale enfin, celle dans laquelle s'inscriront conjointement le sujet et l'objet de représentation. (p. 57)

Le noyau central constitue donc l'élément le plus stable de la représentation, c'est-à-dire que c'est l'élément qui résistera le plus au changement, en garantissant la continuité et la permanence de la représentation. En effet, toute modification du noyau central entraîne une transformation complète de la représentation (Abric, 1994).

Quant au système périphérique, il comprend des informations retenues, sélectionnées et interprétées, des jugements à propos de l'objet et de son environnement, des stéréotypes et des croyances. Sa détermination est plus individualisée et beaucoup plus associée aux caractéristiques propres de l'individu. Les éléments de ce système périphériques sont en relation directe avec le noyau central, en suivant une hiérarchie; ceux qui sont plus proches du noyau central jouent un rôle important dans la concrétisation de la signification de la représentation, tandis que ceux qui sont plus éloignés illustrent, explicitent, ou justifient cette signification (Abric, 1994). Le système périphérique est la partie de la représentation sociale qui est la plus souple et la plus évolutive, en permettant une adaptation de la représentation en fonction du vécu de l'individu, en intégrant des expériences quotidiennes.

### 3.1.3 La formation d'une représentation sociale

L'élaboration d'une représentation sociale passe par deux processus qui se suivent et qui ont été mis en évidence par Moscovici en 1961 : l'objectivation et l'ancrage.

Le premier processus, l'objectivation, consiste à sélectionner et à retenir certaines informations sur un concept abstrait pour le rendre concret (Mannoni, 1998; Jodelet, 1984). Il comporte trois phases, la construction sélective, la schématisation structurante et la naturalisation. Bonardi et Roussiau (1999) décrivent ce processus de la manière suivante :

Il rend compte de la manière dont on sélectionne l'information socialement disponible. [...] l'individu va privilégier certaines informations au détriment d'autres et les dissocier de leur contexte social initial, beaucoup trop complexe pour lui. [...] L'ensemble des informations à forte signification, qui seront retenues en fin de compte, forme un « noyau figuratif » de la représentation. Lorsque les éléments qui le composent seront quasi physiquement perçus ou perceptibles, passeront du statut de concepts abstraits à celui d'images, ce noyau figuratif se naturalisera. (p. 23)

Le deuxième processus, l'ancrage, permet d'intégrer l'objet de la représentation dans un cadre de référence préexistant (Jodelet, 1989). Selon Palmonari et Doise (1986), le processus d'ancrage

permet d'incorporer quelque chose qui ne nous est pas familier et qui nous crée des problèmes dans le réseau des catégories qui nous sont propres et nous permet de le confronter avec ce que nous considérons comme un composant, ou membre typique d'une catégorie familière. (p. 22)

L'insertion d'un nouvel objet au sein de ce cadre de références préexistant va entraîner des modifications substantielles en ce qui concerne les images des objets déjà présents dans le cadre de références. Selon Seca (2001), l'intégration d'un nouvel objet peut se manifester de plusieurs façons. Elle parle de conversion lorsque l'insertion d'un nouvel objet cause un tel impact qu'il implique un changement de mentalité ou de familiarisation de l'étrange, d'inversion, de normalisation ou de conformisation lorsque cette intégration est opérée par une appropriation du nouveau qui le classe dans des catégories et un système d'idées déjà connus. Les processus d'objectivation et d'ancrage participent non seulement à l'élaboration des représentations sociales, mais aussi à toute évolution ou transformation des représentations.

#### 3.1.4 Représentations sociales et expériences des répondants

Les entrevues indiquent que les représentations sociales des jeunes ne font pas référence seulement à celles qui ont cours dans le contexte culturel mexicain, mais elles incluent les représentations associées à leurs expériences de vie dans le milieu familial, celles associées à l'acculturation au contexte québécois. À ces influences s'ajoutent celles de leur vécu personnel, interpersonnel, amoureux et sexuel qui viennent aussi colorer leur appréciation de



la culture mexicaine dans un processus d'autoréflexivité complexe, ce qui rejoint les perspectives développées par Giddens dans son livre sur les transformations de l'intimité contemporaine (2004).

Thème de débats, la notion d'expérience a été largement discutée dans le champ de l'anthropologie, de la sociologie et de la psychologie, entre autres (voir par exemple Throop, 2003 et Thoër, 2005). Cependant, dans le cadre de cette recherche, nous retiendrons la notion d'expérience telle que définie par Geertz :

« (The) experience is never simply "mere experience" but is always "an experience", that is, an "interpretive replay (of an event) as we recollect it to ourselves and recount in to others" » (Geertz, 1986, cité dans Throop, 2003, p. 226).

Selon Jodelet (2006), l'expérience renvoie à deux dimensions. Le vécu, tout d'abord, renvoie à un état que le sujet éprouve et ressent de manière émotionnelle. La dimension cognitive, quant à elle, favorise une expérimentation du monde et contribue à la construction de la réalité selon les formes qui sont socialement données. Pour qu'une expérience devienne existante, elle doit être reconnue, partagée et confirmée par les autres et elle ne peut s'analyser qu'à partir des cadres fournis par les systèmes de représentations en vigueur dans une sphère sociale et culturelle donnée. Même si l'articulation entre représentations sociales et expérience reste peu développée dans la perspective des représentations sociales, Jodelet est l'un des auteurs qui se sont intéressés à ce sujet et soutient qu'

« elles [les notions d'expérience et de vécu] se situent bien d'emblée dans le champ d'étude de la connaissance de sens commun et que l'examen de leur articulation avec les représentations sociales est non seulement pertinent mais susceptible de contribuer à un enrichissement de l'approche des représentations sociales » (2006, p. 23).

Dans l'une de ses recherches sur les représentations du corps, Jodelet (2006) exemplifie l'articulation de l'expérience et des représentations sociales. Cette recherche comprend une comparaison sur deux séries d'entretiens et des enquêtes quantitatives sur la représentation du corps, réalisées à quinze ans d'intervalle. Pendant cette période, des changements culturels sont survenus, sous l'influence de mouvements de libération sexuelle, de la révolution féministe, de l'introduction de nouvelles techniques corporelles. Les résultats démontrent des changements dans l'appréhension du corps : celle-ci a cessé d'être liée à la souffrance, à la maladie et aux préoccupations biologiques pour devenir plus hédoniste. Jodelet remarque

aussi un déclin de l'intérêt pour les connaissances biologiques. Elle en conclut donc « que le corps tel qu'il est vécu dans l'expérience quotidienne s'appréhende par le biais de signes qui sont codifiés par la société » (p. 25).

Dans le cadre de cette recherche, c'est aussi à travers des expériences racontées par les participants que nous ferons le lien entre le subjectif et le collectif, l'individuel et le social (Jodelet, 2006). Nous montrerons comment les expériences vécues par les participants sont modelées par les représentations qui circulent dans l'espace social, c'est-à-dire les normes de la culture d'origine et de la culture d'accueil, étant donné que les changements culturels peuvent avoir une influence sur les conduites et changer les expériences par la médiation des représentations (Thoër, 2005), en même temps que l'expérience vient modifier plus ou moins profondément ces représentations.

## CHAPITRE IV

### MÉTHODOLOGIE

Ce quatrième chapitre décrit la démarche méthodologique utilisée dans cette recherche. Tout d'abord le type de devis privilégié est précisé. Par la suite, la population à l'étude, les stratégies d'échantillonnage et de recrutement sont présentées, ainsi que le profil des participants. Enfin, les procédures d'analyse et de traitement de données, de même que les considérations éthiques y sont détaillées.

#### 4.1 Devis de recherche

En raison du caractère exploratoire de cette étude, nous privilégions une approche de recherche empirique qualitative. Cette approche permet une interaction avec les participants à l'étude, ainsi qu'une familiarisation avec leurs préoccupations, avec leur culture, en incluant leurs valeurs, leurs croyances et leurs modèles de comportement (Michelat, 1975) et telles qu'elles sont vécues dans le quotidien (Deslauriers et Kérisit, 1997). L'approche qualitative nous permettra d'explorer les représentations sociales des adolescents des relations amoureuses, de la sexualité et de la violence au sein des fréquentations, représentations constituées par l'assemblage des vécus de leur propre culture et de la culture d'accueil.

#### 4.2 Population à l'étude et échantillonnage

Pour les besoins de la présente recherche, nous avons retenu une méthode d'échantillonnage multi-cas non probabiliste, c'est-à-dire un échantillon qui ne se constitue pas au hasard mais

en fonction de caractéristiques précises ciblées pour les besoins de la recherche (Deslauriers et Kérisit, 1997). Les recherches qualitatives avec échantillon par multi-cas prennent deux formes principales, celle des études collectives de cas et celle par entrevues avec plusieurs individus (Pires, 1997). Nous avons privilégié cette deuxième forme qui vise surtout à « appréhender et à rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations, de symboles propres à une culture ou à une sous-culture », en accordant à l'interviewé le statut d'individu « porteur de la culture et des sous-cultures auxquelles il appartient et qui en est représentatif » (Michelat, 1975, p. 230). Selon Deslauriers (1991), l'échantillon non probabiliste cherche à « reproduire le plus fidèlement possible la population globale, en tenant compte des caractéristiques connues de cette dernière » (p. 57). Pour sa part, Pires (1997) mentionne que pour obtenir une diversité de cas et pour ouvrir la voie à la comparaison, il faut considérer deux types de variables stratégiques, les variables générales et les variables spécifiques. Les variables générales sont celles qui sont couramment utilisées dans les études quantitatives, comme le sexe, l'âge, la profession, la classe sociale, la religion, etc. Quant aux variables spécifiques, elles sont liées directement à l'objet d'étude et la pertinence est connue du chercheur ou encore supposée. Le choix de ces variables découle tantôt des études antérieures, tantôt d'hypothèses théoriques qui nous amènent à soupçonner leur importance en tant que « source de différence ».

Dans le cadre de la présente recherche, nous avons retenu certaines variables stratégiques pour constituer l'échantillon. Les variables générales considérées sont l'appartenance culturelle, le sexe et l'âge. La population ciblée est celle des jeunes, des filles et des garçons, âgés entre 18 et 20 ans, d'origine mexicaine ou enfants de parents mexicains, qui habitent à Montréal. Nous avons inclus des filles et des garçons car l'expérience de l'amour et de la sexualité (Raffaelli, 2005; Raffaelli et Ontai, 2001; Rondeau et al., 2008) et celle de la violence (Lindsay, 1998) sont vécues différemment dans ces deux catégories. Cette tranche d'âge a été visée puisqu'à cette étape de la vie, une majorité de jeunes ont déjà vécu une première expérience amoureuse (Raffaelli, 2005) et que la violence dans le contexte des relations amoureuses y est prévalente (Hickman et al., 2004). En ce qui a trait aux variables spécifiques, nous avons ciblé des jeunes qui avaient vécu une expérience amoureuse. Au moment de l'étude, ils devaient être en relation ou avoir vécu une relation amoureuse par le



passé. S'ils étaient en relation, ils ne devaient pas faire vie commune avec leur partenaire ou avoir des enfants, ce qui aurait pu modifier la dynamique du couple.

#### 4.3 Stratégies de recrutement

Nous avons privilégié la technique de recrutement du tri orienté qui consiste à choisir des éléments qui semblent faire partie de la population visée (Anger, 1996). Pour ce faire, les participants ont été invités à participer à une étude sur les relations amoureuses et la sexualité à partir d'affiches qui ont été apposées sur les babillards de centres commerciaux spécialisés en produits latino-américains. Des dépliants ont aussi été distribués dans les bars et les églises situés dans le Quartier latin à Montréal. L'invitation a également été diffusée à la population mexicaine sur Internet, via un site « Facebook ». Une deuxième stratégie, la technique « boule de neige », a été privilégiée. Elle consiste à ajouter à un noyau d'individus tous ceux qui sont en relation avec eux, et ainsi de suite (Deslauriers, 1991).

Les jeunes intéressés à participer ont été invités à faire part de leur intérêt en contactant la chercheure principale par téléphone. Lors de ce premier contact, la chercheure a présenté brièvement aux jeunes potentiellement intéressés les objectifs et le déroulement de l'étude, ainsi que les procédures déployées pour assurer la confidentialité. Elle s'est également assurée que le jeune correspondait aux critères d'éligibilité. Les deux parties ont convenu d'une date et d'un lieu de rencontre et se sont entendues sur une modalité de contact au besoin. Pendant le recrutement, seize jeunes ont fait part de leur intérêt à participer, mais cinq d'entre eux ont appelé quelques jours avant la rencontre pour annuler leur participation en raison de leur situation familiale (par exemple, la maladie d'un membre de la famille, la demande des parents de s'occuper de frères ou des sœurs plus jeunes) ou pour des motifs liés à leur travail (par exemple, un rendez-vous pour une entrevue d'embauche ou des changements dans l'horaire de travail). Au total, 11 répondants ont participé à l'étude.

#### 4.4 Méthodes de collecte des données

Compte tenu de la perspective théorique privilégiée et de la nature exploratoire de cette recherche, nous avons privilégié des méthodes de collecte complémentaires. Dans un premier temps, des entrevues individuelles semi-dirigées ont été réalisées. L'entrevue, comme le suggère Poupart (1997, p.175), est « l'un des meilleurs moyens pour saisir le sens que les acteurs donnent à leurs conduites, la façon dont ils se représentent le monde et la façon dont ils vivent leur situation ». En elle-même, l'entrevue semi-dirigée permet une exploration approfondie de l'objet de recherche, en ciblant les thèmes clés et en permettant une ouverture à d'autres thèmes que les participants souhaitent aborder. L'entrevue individuelle permet aux jeunes d'échanger avec moins de difficulté sur des thèmes délicats et intimes (Savoie-Zajc, 2003). L'entrevue, d'une durée moyenne de soixante minutes, a été conduite en espagnol et s'est déroulée, dans un lieu au choix des participants, dans un local d'une bibliothèque publique (pour sept participants) ou à domicile (pour quatre participants). Les thèmes abordés dans le canevas d'entrevue sont présentés à l'Annexe A. Ils relèvent des normes familiales quant aux relations amoureuses, de la virginité, de la communication au sujet de la sexualité au sein du couple et de la famille, des représentations de la violence dans les relations amoureuses et des différences culturelles et de genre par rapport à la sexualité et aux relations amoureuses.

Au début de la rencontre, après les présentations, l'objectif général du projet, sa pertinence, les modalités de collecte de données, la durée et le déroulement de l'entretien, les aspects éthiques et les mesures de confidentialité étaient rappelés aux participants à l'aide du formulaire d'information et de consentement (Annexe B). Après que la chercheuse a répondu aux questions, les participants ont été invités à signer le formulaire d'information et de consentement s'ils décidaient de prolonger leur participation.

À la fin de l'entrevue, les participants ont été invités à remplir un questionnaire auto-révélé, présenté à l'Annexe C, pour documenter leurs caractéristiques sociodémographique, leur niveau d'acculturation, leur profil amoureux et sexuel, ainsi que leurs expériences de victimisation. Le questionnaire est particulièrement pertinent pour relever des faits objectifs, c'est-à-dire des données factuelles relevant du domaine personnel (âge, revenu, niveau de



scolarité, etc.), de l'environnement familial et de vie et du domaine des comportements (expériences amoureuses et de violence et sexualité) (Javeau, 1988). Le questionnaire prenait environ quinze minutes à compléter et comprend trois sections.

Une première section sociodémographique développée pour les fins de l'étude visait à collecter des données sur le sexe, l'âge, la scolarité et le statut d'emploi du participant et de ses parents, le milieu de vie et le revenu familial. La deuxième section traitait de l'acculturation et s'intéressait au lieu de naissance, à la durée de vie au Québec et comprenait une mesure d'acculturation validée. Cette mesure, validée en français par Arroyo (1997), est reprise d'une échelle d'acculturation (Szapocznik et al., 1978; Rosario et 1985). Cette échelle traite du maintien de la langue espagnole, de la fréquentation de lieux de rencontre latino-américains et de la célébration de fêtes du pays d'origine et comprend les énoncés suivants: (a) Je parle espagnol à la maison; (b) Je parle espagnol avec mes amis-es; (c) Je lis des livres et des revues en espagnol; (d) À la maison, je parle français; (e) J'écoute de la musique latino-américaine (Salsa, Merengue, Cumbia, Balada, etc.); (f) Je fréquente des endroits latino-américains (églises, cafés, restaurants, clubs de dance, bars, etc.); (g) Je célèbre et participe à des fêtes mexicaines (jour de l'Indépendance, fêtes nationales, etc.); (h) Je célèbre et participe à des fêtes québécoises; (i) Je célèbre et participe à des fêtes canadiennes; (k) Je participe ou m'implique dans les activités de l'Association des étudiants latino-américains ou dans les comités latino-américains de mon cégep. Les répondants devaient répondre à quelle fréquence ils s'engageaient dans ces activités. Notons que les énoncés d, h, i, et j ont été inversés pour que les énoncés composant l'échelle aillent dans le même sens. Suite à la vérification des consistances internes, les énoncés d, h, i, et j ont été éliminés en raison de leur impact négatif sur la consistance interne, ce qui a contribué à augmenter l'alpha de Cronbach final de l'échelle à 0,82. Pour les fins de la présente étude, la question k portant sur la participation aux activités en milieu collégial a été retranchée. L'échelle est donc constituée de 6 énoncés. L'étendue de ces énoncés va de -2 (jamais) à 2 (très souvent), ce qui donne une échelle s'étendant de -12 à 12. Nous avons dichotomisé la variable en deux groupes pour faciliter l'analyse opposant les plus acculturés (-12 à 5) au moins acculturés (4 à 12) (voir Tableau 5.2 au chapitre Résultats). La mesure d'acculturation prend aussi en considération la proportion d'amis et de partenaires amoureux latino-américains, 0 à 49 %

témoigne d'une acculturation plus importante alors que 50 % à 100 % correspond à une moindre acculturation.

La troisième section traite des relations amoureuses et de la sexualité. Les questions ont été développées pour les fins de l'étude et traitent du nombre de partenaires amoureux et sexuels, de l'âge à la première relation amoureuse sexuelle et de l'usage du condom. Enfin, le questionnaire prévoit douze items mesurant les expériences de violence psychologique et sexuelle subies et infligées adaptés du VIFFA développé et validé par Lavoie et Vézina (2001). Chaque énoncé concerne un comportement spécifique. Les réponses étaient indiquées sur une échelle de fréquence en quatre points: « jamais », « 1 ou 2 fois », « 3 à 10 fois » et « plus de 10 fois ». La valeur donnée pour chacun des points de l'échelle varie de 1 (jamais) à 3 (plus de 10 fois).

#### 4.5 Procédures d'analyse et de traitement des données

Les propos recueillis dans le cadre des entrevues individuelles ont été enregistrés sur bande magnétique, transcrits intégralement sous forme verbatim en espagnol et ensuite traduits en français. Les données ont été soumises à une analyse de contenu. Nous avons privilégié cette méthode d'analyse, car, historiquement, la théorie des représentations sociales est liée à l'analyse de contenu. Moscovici a d'ailleurs utilisé l'analyse de contenu pour étudier les représentations sociales de la psychanalyse (Negura, 2006). L'analyse de contenu est une méthode qui permet de témoigner de la complexité d'une réalité nuancée et subtile que sont les représentations sociales. En outre, les opinions, les attitudes ou les stéréotypes, composantes des représentations sociales selon Moscovici se prêtent bien à l'analyse de contenu (Negura, 2006).

L'Écuyer (1987) décrit l'analyse de contenu comme une méthode de classification ou de codification dans diverses catégories des éléments du document analysé, pour en faire ressortir les différentes caractéristiques en vue d'en mieux comprendre le sens exact et précis. Toujours selon L'Écuyer (1987), six étapes générales sont retenues pour l'analyse du contenu : 1) lectures préliminaires et établissement d'une liste d'énoncés; 2) choix et

définition des unités de classification; 3) processus de catégorisation et de classification; 4) quantification des données; 5) description des résultats et; 6) interprétation des résultats. Des analyses descriptives ont été effectuées afin de connaître les fréquences des dimensions du questionnaire.

#### 4.5.1 Lectures préliminaires et établissement d'une liste d'énoncés

L'analyse a débuté par la lecture et la relecture de chaque entrevue, cette opération nous a permis de nous familiariser avec le matériel recueilli et d'avoir une vision générale des entrevues. Ces lectures préliminaires nous ont permis de réaliser une sorte de préanalyse, telle que décrite par L'Écuyer (1987), c'est-à-dire de découvrir le sens général et de dégager certains thèmes et énoncés qui nous ont servi de base pour la construction des catégories. Cette première étape est « une étape préliminaire d'intuition et d'organisation permettant d'opérationnaliser et de systématiser les idées de départ afin de parvenir à un schéma ou à un plan d'analyse » (Wanlin, 2007).

#### 4.5.2 Choix et définition des unités de classification

Lors de cette deuxième étape, nous avons procédé au découpage phrase par phrase du matériel recueilli en unités de classification ou de sens, c'est-à-dire des énoncés plus restreints possédant un sens complet en eux-mêmes et qui ont servi à la classification ou à la codification ultérieure (L'Écuyer, 1987). Ce découpage du matériel en unités de classification à l'aide d'une grille de codification (Annexe D), nous a permis de passer du sens général obtenu par les lectures préliminaires à la compréhension de la signification plus précise et profonde des unités, pour ultérieurement pouvoir les classer.

#### 4.5.3 Processus de catégorisation et de classification

Le but de cette étape est de regrouper les unités de classification par analogie de sens, pour en extirper un sens commun, pour dégager des interprétations, des liens, et ainsi construire les catégories (Manseau, 2007). Toujours selon L'Écuyer (1990, p. 64), une catégorie est « une sorte de dénominateur commun auquel peut être ramené tout naturellement un ensemble d'énoncés sans en forcer le sens ». Dans le cadre de la présente recherche, nous avons appliqué un modèle de catégorisation ouvert, c'est-à-dire que toutes les catégories ont été induites du matériel analysé à partir du regroupement des énoncés selon leur parenté ou leur similitude de sens (L'Écuyer, 1990). Une fois les unités de classification dégagées, nous avons regroupé toutes les unités de classification dont les sens se ressemblent et nous leur avons attribué un nom général qui englobait tous les énoncés, construisant de cette façon des catégories préliminaires. Dans un second temps, nous avons raffiné ces catégories, en reconsidérant leur contenu, en éliminant les catégories redondantes, en construisant des sous-catégories et en leur attribuant un nom plus précis, de manière à assurer une différenciation claire entre les catégories. Pour faciliter le processus de codage et de catégorisation, nous avons utilisé le logiciel ATLAS.ti v. 5.0 PC. Tout au long du processus d'analyse, nous avons réalisé des mémos d'analyse, c'est-à-dire des annotations faites en marge du texte qui permettent de préciser le questionnement et de mieux identifier certaines dimensions importantes qui ressortent des témoignages et qui méritent un approfondissement et de faire un lien entre les écrits théoriques et empiriques (Manseau, 2007).

#### 4.6 Considérations éthiques

Cette étude a reçu l'approbation du comité d'éthique du département de sexologie de l'Université du Québec à Montréal (Annexe E). Les considérations éthiques mises en place dans cette recherche portent sur le consentement éclairé, sur la confidentialité ainsi que sur la gestion et la diffusion des données. La participation à cette étude était complètement volontaire. Dès le premier contact avec les participants potentiels, nous leur avons expliqué

les objectifs, la pertinence et le déroulement de l'étude. Lors de l'entrevue, le/la participant-e a signé un formulaire de consentement éclairé après avoir été informé du but de l'étude et de la nature de sa participation et après avoir pris connaissance du formulaire, présenté aux Annexes C et D, qui leur a été lu et expliqué par l'intervieweuse. Le/la participant-e a eu l'occasion de poser des questions au sujet de l'étude et il pouvait se retirer de l'étude en tout temps, sans aucun préjudice. Les entrevues ont été effectuées dans un lieu choisi par le/la participant-e. Le matériel recueilli ne contient aucune information nominale, seulement des pseudonymes déterminés par les participants et préservant leur identité et celle des personnes qu'ils ont nommées au cours des entrevues. Pour protéger la confidentialité des données, les bandes magnétiques et les fiches signalétiques ont été détruites une fois la recherche terminée. Si des répercussions psychologiques suivaient la participation à l'étude, les jeunes ont été invités à communiquer avec l'équipe de recherche de manière à ce qu'ils puissent être orientés vers des ressources pertinentes. Toutefois, aucun participant n'a ressenti le besoin de nous contacter. De plus, une liste de ressources a été remise aux jeunes suite à leur participation.

## CHAPITRE V

### RÉSULTATS

Dans ce cinquième chapitre, seront décrites les données descriptives obtenues par questionnaire auprès des participants, à savoir les caractéristiques sociodémographiques, le niveau d'acculturation, le profil amoureux et les expériences de victimisation, ainsi que les résultats de l'analyse qualitative des données recueillies à travers les entrevues. Le contenu des onze entrevues a été regroupé en quatre catégories conceptuelles qui couvrent les représentations associées : 1) à la socialisation au sein de la famille et aux rôles de genre; 2) aux relations amoureuses; 3) à la sexualité et; 4) à la violence et aux conflits au sein des relations amoureuses.

#### 5.1 Caractéristiques sociodémographiques

Tel qu'illustré au Tableau 5.1, l'échantillon final est composé de onze jeunes, cinq filles et six garçons. Les participants sont âgés de 18 à 20 ans, la moyenne d'âge est de 19,2 ans. Dix d'entre eux étaient aux études au moment où nous les avons rencontrés. Sept d'entre eux poursuivaient des études collégiales alors que quatre étaient inscrits dans une école secondaire. Tous sont nés au Mexique et ont immigré au Québec. En ce qui a trait à leur situation familiale au moment de l'étude, cinq participants vivaient avec leur mère et leur père, quatre participants uniquement avec leur mère, une participante avec une amie et un participant avec son frère.

Quant au profil sociofamilial, tous les participants sont des enfants de parents mexicains. L'âge des pères fluctue de 44 à 58 ans, l'âge moyen est de 50.5 ans. Quant à l'âge des mères, il se situe entre 39 et 57 ans, avec un âge moyen de 38 ans. En ce qui concerne le dernier niveau d'études complété par les parents, trois ont obtenu un diplôme d'études secondaires,



alors que sept ont complété des études collégiales ou un programme technique. Pour ce qui est des parents qui ont complété des études universitaires, 4 ont terminé un baccalauréat, 7 une maîtrise et un parent a obtenu un doctorat. Quant à l'occupation des parents, 17 occupaient un emploi, un était aux études alors qu'un autre était à la recherche d'un emploi. Sur le plan socioéconomique, un participant estime que le revenu annuel de ses parents est inférieur à 10 000 \$, trois le situent entre 10 000 \$ et 19 999 \$, un l'estime entre 20 000 \$ et 39 999 \$, cinq l'évaluent entre 40 000 \$ et 59 999 \$, alors qu'un participant ne le connaissait pas.

Tableau 5.1 Informations sociodémographiques

	Total (n=11)	Filles (n=5)	Garçons (n=6)
Âge moyen (min-max)	19,18 ans (17-20)	19,40 ans (19-20)	19,00 ans (17-20)
Niveau d'études			
Secondaire	4	1	3
Cégep	7	4	3
Milieu de vie (habite avec...)			
Les deux parents	5	3	2
La mère	4	1	3
Ne vit pas avec la famille (un ami ou fratrie)	2	1	1
<b>Informations concernant les parents</b>		Mère	Père
Âge moyen (min-max)		46,36 ans (39-57)	50,55 ans (44-58)
Niveau d'études			
Secondaire		2	1
Cégep ou école technique		3	4
Baccalauréat		2	2
Maîtrise		4	3
Doctorat		0	1
Occupation			
Travail		7	10
Aux études		1	1
En recherche d'emploi		1	0
Données manquantes		2	0

## 5.2 Acculturation

Le Tableau 5.2 présente des informations sur le niveau d'acculturation des participants. À l'aide du score dichotomique de l'échelle d'acculturation, deux groupes ont été formés. Le premier groupe correspond aux participants moins acculturés, i.e. que leur culture d'origine est plus présente dans leur quotidien. Ce groupe est formé de cinq participants et la moyenne du score d'acculturation est de 7,4. Les participants considérés comme étant moins acculturés vivent au Québec en moyenne depuis 88 mois. Tous visitent leur pays d'origine, pour trois d'entre eux de manière plus régulière, soit au moins au deux à trois ans. Le deuxième groupe réfère aux participants plus acculturés, i.e. que leur culture d'origine est moins présente quotidiennement. Ce groupe est constitué de six participants et la moyenne du score d'acculturation se situe -0,17. Ces participants vivent en moyenne au Québec depuis 43,67 mois. En ce qui concerne les visites de leur pays d'origine, trois n'y sont jamais retournés.

Les données recueillies proposent que les moins acculturés rapportent qu'un peu plus du quart de leurs relations amoureuses se sont déroulées avec des Québécois(es) tandis que cette proportion diminue à 8 % pour les plus acculturés. Près de 60 % des relations amoureuses des plus acculturés ont lieu avec une personne mexicaine. Les moins acculturés disent qu'environ 30 % de leurs relations sont avec une personne de la même origine qu'eux. Ainsi, pour les participants considérés moins acculturés, leurs relations amoureuses sont avec des Mexicain(e)s ou avec des Québécois(es) dans des proportions semblables. Et, près de 45 % de leurs relations amoureuses sont avec des Latino-Américain(e)s. Quant aux amitiés, pour les moins acculturés, 18 % de leurs relations amicales sont avec des Québécois(es) et 44 % avec d'autres Latino-Américain(e)s, tandis que pour les plus acculturés, respectivement, ces proportions sont de 29 % et 24 %. Les proportions sont les mêmes pour les deux groupes en ce qui concerne leurs relations amicales avec des personnes mexicaines. Pour la question sur le voisinage, les données informent que la plupart demeurent dans un quartier où il y a peu ou quelques Latino-Américains. Parmi les onze participants, seulement deux rapportent vivre dans un quartier où la plupart ou presque tous sont latino-américains.

Tableau 5.2 Informations sur l'acculturation

	Total (n=11)	Moins acculturés (n=5)	Plus acculturés (n=6)
Vit au Québec en moyenne depuis (en mois) (min-max)	63,82 (24-180)	88,00 (38-180)	43,67 (24-60)
Items de l'échelle d'acculturation *			
a) Je parle espagnol à la maison.	11	5	6
b) Je parle espagnol avec mes amis-es.	5	5	0
c) Je lis des livres et des revues en espagnol.	3	2	1
e) J'écoute de la musique latino-américaine (salsa, merengue, cumbia, balada, etc.).	4	4	0
f) Je fréquente des endroits latino-américains (églises, cafés, restaurants, clubs de dance, bars, etc.).	4	4	0
g) Je célèbre et participe à des fêtes mexicaines (jour de l'Indépendance, fêtes nationales, etc.).	5	3	2
Moyenne du score d'acculturation (variant de -12 à 12)	3,27	7,4	-0,17
d) À la maison, je parle français.	2	2	0
h) Je célèbre et participe à des fêtes québécoises.	3	3	0
i) Je célèbre et participe à des fêtes canadiennes.	3	3	0
Dans l'ensemble de tes relations amoureuses, quel pourcentage ont été avec : (moyenne des pourcentages)			
a) des personnes mexicaines?	45 %	29 %	58 %
b) des Québécois(es)?	17 %	27 %	8 %
c) d'autres Latino-Américains?	39 %	44 %	34 %

Tableau 5.2 Informations sur l'acculturation (suite)

Dans l'ensemble, quel pourcentage de tes amis(es) sont : (moyenne des pourcentages)			
a) des personnes mexicaines	46 %	46 %	47 %
b) des Québécois(es)	24 %	18 %	29 %
c) d'autres Latino-Américains	30 %	36 %	24 %
En moyenne, combien de fois visites-tu ton pays d'origine?			
a) une fois par année	2	1	1
b) à tous les 2 ou 3 ans	4	2	2
c) à tous les 4 à 6 ans	2	2	0
d) à tous les 7 à 10 ans	0	0	0
e) je n'y suis jamais retourné(e)	3	0	3
Quelle proportion des gens habitant votre quartier sont latino-américains?			
a) presque tous	1	0	1
b) la plupart	1	1	0
c) quelques-uns	5	2	3
d) pratiquement aucun	4	2	2

\* Avoir répondu Souvent ou très souvent

### 5.3 Les représentations de la socialisation au sein de la famille et des rôles de genre

Dans leurs discours, les participants ont abordé plusieurs aspects de leur vie familiale, ce qui a permis de dégager des caractéristiques des représentations de la famille mexicaine. Lorsque les jeunes parlent de leur famille, ils n'abordent pas seulement les relations avec la famille nucléaire (père, leur mère, frères et sœurs), mais aussi celles avec leurs oncles, tantes, cousins et cousines. Ces observations suggèrent que, dans la famille mexicaine, il existe une interaction importante avec la famille élargie. Selon un participant, cette interaction avec la famille élargie constitue une différence entre la famille mexicaine et la famille québécoise,

qui n'inclut généralement pas des rapports aussi étroits avec la parenté étendue, même si, à cause de l'immigration, ces relations se sont distendues :

Pour les Québécois, je remarque que la famille comprend le père, la mère, les enfants et c'est tout. Ce n'est pas comme au Mexique, où on se rencontre toute la famille [famille élargie] très souvent pour faire des barbecues ou des choses comme ça. Ici, toute la famille [famille élargie] se rencontre rarement, seulement pour Noël ou pour fêter les anniversaires. Au Mexique, la famille élargie a une grande importance. (Jorge, 20 ans)

### 5.3.1 Les valeurs inculquées au sein de la famille : le respect, la virginité et le mariage

Même si les enfants sont intégrés dans une famille plus large, la socialisation s'effectue principalement par les parents. Lorsque les jeunes parlent des processus de socialisation, ils mettent l'accent sur l'inculcation de valeurs comme le respect, le mariage et la virginité.

#### 5.3.1.1 Le respect des parents et des femmes

Cinq participants ont fait référence au respect comme une des valeurs les plus importantes inculquée au sein de la famille :

Le respect des parents doit être inculqué dans la famille [...] ainsi que le respect de leurs règles pendant qu'on habite chez eux. (Diego, 19 ans)

Trois de ces participants (2 filles et 1 garçon) ont parlé du respect envers les parents. Ils considèrent comme un manque de respect le fait de contrevenir à leurs règles ou de ne pas les honorer pendant qu'ils habitent chez eux, même si ces normes sont parfois trop rigides :

Je voudrais dire à mes parents que je vais faire tout ce que je veux, même s'ils ne sont pas d'accord, mais je ne suis pas capable, parce que je sens que faire ça, c'est un manque de respect envers eux [...]. Généralement, je les respecte [les règles], même si je trouve qu'elles sont quelquefois exagérées. Par exemple, je voudrais dormir chez ma meilleure amie, mais je ne le fais pas, parce qu'ils ne m'ont jamais donné la permission. Pendant que j'habite chez mes parents, je respecte leurs règles. (Nallely, 19 ans)

Les participants accordent une grande importance non seulement au respect envers leurs parents, mais aussi à celui envers les parents de leur partenaire. Une participante considère qu'avoir des relations sexuelles chez son partenaire lorsque ses parents sont dans la maison constitue un manque de déférence à leur égard :

Je lui ai dit : je ne vais pas être avec toi [avoir des relations sexuelles] pendant que tes parents sont chez toi, je les respecte et je ne vais pas être avec toi dans ta chambre pendant que tes parents sont dans le salon. (Samantha, 19 ans)

Deux participants (1 fille et 1 garçon) ont parlé des égards envers les femmes. Il s'agit d'une valeur que les parents inculquent aux garçons à partir d'un très jeune âge, en insistant sur leur délicatesse et leur sensibilité et l'importance de les protéger et de ne les agresser ni verbalement ni physiquement :

Depuis toujours, mes parents m'ont inculqué le respect des femmes. On n'insulte ou ne frappe jamais une femme, même si on est très fâché. Le respect avant tout. (Andrez, 20 ans)

[...] les parents de mon chum lui ont aussi inculqué qu'il doit respecter et protéger la femme. (Maritza, 20 ans)

#### 5.3.1.2 La virginité surtout féminine

La virginité, surtout féminine, a été signalée par sept des onze participants (4 filles et 3 garçons) comme une valeur inculquée au sein de leur famille. Cependant, il semble y avoir une certaine divergence entre les représentations transmises par les parents et leurs propres représentations de la virginité. Les parents la décrivent comme une valeur importante, une composante de soi qui renvoie à quelque chose de beau, de précieux, un don de Dieu qu'il faut offrir à la personne aimée et élue. La plupart des parents leur ont présenté la virginité comme un état à conserver jusqu'au mariage en avançant l'argument que le corps de la femme est sacré, qu'il faut sacrifier sa virginité à la personne aimée avec qui l'on va partager sa vie. Pour les jeunes, cette valeur n'est pas aussi évidente et décider du moment où avoir une première relation sexuelle constitue une décision personnelle qui doit se fonder sur les critères comme le sentiment amoureux et l'âge :



Mes parents m'ont dit que je dois me garder pour la bonne personne. Généralement, c'est ce que tous les parents disent, que c'est quelque chose de précieux, mais en fait, je ne sais pas. (Abraham, 19 ans)

Mes parents m'ont inculqué qu'une fille ne doit pas avoir une relation avec n'importe quel garçon, surtout si elle ne l'aime pas, que la virginité est importante et qu'il faut la conserver jusqu'au mariage, et que le corps de la femme est sacré et tout ça. (Nallely, 19 ans)

Pour mon père, tu sais, il faut être vierge jusqu'au mariage. Pour ma mère, c'est presque la même chose. Pour mon père, je suis et serai vierge pour le reste de mes jours jusqu'à ce que je tombe enceinte. Pour ma mère, la virginité, c'est quelque chose de précieux que tu donnes en cadeau à quelqu'un qui vaut vraiment la peine et que tu sais qu'il va réellement l'apprécier et pas à quelqu'un de bête. (Samantha, 19 ans)

Mes parents m'ont inculqué que la virginité est importante, qu'il faut la garder jusqu'au mariage parce que c'est un cadeau que Dieu nous donne pour l'offrir à la personne avec qui on va partager notre vie. (Jorge, 20 ans)

Un participant, dans son discours, relève une certaine contradiction dans les propos des parents sur la virginité. D'une part, il doit respecter sa partenaire en n'ayant pas de relations sexuelles avec elle, mais d'autre part, les filles sont plus attachées et plus amoureuses du garçon avec lequel elles perdent leur virginité :

Mes parents me disent que je dois respecter ma blonde et que les filles aiment plus le gars avec qui elles perdent leur virginité. (Omar, 18 ans)

Même si du point de vue des jeunes on retrouve généralement une attitude autoritaire de la part des parents, qui insistent sur la virginité jusqu'au mariage, certaines filles reconnaissent avoir une certaine autonomie dans le choix de décider à quel moment elles souhaitent perdre leur virginité :

Mon père nous a dit : « Je veux que tu restes vierge jusqu'au mariage et que rien de mauvais ne t'arrive, mais c'est à toi de décider, je ne peux rien faire, c'est ta décision. » (Maritza, 20 ans)

Quand les participants relatent leurs propres représentations de la virginité, ils constatent un désaccord avec les positions de leurs parents en remettant en question l'injonction de son maintien jusqu'au mariage :

Je n'ai jamais eu la mentalité d'être vierge jusqu'au mariage. (Carolina, 19 ans)

Les parents inculquent aux jeunes qu'il faut avoir des relations seulement une fois que tu es marié, et ce n'est pas bon. (Ludwig, 19 ans)

Ils reconnaissent toutefois que la perte de cet état renvoie à une décision personnelle qu'il faut respecter et font référence aux pressions sociales exercées sur les femmes qui désirent la maintenir jusqu'au mariage :

Je suis d'accord que la virginité, c'est quelque chose de spécial et que c'est une décision personnelle. Je respecte beaucoup les personnes qui sont vierges et qui disent qu'elles veulent rester vierges jusqu'au mariage, car c'est difficile de rester vierge dans cette société. (Abraham, 19 ans)

Pour moi, c'est respectable si une personne veut conserver sa virginité. Mais pour moi, ce n'est pas quelque chose qu'il faut garder. (Andrez, 20 ans)

Pour un participant, l'entrée dans la vie sexuelle active contribue à accélérer la maturation psychosexuelle alors que la virginité jusqu'au mariage pourrait entraîner des problèmes sexuels dans la relation matrimoniale. Selon lui, il est préférable d'expérimenter sexuellement avant de se marier, ce qui contribuerait à une vie de couple plus stable et éviterait les tentations de rapports sexuels extramaritaux :

On devient mature lorsqu'on commence à avoir des relations. C'est incroyable comment on change. Je crois que si on attend jusqu'au mariage pour commencer, ce changement peut amener des problèmes dans la relation. Par exemple, lorsque tu le fais pour la première fois après t'être marié, tu peux être satisfait avec ta relation, mais après un certain temps, il est possible que tu aies un doute ou une inquiétude et que tu aies envie de le faire avec quelqu'un d'autre. Donc, je pense que c'est mieux d'avoir de l'expérience avant de te marier, car cela va t'aider à avoir une relation plus stable. Je crois que cela s'applique pour les garçons et pour les filles. (Diego, 19 ans)

Tout en attribuant un statut particulier à la virginité, certains participants soulignent qu'il ne s'agit pas d'une obligation. Par contre, nombre d'entre eux mentionnent qu'avant de consentir à avoir une première relation sexuelle, il se doit de s'assurer de rencontrer la personne appropriée et de prendre une décision éclairée en dépit des tentations et des pressions sociales pouvant s'exercer sur les jeunes :

Je suis d'accord que la virginité, c'est quelque chose de spécial. Pour moi, c'est comme un bonus [et non] pas une exigence. (Abraham, 19 ans)

Je pense que c'est important [la virginité], il faut la garder jusqu'à un certain point. Je crois qu'il est important d'attendre de trouver la personne adéquate et de ne pas prendre ça à la légère, comme beaucoup de filles le font, et disent : « Oups, je l'ai déjà perdue! » (Renée, 20 ans)

C'est important [la virginité], c'est un cadeau que tu peux offrir à quelqu'un de spécial. Même si, au cours de l'adolescence, on veut se comporter comme tous les autres gars et qu'on ne lui donne pas l'importance qu'il faut lui donner. (Jorge, 20 ans)

Pour d'autres participants (2 garçons), la virginité de la partenaire est aussi importante que la leur. Par contre, une fois perdue, il n'est plus nécessaire de l'exiger de la partenaire, ce qui suggère la recherche d'une égalité dans ce domaine :

La seule chose que je voulais, c'était que la première personne avec qui j'allais être intimement soit vierge comme je l'étais [...]. Actuellement, je ne cherche pas une fille qui soit vierge pour me marier. (Omar, 18 ans)

Je ne peux pas exiger quelque chose que je ne peux pas donner, alors je ne pourrais pas exiger que la fille avec qui je vais me marier soit vierge, mais si j'étais vierge, j'aimerais qu'elle le soit aussi. (Jorge, 20 ans)

Pour des participants, même si on ne peut pas planifier le moment où l'on perdra sa virginité, certains critères sont à prendre en compte, en particulier la présence d'un sentiment amoureux, la réciprocité de ce sentiment et la spontanéité de la situation. Ces critères ont été mentionnés par trois participants (2 garçons et 1 fille) :

Ma première fois s'est déroulée naturellement, je ne l'ai pas planifiée. (Andrez, 19 ans)

Je pense que la virginité, c'est quelque chose de très beau, mais qu'on ne peut pas planifier quand on va la perdre, si tu aimes quelqu'un et que cela arrive, c'est correct. (Ludwig, 19 ans)

Ce que je trouve plus important, c'est de le faire toujours avec la personne que tu aimes. [...] dans mon cas, ma première fois a été avec une blonde que j'ai beaucoup aimée. (Diego, 19 ans)

Pour moi, la virginité, c'est simplement le fait de se donner à une personne qui te correspond, qui t'aime et qui ne cherche pas seulement à avoir des relations sexuelles. (Samantha, 19 ans)

Trois participants (2 garçons et 1 fille) ont mentionné l'âge comme un élément à considérer. Ils ne sont pas d'accord avec le fait de perdre sa virginité à un très jeune âge, car les individus n'ont pas atteint un niveau de réflexion et de maturation suffisant. Un participant juge que seize ou dix-sept ans est un âge adéquat pour prendre une telle décision :

Mais même si, pour moi, la virginité n'est pas quelque chose de très important, je ne suis pas d'accord avec le fait de la perdre très jeune. (Ludwig, 19 ans)

Je pense qu'il est correct de commencer à seize ou dix-sept ans, ce qui t'aidera à devenir plus mature, mais pour le faire, il faut bien savoir avec qui et toujours respecter tes valeurs. (Diego, 19 ans)

Tu dois savoir avec qui et à quel moment, car il y a des filles qui à treize ans perdent leur virginité, mais elles ne savent pas vraiment ce qu'elles sont en train de faire, elles se laissent seulement emporter par le moment. (Samantha, 19 ans)

Deux participants considèrent que dans la société contemporaine, la perte de la virginité avant le mariage est normale et que les jeunes filles qui n'adhèrent pas à cette perspective ne devraient pas être jugées négativement, ce qui est le cas au Mexique :

Si une fille n'est pas vierge, je ne vais pas la juger pour ça, comme cela arrive souvent au Mexique. (Andrez, 20 ans)

[...] 80 % des filles perdent leur virginité avant de se marier, ce que je vois comme quelque chose de normal. (Omar, 18 ans)

#### 5.3.1.3 La valorisation du mariage

Quatre participants (3 garçons et 1 fille) affirment que le mariage est un objectif de vie important et valorisé :

Oui, me marier serait très beau. En fait, c'est un de mes objectifs dans la vie. (Omar, 18 ans)

Ce statut renvoie à plusieurs représentations et symboles. Sur le plan religieux, il renvoie à l'accomplissement d'un commandement de Dieu. Sur le plan social, il représente l'acceptation de nouvelles responsabilités et la création d'une nouvelle famille :

D'un autre point de vue, le mariage, c'est un mandat que dieu a imposé, donc c'est quelque chose qu'il faut faire. En même temps, c'est pour démontrer devant tout le monde que tu aimes l'autre personne et pour confirmer l'amour qui existe entre l'autre personne et toi. (Jorge, 20 ans)

Je pense que premièrement je dois étudier, continuer pas à pas pour arriver à la fin à quelque chose de bon. Puis, je pourrai me marier avec la personne que j'aime et avoir une famille. (Ludwig, 19 ans)

Sur le plan relationnel, il constitue une preuve et une confirmation de l'amour et de l'engagement personnel envers le conjoint qui sont démontrées publiquement. Il n'est



acceptable que si la personne est convaincue d'avoir rencontré le/la partenaire idéal/e et témoigne du sérieux de la relation :

Pour moi, c'est très important le mariage, car c'est comme une confirmation. C'est la façon de démontrer à quelqu'un que tu l'aimes car le mariage implique des responsabilités qu'on doit assumer. (Jorge, 20 ans)

Le mariage, pour moi, c'est important. J'espère me marier un jour, c'est dans mes plans de vie. Pour moi, c'est quelque chose de sérieux, donc je vais me marier seulement quand je serai sûre d'avoir trouvé la bonne personne, si ce n'est pas comme ça, je préfère rester célibataire ou vivre en union libre. (Nallely, 19 ans)

### 5.3.2 Différence dans la socialisation selon le genre au sein de la famille

Des attitudes traditionalistes par rapport aux rôles de genre sont évidentes dans le cadre familial. Tous les participants ont mentionné que les filles et les garçons ne sont pas traités de la même façon au sein de leur famille dans les différentes sphères du quotidien et les garçons ont plus de liberté que les filles :

Ma maman m'a dit que l'éducation qu'on donne à un garçon est très différente de celle qu'on donne à une fille : un garçon a plus de liberté. (Samantha, 19 ans)

Je crois qu'il doit y avoir une différence, mais pour moi, ce n'est pas très évident [...]. Il faut dire que chez moi, nous sommes seulement des filles. (Renée, 20 ans)

En comparant les modes de socialisation de leurs parents vis à vis des garçons et des filles, leurs frères ou leurs sœurs, ou bien de leurs cousins ou cousines lorsqu'ils sont enfant unique, trois grandes dimensions sont relevées : l'inégalité dans la sphère des responsabilités domestiques, dans la façon d'être élevé et dans les normes de socialisation. Toutefois, les écarts dans ces domaines ne font pas l'unanimité.

#### 5.3.2.1 L'inégalité dans la sphère des responsabilités domestiques

La distribution des responsabilités domestiques obéit à des normes différentes pour les garçons et les filles. Dans leurs propos, près de la moitié des participants (5 sur 11) font

référence aux obligations domestiques associées aux tâches ménagères suivantes : préparer à manger, laver la vaisselle, balayer, ranger les affaires, sortir la poubelle, etc.

Les filles (3) considèrent que la distribution des tâches ménagères est inégale entre filles et garçons. Ce seraient toujours elles qui ont plus d'obligations à la maison, ce qui fait écho aux rôles de femme au foyer qu'elles auront à remplir une fois mariées :

Les gars ont moins de tâches ménagères. (Renée, 20 ans)

Mon frère avait moins de tâches ménagères que nous [ma sœur et moi] lorsqu'il avait notre âge. Il n'arrangeait jamais ses choses, ni n'aidait aux tâches ménagères. Alors que ma sœur et moi avions la responsabilité de faire le ménage chez nous, puisque nos parents travaillaient. (Nallely, 19 ans)

Une participante insiste sur cette différence en faisant référence au traitement préférentiel que le père accorde au fils et qui est associé au machisme fondé sur une alliance et une solidarité entre les hommes. Au Mexique, toutes les tâches ménagères reposent sur les femmes, ce qui permet aux jeunes filles d'apprendre à devenir de bonnes maîtresses de maison alors qu'au Québec, la distribution des tâches devient plus égalitaire :

Lorsque nous étions au Mexique, mon père faisait une différence entre mon frère et nous [ma sœur et moi]. Actuellement, il le fait moins. Ici, mon père a changé, mais de temps en temps, surtout lorsqu'il se fâche contre nous [ma sœur et moi], il laisse sortir encore son côté machiste, qui vient de son éducation. Par exemple, en gâtant mon frère, en lui disant qu'il est un homme, donc qu'il ne doit pas se laisser manipuler par nous [ma sœur et moi], parce que quelquefois, nous lui demandons de nous aider à faire le ménage. Quand mon frère répond avec un non, mon père lui donne son appui. C'est dans des cas comme celui-ci que je vois qu'il existe des différences entre le fait d'être une fille et celui d'être un garçon. (Maritza, 20 ans)

Par rapport aux responsabilités à la maison, les filles en ont plus que les garçons. La famille de mon père est machiste, elle pense que la femme doit rester à la maison pour faire à manger et nettoyer la maison pour que tout soit prêt lorsque l'homme rentre chez lui. Donc, la femme doit rester à la maison et l'homme peut faire ce qu'il veut. Chez moi, il y a plus d'égalité. Par exemple, mon frère fait la vaisselle, range sa chambre et aide à faire le ménage. Lorsqu'on avait plus ou moins 10 ans, on a commencé à avoir des obligations à la maison, mais seulement pour nous, les filles. Pendant que mon frère se concentrait uniquement sur ses études, nous devions premièrement accomplir les tâches ménagères, pour devenir de bonnes maîtresses de maison, et ensuite continuer à faire nos devoirs. (Maritza, 20 ans)

Les garçons (deux) qui ont abordé ce sujet minimisent quant à eux la différence dans l'attribution des responsabilités.



Par rapport aux tâches ménagères, non, je pense que c'est pareil. (Diego, 19 ans)

On a des responsabilités spécifiques par rapport aux tâches ménagères. Même si je n'en ai pas beaucoup (arranger mes choses, sortir la poubelle), je crois qu'il n'y a pas de différence entre les responsabilités de ma sœur et les miennes. (Jorge, 20 ans)

### 5.3.2.2 Une socialisation différentielle au plan du toucher et de l'affectivité

Une fille et un garçon ont décrit certaines caractéristiques des modes de socialisation. Pour les filles, la socialisation de la part des parents, se traduit par des contacts physiques et une façon plus douce de s'adresser à elles. Quant aux garçons, ils sont traités d'une façon plus rude, avec des contacts physiques réduits et des modes de communication basés sur un ton de voix plus agressif. Ce traitement est justifié par les stéréotypes sexuels selon lesquels les filles sont fragiles, sensibles, ont besoin de plus d'amour et doivent être traitées doucement. Les garçons eux sont plus brusques, plus insensibles et demandent à être menés plus rigoureusement pour devenir des hommes :

Le volume de la voix des parents est plus élevé pour les garçons. (Renée, 20 ans)

En ce qui concerne la façon d'être traité, oui, il y a une différence, parce qu'en général, les filles ont besoin de plus d'amour. (Abraham, 19 ans)

### 5.3.2.3 Des règles plus strictes pour les filles

Quant aux normes de conduite associées aux sorties, des règles de socialisation communes à la plupart des participants sont rapportées, à savoir : respecter un horaire de sortie et de retour, éviter de prendre de l'alcool ou le faire avec modération et s'abstenir de la consommation de drogues :

Pour pouvoir sortir, je dois dire à mes parents à quelle heure je vais rentrer; par exemple, si je dis à 11 heures, je dois rentrer à 11 heures, je ne peux pas rentrer plus tard. (Omar, 18 ans)

Dans mon cas, si je sors ou si je ne dors pas chez moi, je dois le dire à mes parents et toute drogue est interdite, l'alcool est permis, mais avec mesure. (Andrez, 20 ans)

Les vraies règles sont l'heure pour rentrer chez moi, ils [mes parents] ne me permettent pas de boire de l'alcool. (Nallely, 19 ans)

Même si des règles communes sont présentes dans la plupart des familles, certains parents sont du point de vue des participants plus flexibles que d'autres et les jeunes peuvent négocier certaines concessions dans l'horaire de retour :

Je dois rentrer à une heure, mais si je vais très loin, je peux négocier avec eux et rentrer à deux heures. Et si pour une quelconque raison, j'ai besoin de plus de temps, je dois appeler chez moi et dire que je vais arriver un peu plus tard. Il est aussi interdit pour moi de prendre de l'alcool ainsi que d'autres substances. (Abraham, 19 ans)

Les onze participants ont cependant mentionné que leurs parents sont plus stricts avec les filles qu'avec les fils quant aux normes de conduite, ce qui est considéré comme une caractéristique propre aux familles latino-américaines par des participants :

Je remarque que dans les familles latino-américaines, fréquemment les parents sont plus stricts avec les filles qu'avec les garçons. (Jorge, 20 ans)

Ma sœur et moi devons respecter les règles, pendant que mon frère peut y échapper. (Nallely, 19 ans)

Les parents contrôlèrent plus les filles, en leur demandant plus d'informations avant de leur accorder une permission (personnes avec qui elles sortent, lieux de sortie, numéro de téléphone, heure de retour). Aux dires des participants, ces renseignements ne seraient pas exigés des garçons qui seraient plus libres de leurs allées et venues :

Nous [ma sœur et moi] devons toujours téléphoner pour dire où nous sommes, il y a une certaine heure pour rentrer, si nous voulons rentrer plus tard, seulement de temps en temps, il faut demander la permission et toujours dire où nous allons, avec qui, et laisser le numéro de téléphone de l'endroit où on va rester, et nous n'avons pas le droit de dormir chez nos amies. Et pour mon frère, quand il avait 16 ou 17 ans, mes parents lui donnaient déjà plus de liberté, puisqu'il est un garçon. Il ne donnait pas non plus d'explications [...] il ne disait presque jamais où il allait ou à quelle heure il allait rentrer. C'est vrai que, quelquefois, il recevait des réprimandes, mais à lui, mes parents n'imposaient pas de règles ni ne l'empêchaient de sortir comme dans notre cas [à ma sœur et à moi]. (Nallely, 19 ans)

En général, les parents laissent plus sortir les garçons et leur permettent de rentrer plus tard à la maison. Lorsque les garçons sortent, les parents leur disent seulement : « OK, prends soin de toi. » Pour les filles, tout est plus compliqué. Les parents leur posent beaucoup de questions avant de leur donner leur autorisation : ils demandent avec qui elles seront, où, pour faire quoi et à quelle heure elles vont rentrer. (Andrez, 20 ans)

Les garçons ont plus d'occasions de sortir et ils peuvent rentrer plus tard. Par exemple, j'ai un oncle qui a quatre enfants, deux garçons et deux filles. Aux garçons, il donne la permission de sortir et de faire plus de choses. Aux filles, il impose une heure pour rentrer. Mes cousins disent seulement qu'ils s'en vont et qu'ils reviennent plus tard, mais lorsque mes cousines veulent sortir, leurs parents les questionnent, ils leur demandent avec qui, où, et de plus leur donnent une heure limite pour rentrer (Maritza, 20 ans)

Les parents ne sont pas seulement plus stricts avec les filles qu'avec les garçons, ils le sont également moins autoritaires avec la cadette qu'avec l'aînée :

À moi, mes parents ne me donnent presque jamais de punitions, même si je rentre à la maison un peu en retard. Je me souviens que, lorsque ma sœur, la plus âgée, arrivait en retard, mes parents la punissaient en lui interdisant de sortir pendant quelques semaines. (Renée, 20 ans)

Dans certains cas, la fermeté semble varier avec les cohortes d'âge :

Je crois que ma maman était plus sévère avec ma sœur qu'avec moi lorsqu'elle avait mon âge par rapport aux horaires. (Jorge, 20 ans)

Certains comportements, comme celui d'aller dormir chez les amis, sont acceptés par les parents quand ils sont le fait des garçons, mais refusés si les filles le demandent :

Je dois toujours dormir chez moi [...]. Avec mon frère, ce n'est et n'était pas comme ça. Des fois, il ne rentrait pas à la maison, il restait avec ses amis toute la nuit. Seulement, il appelait chez nous pour dire qu'il n'allait pas rentrer. (Nallely, 19 ans).

La plupart des participants (4 garçons et 3 filles) justifient cette rigidité plus grande des parents envers les filles, qui ont moins de liberté et sur lesquelles s'exerce un plus grand contrôle, en avançant comme arguments qu'elles sont plus vulnérables et fragiles. Puisqu'elles ne sont pas capables de se défendre à cause de leur constitution physique, les filles sont plus à risques d'être agressées sexuellement et physiquement, de se faire offrir trop d'alcool ou d'être droguées. Il faut donc les protéger et assurer leur sécurité. Les garçons ont une force physique plus grande, sont plus agressifs et savent aussi comment se défendre. Ces représentations dichotomiques des caractéristiques de genre sont partagées par les filles et les garçons :



Les parents donnent plus de liberté aux garçons qu'aux filles. Je suis d'accord avec ça, parce que les garçons savent se défendre, alors qu'il faut apprendre aux filles à se défendre et les protéger. Je crois aussi que les garçons ne courent pas autant de risques que les filles. Par exemple, un garçon a le risque d'être violé ou agressé, mais pas comme une fille qui peut être agressée ou violée plus facilement. (Carolina, 19 ans)

Nos parents donnent plus de liberté aux gars qu'aux filles, car nous [les garçons] avons plus de force physique, donc nous pouvons nous défendre [...]. Mais ce n'est pas parce qu'ils veulent limiter sa liberté [celle de ma sœur], c'est surtout pour sa sécurité. (Ludwig, 19 ans)

Les filles ont plus de restrictions pour sortir, parce qu'elles sont des filles, les filles de papa et maman, donc il faut les protéger. Nous, les garçons, pouvons nous défendre plus. (Diego, 19 ans)

Mes cousines, on dirait que leurs parents les protègent plus. Nous, les hommes, non, parce que nous sommes des hommes. Mais pour les filles, les parents s'inquiètent pour leur virginité, pour les fêtes et pour les hommes méchants. (Omar, 18 ans)

C'est logique que les gars aient plus de liberté que les filles, parce qu'ils sont moins en danger que les filles. Il est plus rare de voir dans la rue une fille faire du mal à un gars que l'inverse, et c'est la même chose avec les amis. Par exemple, dans les fêtes, c'est plus fréquent qu'un gars ajoute de la drogue à la boisson d'une fille que le contraire. (Nallely, 19 ans)

Ma maman m'a dit que l'éducation qu'on donne à un garçon est très différente de celle qu'on donne à une fille : un garçon a plus de liberté. Ma maman ne m'a jamais donné aucune explication spécifique, mais je l'ai déduite après. Je crois que c'est parce que les garçons ont une plus grande force physique, qu'ils sont plus agressifs et peuvent se défendre plus facilement que les filles. Nous, les filles, sommes plus sensibles et fragiles. (Samantha, 19 ans)

Moi, je pense que c'est bien, parce que c'est une façon de protéger les filles, puisqu'elles sont un peu plus vulnérables et qu'il peut leur arriver quelque chose de mauvais, même si personne n'est à l'abri de ce risque. (Andrez, 20 ans)

Deux participants (1 garçon et 1 fille) non seulement justifient ces règles mais précisent aussi qu'ils les utiliseront, à leur tour, envers leurs enfants une fois qu'ils seront parents :

Si j'avais une fille, je serais plus protecteur avec elle qu'avec les garçons. Car nos parents nous ont appris qu'il faut protéger les filles. (Diego, 19 ans)

Je vais permettre que mes gars rentrent à la maison plus tard que mes filles, parce qu'il faut qu'ils apprennent à être indépendants plus tôt. (Nallely, 19 ans)

Par contre, deux jeunes (1 garçon et 1 fille) ont mentionné que, même s'ils trouvent ces stratégies de protection envers les filles acceptables, les parents exagèrent dans leur contrôle.

Cet excès de protection aurait comme conséquences la réduction de la qualité de leurs divertissements :

Je crois que c'est correct, mais souvent, je crois qu'ils exagèrent beaucoup. Ils les empêchent de s'amuser. Des fois, elles veulent aller à une fête et ils leur disent non, parce qu'il peut leur arriver telle ou telle chose. Si elles savent comment se protéger, c'est correct de les laisser y aller et s'y amuser, et c'est correct aussi de les protéger, mais avec mesure. (Omar, 18 ans)

C'est bon qu'on les protège plus, mais sans leur interdire de sortir, parce qu'elles ont aussi le droit de s'amuser. (Andrez, 20 ans)

Pour un jeune, les règles parentales sont aussi plus sévères pour son frère d'orientation homosexuelle que pour lui. Dans ce cas, un contrôle associé à l'orientation sexuelle est mis en relief, en particulier en ce qui a trait à la fréquentation des amis :

Chez moi, il a des règles pour mon frère, pour moi aussi, mais pour moi, chaque fois elles sont moins sévères. Je n'ai pas une heure pour rentrer. Je crois que je n'ai pas de règles. Par contre, pour mon frère, qui est homosexuel, il y a plus de règles. Par exemple, je peux amener des amis chez moi et ils peuvent rester pendant toute la nuit, mais mon frère n'a pas ce droit. (Diego, 19 ans)

#### 5.3.2.4 La valeur accordée aux hommes et aux femmes au sein de la famille

Dans leur discours, trois jeunes (2 filles et 1 garçon) ont mentionné que dans leur famille, les femmes et les hommes ont la même valeur et les mêmes opportunités de croissance personnelle :

Elle [ma famille] nous a mis dans la tête que les hommes et les femmes avaient les mêmes opportunités et que c'étaient nous qui décidions jusqu'où on pouvait aller. En fait, on a toujours inculqué aux garçons : « Tu vauds autant qu'une femme, donc tu ne dois pas les traiter comme si elles étaient inférieures à toi. » [...] La famille ne nous a jamais limités dans nos aspirations, que nous soyons un homme ou une femme. (Samantha, 19 ans)

Deux jeunes (1 garçon et 1 fille) indiquent que même si leur père a été éduqué dans un milieu machiste, où les femmes valaient moins que les hommes, avaient à accomplir des tâches domestiques et étaient perçues comme des objets sexuels, il s'est éloigné de ces représentations pour leur inculquer la valeur de l'égalité entre hommes et femmes :

La façon d'éduquer dans la famille de mon père est machiste. Les hommes ont plus d'avantages que les femmes. Je considère le machisme comme une forme primitive de l'être humain. Ils [les hommes machistes] traitent les femmes comme si en fait elles étaient seulement des objets pour faire à manger ou pour combler leurs besoins sexuels. [...] Dans le machisme, les femmes valent moins que les hommes. Dans ma famille, les deux (filles et garçons) occupent la même place et ont la même valeur. (Abraham, 19 ans)

La famille de mon père est machiste, elle pense que la femme doit rester à la maison pour faire à manger et nettoyer la maison pour que tout soit prêt lorsque l'homme rentre chez lui. Donc, la femme doit rester à la maison et l'homme peut faire ce qu'il veut. Chez moi, il y a plus d'égalité, par exemple, mon frère fait la vaisselle, range sa chambre et aide à faire le ménage. Par rapport aux études, mon père nous offre les mêmes opportunités à nous [ma sœur et moi] qu'à mon frère. (Maritza, 20 ans)

### 5.3.3 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport aux représentations de la famille

La plupart des participants (6 garçons et 2 filles) ont affirmé que la place de la famille est moins importante dans la vie des jeunes Québécois que dans celle des jeunes Mexicains :

Ici, la famille n'est pas aussi importante que pour nous. (Abraham, 19 ans)

La famille et la vie familiale ne sont pas aussi importantes qu'au Mexique. (Luwing, 19 ans)

Selon cinq participants (4 garçons et 1 fille), dans la culture québécoise, les jeunes sont moins attachés à leur famille avec une plus grande distanciation affective et communicationnelle :

Je remarque qu'ici les jeunes passent moins de temps avec leurs familles, les parents ne conseillent pas leurs enfants et, s'ils le font, les jeunes ne prennent pas ces conseils en compte. (Ludwig, 19 ans)

La manière dont la famille fonctionne est différente, quand les enfants sont petits, on pourrait dire que c'est pareil, mais quand les enfants sont des adolescents, je vois une grande séparation affective et physique entre les parents et les enfants. (Diego, 19 ans)

Nous, les Latino-Américains, cherchons l'appui de la famille, on peut parler de nos problèmes et notre famille nous donne des conseils, qu'on peut choisir de suivre ou pas, mais le seul fait d'en parler nous aide beaucoup. (Maritza, 20 ans)



Deux participantes ont mentionné qu'elles perçoivent que, dans le contexte québécois, les parents s'intéressent moins à ce que font leurs enfants adolescents. Cet apparent manque d'intérêt rendrait plus difficiles la proximité et la communication :

Les parents s'intéressent moins à ce que font leurs enfants adolescents. (Nallely, 19 ans)

Je remarque aussi qu'ici les parents ne font pas beaucoup attention à leurs enfants. Je comprends qu'il faut que les parents travaillent, mais je crois qu'ils doivent avoir du temps pour leurs enfants, surtout pendant l'adolescence, et de cette façon être plus proches et avoir une meilleure communication. (Maritza, 20 ans)

Deux participants (1 garçon et 1 fille) ont constaté que les jeunes respectent moins leurs parents :

Une autre chose que je n'aime pas d'ici, c'est que les enfants ont moins de respect pour leurs parents. (Nallely, 19 ans)

Pour l'autre participant, ce manque de respect n'est pas seulement évident envers leurs parents, mais aussi envers les parents du partenaire. Il se manifesterait par la manière dont les jeunes s'adressent à leurs parents, en criant pour exprimer leur mécontentement, et par la mauvaise habitude des jeunes de rentrer chez leurs partenaires sans saluer leurs parents. Toujours selon ce participant, ce manque de respect serait dû en partie au fait que cette valeur n'est pas toujours inculquée aux enfants dans les familles québécoises :

Quand ma blonde (québécoise) est venue chez moi la première fois, elle est rentrée avec son cell dans la main et elle était en train de texter. Moi, j'ai dit allo, tandis qu'elle est passée tout droit, sans regarder personne. Ma mère était vraiment surprise, donc je lui ai dit : « Samantha!! » Elle s'est tournée vers mes parents et elle a seulement dit : « Ah, allo! » Moi, j'étais très gêné, parce que pour moi, cela était un manque de respect envers mes parents. Je pense que si je n'avais pas dit son nom, elle n'aurait même pas dit allo. [...] Je crois que, chez elle, le respect envers les parents n'est pas une valeur qui a été inculquée. (Diego, 19 ans)

Les enfants (au Québec) respectent moins leurs parents, par exemple, j'ai eu une blonde québécoise et lorsqu'elle n'était pas d'accord sur quelque chose avec sa mère, elle lui criait après devant moi. Cela se répétait souvent, elle ne prenait pas en compte où elle était ni avec qui. (Diego, 19 ans)

Pour deux participants (1 garçon et 1 fille), les parents ont moins de contrôle sur leurs enfants, ce qui se traduit par l'absence de participation des parents dans la prise de décisions des jeunes, ainsi que par la permissivité parentale par rapport aux normes de conduite.

L'absence de normes touchant les heures de retour à la maison après une sortie nocturne est donnée à titre d'exemple :

Il semble que les parents n'ont pas de contrôle sur leurs enfants, ils prennent leurs propres décisions sans prendre en compte l'opinion de leurs parents. (Carolina, 19 ans)

Mes parents me contrôlent trop, ils sont plus stricts que les parents d'ici. Par exemple, je dois respecter une heure pour rentrer chez moi, pendant que mes amis ne le font pas. (Abraham, 19 ans)

Quatre participants (2 garçons et 2 filles) ont remarqué que les jeunes Québécois quittent le domicile parental à un âge précoce, un comportement qu'ils jugent non adéquat et qui traduirait un manque de maturité et de préparation à l'autonomie. Quitter la maison trop jeune serait un geste de rébellion contre les parents, comme l'interprète un participant :

Les jeunes deviennent indépendants de leurs parents à un très jeune âge. Je pense qu'on doit avoir un certain âge pour pouvoir le faire, parce qu'à 16 ans, on continue à être un enfant. Selon mes principes, quand on quitte la maison de nos parents et qu'on décide de vivre avec quelqu'un, soit un ami ou notre blonde, c'est parce qu'on a déjà quelque chose de sûr, ou au moins une éducation finie. Devenir indépendant ne veut pas dire partir de la maison maintenant et voir ce qui arrive après. Selon moi, celui qui le fait comme cela le fait par rébellion parce qu'il ne supporte plus de rester avec ses parents. (Abraham, 19 ans)

Ce qui m'a beaucoup surprise, c'est qu'ici les jeunes quittent la maison de leurs parents très jeunes. Je connais des jeunes, des filles et des garçons, qui à 16 ans vivent séparés de leurs parents. (Maritza, 20 ans)

Deux participants (1 garçon et 1 fille) ont constaté que, dans la plupart des familles québécoises, ce ne sont pas uniquement les enfants qui attendent d'avoir 18 ans pour quitter la maison parentale et cohabiter avec des amis ou avec le partenaire, mais aussi les parents. En effet, une fois que leurs enfants arrivent à cet âge, les parents québécois leur demandent de quitter, sans prendre en compte s'ils ont complété leurs études ou s'ils économiquement indépendants et ce, contrairement aux familles latino-américaines, où les parents ne feront pas cette demande si ces conditions ne sont pas remplies :

Ici, je remarque que la plupart des jeunes attendent d'avoir 18 ans pour quitter la maison de leurs parents et vivre seuls, avec des amis ou avec le ou la partenaire. Et pour leur part, les parents attendent aussi que leurs enfants quittent la maison. Par contre, nous, les Latino-Américains, la plupart du temps, vivons avec nos parents jusqu'au moment de nous marier. (Omar, 18 ans)

Dans quelques aspects, j'ai adopté les coutumes d'ici, et dans quelques autres, je garde les miennes. Par exemple, je ne suis pas d'accord avec le fait que les enfants quittent la maison à 18 ans, et moins encore avec le fait que ce soient les parents qui le leur demandent. Mes parents n'aimeraient pas que je quitte la maison avant que je finisse mes études, que j'aie un bon travail ou que je me marie. Je sais qu'ils ne vont jamais me demander de quitter la maison. (Nallely, 19 ans)

#### 5.3.4 Représentations de la place de la famille dans la gestion des relations amoureuses

Au cours des entrevues, les jeunes ont décrit l'influence de leur famille dans le vécu de leurs relations amoureuses. Ils ont parlé des normes parentales qu'ils doivent suivre par rapport à leurs relations amoureuses, ainsi que de l'acceptation ou non du/de la partenaire par leur famille.

##### 5.3.4.1 Normes parentales par rapport aux relations amoureuses

Tous les participants ont mentionné que, dans leur famille, il existe des normes qu'ils doivent respecter par rapport à leurs relations amoureuses. La plupart d'entre eux ont décrit des normes parentales, considérées par un participant, comme partagées par toutes les familles latino-américaines strictes :

Je pense que les règles chez moi sont les mêmes que dans les autres familles latino-américaines strictes. (Jorge, 20 ans)

##### 5.3.4.2 Présenter son partenaire à ses parents

Tous les participants ont indiqué que, lorsqu'ils débutent une relation amoureuse, ils présentent leur partenaire à leurs parents, même si ce n'est pas considéré par tous comme une obligation. Cette présentation permet de signifier clairement l'existence d'une relation et faire connaître le/la partenaire :

Le jour où j'ai un chum, il faut que je le leur présente. La première chose qu'ils disent, c'est qu'ils ne veulent pas que je sorte avec quelqu'un dans leur dos et qu'ils ne veulent pas le savoir par quelqu'un d'autre. Ça les dérange. (Maritza, 20 ans)

Mes parents n'exigent pas de connaître ma blonde, mais ils me disent que je devrais l'inviter à manger pour qu'ils apprennent à la connaître. (Andrez, 20 ans)

#### 5.3.4.3 Respecter un horaire lors des sorties

Quatre participants (3 garçons et 1 fille) ont mentionné le respect d'un horaire établi pour rentrer à la maison lorsqu'ils sortent avec leur partenaire, invitent leur partenaire ou sont invités au domicile de leur partenaire :

Je ne peux pas rentrer trop tard [...] et il faut respecter les heures d'arrivée établies. (Carolina, 19 ans)

Quand elle vient chez moi, il faut qu'elle parte à une heure raisonnable. (Jorge, 20 ans)

[...] pas rester trop tard chez ma blonde, parce qu'on dérange, si je l'amène chez moi ou si on sort quelque part, je dois la ramener chez elle de bonne heure. (Andrez, 20 ans)

Un participant a affirmé que cette norme doit aussi être respectée même si le/la partenaire n'est pas d'origine mexicaine, ce qui est le cas dans la famille de sa copine qui est colombienne :

Dans la famille de ma blonde (colombienne). [...] Maintenant, je peux sortir avec elle plus longtemps, mais il faut revenir à l'heure que sa mère nous dit. (Omar, 18 ans)

#### 5.3.4.4 Interdiction de rester seuls et de dormir ensemble au domicile des parents

Pour la plupart des participants (6 garçons et 1 fille) leurs parents leur interdisent de rester seuls avec leur partenaire chez eux s'il n'y a pas un chaperon, des parents ou des proches :

Chez moi, je n'ai pas le droit de rester tout seul avec ma blonde. (Ludwig, 19 ans)

Je ne peux pas rester tout seul avec ma blonde chez moi. (Jorge, 20 ans)

Je peux inviter ma blonde chez moi, mais il faut qu'il y ait quelqu'un d'autre dans la maison, je ne peux pas rester tout seul avec elle. (Diego, 19 ans)



Si j'amène ma blonde chez moi, il faut que mon père, ma mère ou mon frère soit là, car je ne peux pas rester tout seul avec elle. (Omar, 18 ans)

Ils [mes parents] ne m'ont jamais dit que je ne pouvais pas rester tout seul avec elle, mais je sais que c'est quelque chose avec quoi ils ne sont pas d'accord. (Andrez, 20 ans)

Un participant note qu'il lui est interdit d'inviter sa partenaire dans sa chambre et seuls les espaces partagés sont accessibles :

J'amène ma blonde chez nous, mais elle peut rester seulement dans les aires communes, ça veut dire dans le salon, la cuisine, pas dans ma chambre. (Abraham, 19 ans)

Par contre, deux participantes ont affirmé que la norme de ne pas rester toute seule à la maison avec son partenaire ne s'applique pas dans leur famille.

Pour l'ensemble des participants, la norme commune dominante renvoie à l'interdiction de dormir ensemble dans les domiciles respectifs, pour éviter des relations sexuelles. Cette norme a été décrite comme une règle d'or qui ne peut pas être discutée ou transgressée et qui est commune aux familles latino-américaines :

J'amène mon chum chez moi, il connaît mes parents. Il peut être chez moi même s'il n'y a personne d'autre, mais il ne peut pas dormir chez moi avec moi, ni moi chez lui. Je dois dormir toujours chez moi. (Nallely, 19 ans)

Il [mon chum] peut me visiter chez moi, je peux sortir avec lui sans aucun problème. La seule chose, c'est qu'il ne peut pas dormir chez moi, ni moi chez lui. Ma mère dit que j'ai mon lit et ma maison et que le jour où je ne reviendrai pas dormir chez moi, je vais retrouver mes choses dans la rue. Revenir chez moi pour dormir, c'est comme une règle d'or, c'est comme une microplaquette qui est incrustée en moi. (Samantha, 19 ans)

Je ne peux pas dormir chez lui, ni lui chez moi. (Carolina, 19 ans)

Passer la nuit chez elle ou qu'elle passe la nuit chez moi, ce n'est même pas un sujet de discussion. (Jorge, 20 ans)

Mon chum peut rentrer chez nous et je peux sortir avec lui, mais mes parents ne permettent pas que je reste à dormir chez lui ni lui chez moi. (Maritza, 20 ans)

Des fois, sa mère [la mère de ma blonde colombienne] nous laisse rester seuls à la maison, mais elle ne veut pas que je dorme avec elle. [...] J'ai des amis latino-américains et dans presque toutes les familles c'est la même chose, parce que leurs familles ont les mêmes règles, elles ne leur permettent pas non plus de rester avec leur blonde. (Omar, 18 ans)

Ma mère n'aime pas que mon chum soit chez moi quand elle n'est pas là. Elle ne voudrait pas qu'on ait des relations sexuelles chez moi. (Renée, 20 ans)

Je comprends pourquoi ils font cela, ils ne veulent pas que nous ayons des relations sexuelles, donc je ne pose pas de questions, simplement je l'accepte. (Ludwig, 19 ans)

Selon un participant, ses parents permettent que sa partenaire dorme chez lui, sans partager cependant la même chambre :

Mes parents permettent qu'elle dorme chez moi, ils préfèrent qu'elle couche chez moi que moi chez elle. Mais elle dort dans ma chambre et moi dans le salon. (Andrez, 20 ans)

Une autre participante considère qu'avec cette norme, ses parents essaient de la protéger des risques qu'implique avoir des relations sexuelles :

Je crois qu'ils le font parce qu'ils s'inquiètent et savent tous les problèmes qu'on peut avoir et tous les risques qu'on peut courir. (Maritza, 20 ans)

Par contre, deux participants (1 garçon et 1 fille) considèrent ces normes comme exagérées :

Je pense que c'est un peu exagéré. (Nallely, 19 ans)

Pour l'un de ces participants, l'immigration même ancienne, n'a pas modifié ces normes :

Les règles sont très exagérées. Même si ça fait longtemps qu'on est ici, les règles n'ont jamais changé. (Jorge, 20 ans)

Pour une participante ces normes sont suivies pour éviter que les membres de sa famille portent un jugement sur son style de vie qu'ils pourraient considérer comme libertin :

J'aime beaucoup mon chum, mais je pense que c'est un peu tôt pour rester chez lui pour dormir. Parce que si tu vas coucher chez ton chum, les gens peuvent penser des choses, comme qu'on va se marier ou des choses comme ça. Et ce que les gens pensent ne me dérange pas, mais ce que ma famille pense, oui, comme que je suis une libertine. (Samantha, 19 ans)

Un seul participant a avoué transgresser ces normes, sans cependant encourir l'opprobre de la mère.

Honnêtement, quelquefois je l'ai amenée chez moi quand il n'y avait personne chez nous. Je suis presque sûr que ma mère le sait, parce qu'elle n'est pas stupide, mais elle ne m'a jamais rien dit. (Diego, 19 ans)



#### 5.3.4.5 L'acceptation du/de la partenaire par la famille

Tous les participants ont rapporté la présence d'interactions importantes entre leur partenaire et leur famille qui se concrétisent par des sorties et des soupers communs. Ils considèrent comme essentiel que leur partenaire soit accepté/e par leur famille. Dans le cas contraire, des tensions avec les parents pourraient s'exprimer et rendre inconfortable la relation entre leurs parents et leur partenaire :

C'est important parce que si mon chum n'est pas accepté par ma famille, la relation devient difficile [...]. Je n'aime pas me cacher pour le voir. (Carolina, 19 ans)

Oui, c'est important, il doit toujours y avoir une bonne relation entre elle [ma blonde] et mes parents. Car s'ils [mes parents] ne l'acceptent pas, chaque fois qu'ils se rencontreront, chez moi ou ailleurs, il va y avoir de la tension et la situation va devenir inconfortable. Pour moi, c'est important qu'il y ait une bonne relation entre mes parents, ma blonde et moi, nous sommes un ensemble. Il est commun que j'invite ma blonde chez moi pour rencontrer ma famille ou que nous sortions ensemble. (Andrez, 20 ans)

Oui, c'est important parce que le fait de rester avec quelqu'un que ta famille n'accepte pas est désagréable. Par exemple, si ton chum va chez toi, tes parents vont être bêtes avec lui. (Nallely, 19 ans)

Selon un participant, le manque d'acceptation de la partenaire par les parents peut entraîner non seulement des tensions avec eux, mais aussi des problèmes au sein du couple :

C'est très important pour moi, ce que mes parents pensent d'elle, même si généralement ils lui trouvent beaucoup de défauts. Ma maman veut savoir si elle est une bonne étudiante, si elle a des plans pour l'avenir. C'est très important que mes parents acceptent ma blonde et, si elle n'est pas vraiment acceptée, au moins j'espère que mes parents essaieront de ne pas me causer de problèmes avec elle et qu'ils ne me chicaneront pas parce que je sors avec elle. (Abraham, 19 ans)

Même si tous les participants considèrent comme essentiel que leur partenaire soit accepté par leur famille, l'exclusion n'aurait pas le même impact chez tous les participants. Six participants (4 filles et 2 garçons) ont affirmé que même si, pour eux, l'acceptation de leur partenaire par leur famille est souhaitable, le rejet ne constituerait pas une raison suffisante pour mettre fin à leur relation. Ils ont toutefois précisé que cette situation pourrait les rendre inquiets. Bien qu'ils tiennent compte des avis et conseils de leur famille, en particulier de

leurs parents, ils considèrent que c'est à eux que revient le dernier mot à savoir s'ils mettront fin à la relation ou s'ils la maintiendront :

Jusqu'à maintenant, tous mes chums ont été bien acceptés par ma famille. Pour moi, c'est important [...]. Si ma famille ne l'aimait pas, je ne le quitterais pas, mais je serais inquiète. Je prendrais en considération ce que ma famille pense, mais si je crois qu'il est une bonne personne, cela ne m'affecterait pas beaucoup. (Renée, 20 ans)

Si mes parents ne sont pas d'accord avec mon choix, je prends en compte leurs opinions, mais j'ai le dernier mot. (Carolina, 19 ans)

Oui, c'est important parce que je veux que mes parents acceptent toujours ma blonde. Je sais que mes parents veulent le meilleur pour moi, même si quelquefois ils me disent des choses comme : « Elle est un peu grosse, vas-tu lui faire faire de l'exercice? » Oui, c'est vrai que ce que mes parents disent m'inquiète. Mais en fin de compte, c'est moi qui prends la décision. (Ludwig, 19 ans)

Je préfère que ma famille approuve ma blonde, mais mon choix ne dépend pas de son approbation. (Jorge, 20 ans)

Si je considère qu'il est une bonne personne et qu'il remplit mes attentes, je sortirais avec lui, même si mes parents ne l'acceptent pas entièrement. (Nallely, 19 ans)

Il n'est pas nécessaire que mes parents approuvent le choix de mon chum, mais si mes parents l'approuvent, c'est mieux. (Maritza, 20 ans)

Par contre, trois participants (2 garçons et 1 fille) ont affirmé que l'acceptation de leur partenaire par leur famille était impérative. Un participant qualifie d'ailleurs cette exigence comme essentielle pour son équilibre psychologique :

J'ai besoin que ma blonde s'entende bien avec ma famille, parce que sinon, je ne peux simplement pas fonctionner. (Diego, 19 ans)

Pour ces participants, le jugement de leur famille sur leur partenaire, et spécialement celui de leurs parents, a une grande influence sur leur décision de maintenir ou non la relation. Ils considèrent que leur famille passe avant tout et que le non respect de l'avis de leurs parents endommagerait leurs relations familiales :

S'ils ne l'acceptent pas, tu te trouves entre l'épée et le mur [l'arbre et l'écorce] avec ta famille ou avec ta blonde. Et moi, je vais être toujours d'accord avec ma famille, bien sûr s'ils [mes parents] ont raison. (Diego, 19 ans)

Pour moi, c'est très important, ce que mes parents pensent d'elle [ma blonde], surtout parce qu'ils sont mes parents. Je veux prendre en compte leurs conseils, car ma famille passe avant tout, et après ce sont mes amis et ma blonde. (Omar, 18 ans)

Oui, c'est important, parce que si la relation est sérieuse, évidemment je voudrais qu'il y ait une bonne relation entre lui [mon chum] et ma famille. C'est ma famille, ils sont mes parents et nous sommes très proches. [...] Je vois qu'elle [ma maman] a souvent raison, donc je prends en compte ses arguments pour décider si je vais rester avec lui. Car je ne vais pas m'éloigner de mes parents pour une personne qui n'est pas de ma famille. (Samantha, 19 ans)

Dans un cas, pour s'assurer que les parents finissent par accepter la partenaire, un participant l'a incité à modifier ses comportements pour les rendre plus conformes à ceux en vigueur dans son milieu familial :

Au début, j'avais beaucoup de problèmes, parce que mes parents ne l'acceptaient pas. Elle criait beaucoup, même chez moi, ce que mes parents n'aiment pas. J'ai commencé à être plus strict avec elle, ce qui l'a fait changer, elle a arrêté de crier et mes parents ont fini par l'accepter. (Omar, 18 ans)

Une participante a aussi rapporté les problèmes causés par le rejet de son partenaire. Ses parents le considéraient comme infréquentable et le faisait savoir clairement tant à la jeune fille qu'au garçon, ce qui a amené finalement à une rupture :

J'ai eu une relation avec laquelle mes parents n'étaient pas d'accord. Ce gars était aussi mexicain. Sa famille était très divisée, ses parents avaient toujours des problèmes. Je crois que sa maman était alcoolique et lui avait des problèmes de drogues. Quand je l'ai connu, je l'ai trouvé très beau et tout ça. Ma maman m'a dit plusieurs fois que ce gars ne me convenait pas, lorsqu'il me téléphonait chez moi, ma maman lui disait de me laisser tranquille, qu'il n'était pas un gars pour moi. Après un certain temps, je me suis rendu compte que je n'aimais pas ses habitudes ni la relation qu'il avait avec mes parents. J'ai compris que ma maman avait raison et que, avec ce gars, je n'allais arriver à rien de sérieux, donc j'ai mis fin à ma relation avec lui. (Samantha, 19 ans)

## 5.4 Les représentations des relations amoureuses

### 5.4.1 Le profil amoureux

Le Tableau 5.3 présente le profil amoureux des participants. Ces derniers rapportent, en moyenne, avoir vécu leur première relation amoureuse à l'âge de 14,81 ans (étendue : 12 à 16 ans). La durée de cette première relation amoureuse varie entre 2 et 44 mois, la durée moyenne se situe à 11,64 mois. L'âge moyen de la première blonde ou du premier chum est

de 15,36 ans (étendue : 13 à 17 ans). La majorité des participants (9) rapportent avoir eu entre 1 et 5 amoureux. Par rapport au genre, il existe uniquement des différences pour la durée de la première relation amoureuse, celle-ci étant de 12 mois pour les filles et de 7,33 mois pour les garçons. Parmi le groupe de jeunes plus acculturés ( $n=6$ ), l'âge moyen à la première relation amoureuse est de 14,17 ans (étendue : 12 et 16 ans). L'âge moyen de la première blonde ou du premier chum est de 14,33 ans (étendue : 13 et 16 ans). La durée de cette première relation amoureuse varie entre 2 et 12 mois, la durée moyenne étant de 6,67 mois. La moitié des participants (3) rapportent avoir eu entre 1 et 3 amoureux. Parmi le groupe de jeunes moins acculturés ( $n=5$ ), l'âge moyen à la première relation amoureuse est de 15,6 ans (étendue : 15 et 17 ans). L'âge du premier partenaire amoureux se situe entre 14 et 21 ans, pour une moyenne de 16,6 ans. La durée moyenne de cette première relation amoureuse est de 17,6 mois (étendue : 2 à 42 mois). La plupart des participants (3) mentionnent avoir eu entre 3 et 5 amoureux.

Tableau 5.3 Relations amoureuses

	Total ( $n=11$ )	Moins acculturés ( $n=5$ )	Plus acculturés ( $n=6$ )
<b>Informations sur les relations amoureuses</b>			
Nombre de blondes ou de chums			
De 1 à 3	5	2	3
De 3 à 5	4	3	1
De 6 à 10	1	0	1
Plus de 10	1	0	1
Âge moyen de la première relation amoureuse	14,82 ans (12-16)	15,6 ans (15-17)	14,17 ans (12-16)
Âge moyen du premier chum ou de la première blonde	15,36 ans (13-17)	16,60 ans (14-21)	14,33 ans (13-16)
Durée moyenne de la première relation amoureuse	11,64 mois (2-42)	17,60 mois (2-42)	6,67 mois (2-12)

Le discours des jeunes permet de cerner certains aspects de la façon dont ils vivent leurs relations amoureuses. Ils ont ainsi évoqué des éléments qu'ils considèrent comme importants dans le choix d'un/une partenaire, du rôle que joue le genre dans la séduction au début d'une relation, ainsi que des tensions qu'ils observent dans la façon de vivre les relations amoureuses dans le contexte socioculturel québécois.

#### 5.4.2 Les critères de choix d'un/une partenaire

Les aspects qu'ils prennent en compte dans le choix d'un partenaire réfèrent aux traits de personnalité, aux objectifs à atteindre, au partage des goûts, à la façon de penser, aux valeurs, à la nationalité, aux similitudes culturelles et à l'aspect physique.

##### 5.4.2.1 Les traits de personnalité

Quatre jeunes (3 filles et 1 garçon) ont décrit les traits de personnalité comme un facteur important dans le choix du partenaire. Ils ont mentionné le sens de l'humour, un équilibre entre le sérieux et le facétieux, la maturité, la simplicité, la responsabilité, la sincérité et l'optimisme comme des caractéristiques recherchées. Les gestes plutôt que les paroles sont aussi un critère relevé :

Ce qui m'attire chez un gars, c'est sa personnalité, je désire qu'il soit mature, fun, et je veux bien m'amuser avec lui. (Carolina, 19 ans)

Je cherche une fille qui soit simple, amicale et positive. (Ludwig, 19 ans)

Je base mon choix essentiellement sur la personnalité et la façon d'être. Par exemple, je n'aime pas les gars qui sont égoïstes et manipulateurs. (Maritza, 20 ans)

Pour moi, le plus important, ce n'est pas ce qu'il me dit, plutôt ce qu'il me démontre. Car il peut me dire beaucoup de choses très belles pour me faire sentir bien, mais qui ne sont pas vraies. (Nallely, 19 ans)



Je ne cherche pas des gars musclés, en général, ce qui m'attire le plus d'un gars, c'est sa personnalité. Par exemple, pour moi, c'est très important la façon dont il me parle, qu'il démontre vraiment de l'intérêt pour moi, qu'il ait le sens de l'humour, qu'il soit drôle sans être vulgaire [...]. Ce que je cherche chez un gars, c'est qu'il ne soit pas très sérieux, mais pas non plus très fou, qu'il soit responsable et surtout qu'il m'aime et qu'il me fasse rire. (Renée, 20 ans)

#### 5.4.2.2 Les objectifs de vie à atteindre

Des participants (3 garçons et 1 fille) ont mentionné qu'avoir des objectifs clairs dans la vie est une caractéristique importante recherchée chez le/la partenaire. Il est aussi important que le/la partenaire persévère dans l'atteinte de ses objectifs qu'en retour il/ou elle devienne une source de motivation pour atteindre les siens :

Je veux que la fille avec qui je vais avoir une relation ait des objectifs dans la vie pour lesquels elle va se battre. (Abraham, 19 ans)

Premièrement qu'elle soit stable par rapport à ce qu'elle pense, qu'elle sache ce qu'elle veut dans la vie. Je cherche quelqu'un qui me pousse à atteindre mes objectifs et m'aide à sortir le meilleur de moi. Je crois que c'est pour cela que nous voulons tous être en couple. (Diego, 19 ans)

Je veux que le garçon ait des objectifs, qu'il sache ce qu'il veut, qui il est et où il va. (Samantha, 19 ans)

Pour un participant, il est important non seulement que la partenaire ait des objectifs, mais aussi qu'ils soient en synergie avec les siens :

[...] qui a des objectifs de vie semblables aux miens. (Jorge, 20 ans)

#### 5.4.2.3 Des valeurs et visions communes

Quatre jeunes (2 filles et 2 garçons) ont expliqué que, pour eux, il est important que leur partenaire partage les mêmes valeurs quant aux relations familiales, à la spiritualité, à l'honnêteté et au respect. Un participant a remarqué que, même si la similitude des valeurs spirituelles et familiales dans le choix d'une partenaire n'était pas un critère important, elle est devenue une exigence et une priorité avec le temps :



Cela a changé avec le temps, actuellement, ce que je cherche en premier chez une fille, c'est qu'elle partage mes valeurs spirituelles ainsi que familiales, parce que je pense que celles-ci influencent toutes les autres valeurs. (Jorge, 20 ans)

Un participant a signalé qu'il ne pourrait pas aimer une fille qui ne valorise pas les études ou qui fait partie des gangs de rue :

Ce que je cherche principalement chez une fille, c'est qu'elle soit une bonne fille, qu'elle ait de bonnes idées, une fille qui soit de sa maison, ça veut dire qu'elle ne passe pas beaucoup de temps hors de sa maison et qu'elle étudie. Je n'aimerais pas avoir une blonde qui passe beaucoup de temps dans la rue, qui se batte ou qui fasse partie des gangs de rue. (Omar, 18 ans)

Deux participantes (2 filles) ont mentionné le respect comme valeur recherchée chez leur partenaire. Pour l'une d'entre elles, il est important non seulement que son partenaire la respecte en tant que femme et qu'être humain, mais que lui aussi se fasse respecter. Elle recherche avant tout une personne stable. Les deux participantes ont aussi mentionné qu'il était important que leur partenaire ait envie de partager un sentiment amoureux, qu'ils soient dans une relation sérieuse et qu'ils aient des goûts communs :

Mais surtout, ce qui pour moi est essentiel, c'est qu'il me respecte, qu'il ait de bonnes valeurs et qu'il veuille être avec moi parce qu'il ressent quelque chose pour moi et pas seulement pour s'amuser avec moi. (Nallely, 19 ans)

Je cherche la stabilité chez l'autre personne. Il est aussi important qu'il me comprenne, qu'il me donne du soutien, qu'il aime être avec moi, qu'il partage avec moi le goût pour la musique et des choses comme cela. Mais surtout qu'il me respecte comme femme, comme être humain et qu'il recherche aussi le respect et la confiance. (Samantha, 19 ans)

Deux participants (1 fille et 1 garçon) ont mentionné que partager la même façon de penser et d'envisager la vie est important :

Et la deuxième chose et la plus importante, c'est la manière de penser. Je cherche quelqu'un qui ait une façon de penser semblable à la mienne, car si on est très différents, il peut y avoir plus de conflits. À cause de ça, avant de commencer une relation avec une fille, j'essaie premièrement de la connaître au moins un peu. (Andrez, 20 ans)

Je cherche des gars qui partagent ma façon de penser et de voir la vie. (Maritza, 20 ans)

#### 5.4.2.4 La nationalité et les similitudes culturelles

Dix répondants (4 filles et 6 garçons) ont mentionné la nationalité comme un facteur à considérer dans le choix du partenaire. La plupart d'entre eux indiquent que, même s'ils ne recherchent pas nécessairement un/e Mexicain/e pour établir une relation amoureuse, ils préfèrent une personne avec une culture similaire, en particulier, en ce qui a trait à la religion et aux valeurs touchant la femme et les relations familiales. Ils excluent d'établir une relation avec des individus présentant une trop grande distance culturelle en faisant explicitement mention de personnes venant de pays comme l'Afghanistan, d'Orient ou de religion musulmane, en particulier celles qui sont arabes, et considérées comme venant d'une culture machiste encore plus marquée que celle des Mexicains :

Pour moi, la nationalité, c'est important en partie, parce que cela dit beaucoup sur la façon d'être d'une personne. Même si je ne cherche pas uniquement des filles mexicaines, je ne sortirais pas avec une fille afghane ou venant de l'Orient, car elles ont une mentalité très différente de la mienne et je crois que la culture et la religion ont une grande influence dans une relation amoureuse. (Ludwig, 19 ans)

Je crois qu'il y a des cultures différentes. Par exemple, il y a des cultures dans lesquelles il faut changer de religion pour se marier avec une fille de cette culture, et cela je ne le ferais pas. Alors qu'il y en a d'autres qui sont plus semblables à la mienne. J'ai eu une blonde italienne et je n'ai eu aucun problème, sa culture était très similaire à la mienne, pour elle la famille avait aussi une grande importance, par exemple le fait de s'asseoir pour manger toute la famille ensemble, de partager en famille, de prendre en compte les points de vue de la famille, etc. (Diego, 19 ans)

La nationalité ne compte pas beaucoup pour moi, à moins qu'il ait une religion et des coutumes très différentes des miennes, par exemple s'il était musulman. (Renée, 20 ans)

Cela dépend, parce que, par exemple, je ne pourrais pas sortir avec un Arabe, parce qu'ils sont très possessifs et machistes, plus machistes que les Mexicains. En fait, à part avec les Arabes, je n'ai aucun problème avec les autres nationalités. (Samantha, 19 ans)

Par contre, une participante a fait remarquer qu'elle aurait de la difficulté à avoir une relation avec un garçon qui ne soit pas mexicain à cause de la présence de valeurs et de coutumes différentes :

J'ai des amis de plusieurs nationalités et je n'ai aucun problème avec ça, mais je crois que j'aurais de la difficulté à avoir une relation avec un gars qui ne soit pas mexicain, puisque ses valeurs et ses coutumes seraient très différentes des miennes. (Maritza, 20 ans)

Pour un participant, bien que la nationalité de sa partenaire ne soit pas importante pour lui, la communication dans le couple est meilleure selon lui si les deux partagent la même langue et la même culture. En cas de différences culturelles, le respect des valeurs reste essentiel :

La nationalité, comme telle, n'est pas importante pour moi pour avoir une relation avec une fille [...]. C'est sûr que la communication avec les Mexicaines est meilleure, on partage la même culture, la même langue et on a beaucoup en commun lorsqu'on parle. Je crois que même si avec les filles d'autres nationalités la communication varie un peu par rapport à ces aspects, avec elles il y a beaucoup à découvrir [...] Si elle ne partage pas les mêmes valeurs que moi, je désire qu'au moins elle les respecte. (Jorge, 20 ans)

Deux participants (1 fille et 1 garçon) ont affirmé que, même si les similitudes culturelles et la nationalité ne sont pas des aspects essentiels dans le choix de leur partenaire actuel/le, celles-ci le deviendront dans le cadre d'une relation matrimoniale. Ils insistent sur le partage d'une même vision du monde et d'un même ethos associé à la joie de vivre, une émotion qui serait dominante chez les Latinos :

Même si pour moi, en ce moment, la nationalité n'est pas déterminante dans mon choix de partenaire, je voudrais me marier avec une Latina. Parce qu'on aurait la même langue, plus ou moins les mêmes coutumes, une culture très semblable, ainsi que cette joie qui nous caractérise, nous les Latinos. (Andrez, 20 ans)

Oui, je préfère les Latinos, mais pour me marier je voudrais un Mexicain. (Nallely, 19 ans)

Par contre, un participant a indiqué que, même si sa partenaire et lui sont de nationalité différente et ne partagent pas les coutumes, il ne considère pas cette situation comme problématique :

Ma blonde est colombienne, c'est ma première relation, nous sommes ensemble depuis 2 ans et 2 mois. Elle est très différente de moi, sa famille et ses coutumes sont très différentes des miennes, mais je ne considère pas cela comme un problème. (Omar, 18 ans)

#### 5.4.2.5 La place du physique dans le choix du/de la partenaire

Même si pour eux ce n'est pas le critère le plus important, six participants (3 garçons et 3 filles) ont mentionné l'aspect physique comme un élément à considérer. À l'exception d'une participante qui insiste sur les yeux et le regard, les autres n'ont toutefois pas détaillé les éléments physiques qui interviennent dans leur choix :

Parfois, l'aspect physique est important, mais elle ne doit pas précisément avoir l'air d'un top-modèle. (Omar, 18 ans)

Pour moi, l'aspect physique est important, mais ce n'est pas primordial. (Ludwig, 19 ans)

[...] premièrement l'aspect physique, même si, pour moi, ce n'est pas le plus important. (Andrez, 20 ans)

Bon, même si l'aspect physique est important, ce n'est pas le plus important. Je me sens attirée surtout par les yeux. Le regard est une chose très importante. (Renée, 20 ans)

Deux jeunes (1 garçon et 1 fille) remarquent que, bien que le physique puisse intervenir dans l'attraction, il n'est pas le seul élément en jeu dans la construction du sentiment amoureux. Il dépend plutôt de caractéristiques qui sont découvertes dans le cadre du déroulement de la relation, au fur et à mesure que l'on apprend à connaître son/sa partenaire :

C'est vrai, j'aime les belles filles. Je pense que lorsqu'on regarde une belle fille, elle attire notre attention, mais on ne tombe pas en amour avec une fille pour son aspect physique. On tombe en amour lorsqu'on la connaît vraiment, il est probable qu'elle ne soit pas la plus belle, mais lorsqu'on sait comment elle est réellement, on dit « wow », c'est à ce moment qu'on peut dire si on est intéressé ou non par cette personne. (Diego, 19 ans)

Je dirais qu'actuellement, l'aspect physique, c'est quelque chose que je mets à la dernière place, alors qu'avant, c'était primordial. Ce changement, je crois, est dû au fait que j'ai connu des garçons qui étaient beaux, je suis sortie avec eux et quelquefois j'ai essayé d'initier une relation, mais cela n'a pas marché, car une fois que je commençais à les connaître, je perdais l'intérêt pour eux. (Nallely, 19 ans)

Deux participantes ont fait remarquer que les critères de choix du partenaire changent avec l'âge et l'expérience. Lorsqu'on est plus jeune, on se fixe uniquement sur des aspects superficiels, comme l'apparence physique, ce qui n'est pas suffisant pour établir une relation



intéressante. Par contre, avec l'expérience, les traits de personnalité deviennent plus essentiels :

Lorsqu'on est plus jeune, on cherche des choses plus superficielles, il suffit qu'un gars soit beau, qu'il t'attire physiquement et qu'il te dise de belles choses. Mais à mesure que tu as de l'expérience, tu te rends compte que cela n'est pas assez pour avoir une bonne relation. (Nallely, 19 ans)

Lorsque j'étais plus jeune, ce qui m'intéressait le plus était l'aspect physique, mais cela a changé avec le temps, mes deux relations plus stables ont été avec des gars par lesquels je ne me sentais pas attirée au début, mais lorsque j'ai connu leur personnalité, j'ai senti une grande attirance pour eux. (Renée, 20 ans)

Une seule participante (Maritza, 19 ans) a affirmé que l'aspect physique n'est pas du tout un critère dans le choix de partenaire.

#### 5.4.3 Les représentations du genre dans la séduction : les initiatives féminines à certaines conditions

Lorsque les participants ont parlé de la séduction au début d'une relation, ils ont tous soulevé la question de savoir qui devait prendre l'initiative pour établir un contact. De ce point de vue, il semble y avoir une divergence entre la perception des garçons et celle des filles. Tous les garçons ne sont pas opposés à ce que la fille fasse le premier pas afin de démontrer son intérêt à leur égard, ce qu'ils trouvent agréable et qui facilite l'établissement de la relation :

C'est bon qu'elle fasse le premier pas si je l'intéresse. (Omar, 18 ans)

Je crois que c'est agréable pour un gars que la fille fasse le premier pas et cela te simplifie les choses. (Andrez, 20 ans)

Des participants (trois garçons) ont cependant fait remarquer que deux critères intervenaient dans l'acceptation de cette stratégie, soit le but et la façon de l'initier. Pour deux participants, cette approche est convenable lorsqu'il s'agit d'établir un contact pour connaître l'autre personne, elle devient répréhensible lorsque la connotation sexuelle est affirmée dès le départ :



Ici, c'est normal qu'une fille prenne l'initiative et je suis en accord avec cela, mais seulement lorsqu'il s'agit de le [le gars] connaître ou de l'inviter à sortir, et non pas lorsqu'il s'agit d'aller plus loin, par exemple pour avoir des relations sexuelles. (Ludwig, 19 ans)

Je pense que cela dépend beaucoup de la situation. Si une fille que je ne connais pas arrive et me dit qu'elle veut tout faire avec moi, je vais lui dire : « Attends un peu, allô, je suis Diego. » Mais si c'est une fille qui me regarde, qui commence à me parler, etc., cela, c'est différent, parce que j'ai encore le défi de la conquérir. (Diego, 19 ans)

Pour un participant, la subtilité dont la jeune fille fait preuve dans l'initiation de la relation est essentielle, car toute approche trop frontale peut influencer de manière négative la perception du garçon :

Je pense que c'est correct, le gars comme la fille peuvent faire le premier pas. Il y a longtemps, cela était mal vu; plus maintenant. Surtout si la fille le fait subtilement, parce que si elle le fait très directement, cela pourrait changer l'image qu'on a d'elle et on pourrait penser qu'elle est très collante. (Andrez, 20 ans)

Pour un participant l'initiative prise dans ce domaine par une jeune fille traduit ses capacités de leadership et de courage :

Je crois que c'est bon que les filles fassent le premier pas, cela offre une belle image d'elles, cela dit qu'elles sont des leaders et qu'elles ont le courage de faire ce qu'elles veulent. Des fois, je suis un peu timide, donc pour moi c'est plus facile si elles font le premier pas. (Abraham, 19 ans)

Un autre participant a indiqué que, même si au Mexique ses parents lui ont inculqué que c'est le garçon qui doit prendre l'initiative quand il s'agit d'approcher une fille, sa perception a changé depuis son arrivée au Canada :

Avant, je ne voyais pas ça [que la fille fasse le premier pas] positivement, parce que ma famille m'a inculqué que c'est le garçon qui doit faire le premier pas, mais depuis que je suis arrivé ici, cela a changé et maintenant je ne trouve pas ça si mal. Parce que quelquefois, je suis intéressé par une fille, mais je ne sais pas si elle est aussi intéressée par moi, mais si elle fait le premier pas, l'approche est plus facile pour moi. (Jorge, 20 ans)

Par contre, la plupart des participantes (4) ont affirmé que ce sont les garçons qui doivent prendre l'initiative pour démontrer leur intérêt à leur égard. Certaines d'entre elles considèrent que faire le premier pas, c'est une manière de supplier un garçon ou de le forcer à s'intéresser à elles :

[Faire le premier pas,] c'est quelque chose que je ne fais pas, je n'aime pas supplier un gars. (Carolina, 19 ans)

J'attendrais qu'il le fasse, et s'il ne le faisait pas, je ne le ferais pas non plus. Premièrement, parce que je n'ai pas l'habitude de le faire, mais surtout parce que selon moi, s'il ne le fait pas, c'est parce que je ne l'intéresse pas, alors je ne vois pas pourquoi je devrais le forcer. (Nallely, 19 ans)

Deux participantes ont mentionné que, dans la culture mexicaine, les parents inculquent à leurs filles que pour se faire respecter par les garçons, c'est ce dernier qui doit faire les premiers pas. Dans le cas contraire, elles seraient mal vues :

Dans la culture mexicaine, on suppose que c'est l'homme qui doit s'approcher, se présenter et inviter la femme à sortir. (Nallely, 19 ans)

Je ne suis pas d'accord de demander à un gars s'il veut être ton chum. Je pense que la fille comme le gars doivent démontrer de l'intérêt pour l'autre, mais il faut attendre que le gars fasse le premier pas, car si la fille le fait, cela peut être mal vu [...]. Ma mère m'a toujours dit : « La femme doit se faire respecter, tu n'es pas pour supplier, laisse-le te trouver ». Donc pour moi, ce n'est pas facile le fait de m'approcher d'un gars et de lui dire : « Je t'aime, veux-tu sortir avec moi? » (Samantha, 19 ans)

Cependant, pour deux autres participantes, prendre l'initiative d'établir une relation pourrait être acceptable dans le cas où le garçon est timide et à condition que l'approche se fasse subtilement :

Ça dépend de la façon de le faire. Pour moi, c'est correct, si c'est fait subtilement et parce que le gars ne fait vraiment rien ou parce qu'il est trop gêné. Mais je crois que ce n'est pas très approprié que les filles se montrent trop insistantes envers les gars, même quand ceux-ci montrent qu'ils ne veulent rien savoir. (Renée, 20 ans)

Jusqu'à maintenant, je ne l'ai jamais fait [faire le premier pas]. Mais si j'étais intéressée par un gars et qu'il ne faisait rien, je l'aborderais en lui demandant son nom ou en me présentant d'une façon très subtile, mais je ne serais pas capable de l'inviter à sortir. (Nallely, 19 ans)

#### 5.4.4 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport aux relations amoureuses

##### 5.4.4.1 Une prise de contact moins codifiée et un accueil plus favorable aux initiatives féminines

Deux participants (1 fille et 1 garçon) évoquent des différences au plan de la séduction entre le Québec et le Mexique. Pour Maritza, la séduction n'existe presque pas au Québec et les jeunes ne se donnent pas le temps de se connaître avant d'entrer en relation. Pour Ludwig, les filles québécoises font face à moins de préjugés lorsqu'elles prennent l'initiative d'amorcer une relation qu'il s'agisse d'une relation amoureuse ou sexuelle :

Ici, on commence une relation amoureuse plus vite, pendant qu'au Mexique, cela prend plus de temps, il faut se connaître au moins un peu, on se raconte de petits détails, on sort ensemble plusieurs fois avant que le gars te demande si tu acceptes d'être sa blonde. C'est comme un processus de séduction. Ici, on sort une fois ensemble, on sait déjà ce qui va arriver. Cela ne se discute pas, on le donne comme un fait. J'ai déjà adopté cette façon de commencer une relation. (Maritza, 20 ans)

Même si je ne peux pas généraliser, je vois qu'ici les filles ont moins de préjugés par rapport à faire le premier pas pour commencer une relation, non seulement amoureuse, mais aussi sexuelle, même si elles ne te connaissent pas beaucoup. (Ludwig, 19 ans)

##### 5.4.4.2 L'intégration du partenaire au noyau familial n'est pas importante

Selon une participante, l'intégration du partenaire au noyau familial n'est pas considérée comme importante par les jeunes Québécois :

Les jeunes d'ici n'aiment pas partager du temps avec la famille de leur blonde ou de leur chum. Je remarque que, pour eux, ce n'est pas important que le partenaire s'intègre à leur noyau familial. (Maritza, 20 ans)

#### 5.4.4.3 L'instabilité des relations amoureuses et le peu d'importance accordé au mariage

Deux participants (1 garçon et 1 fille) ont aussi noté que les jeunes Québécois décident de cohabiter peu de temps après avoir amorcé une relation amoureuse. Pour l'un des participants, ce lien est de courte durée, d'où une grande instabilité dans le couple. Le refus du mariage, refléterait d'ailleurs selon lui la peur de l'engagement et de la prise de ses responsabilités :

Les couples commencent à avoir des relations sexuelles et à vivre ensemble très jeunes. Cela m'a surprise, car au Mexique, ce n'est pas comme ça. (Carolina, 19 ans)

Ici, les relations sont plus courtes, 5 ou 6 mois et c'est fini, pendant que là-bas, les relations durent des années. J'ai aussi remarqué que, peu de temps après avoir commencé une relation, ils décident d'aller vivre ensemble, tandis que nous autres, les Latino-Américains, prenons plus de temps avant de décider cela, en moyenne 2 ans. Mais aussi vite qu'ils décident de vivre ensemble ou de se marier, aussi vite ils décident de se séparer. Je remarque qu'ici les relations sont moins stables. Une autre chose qui m'a impressionné, c'est qu'ici le mariage n'a pas autant d'importance. Beaucoup de gens préfèrent vivre en union de fait que se marier et, pour moi, cela reflète la peur de l'engagement ou une attitude irresponsable. (Diego, 19 ans)

### 5.5 Les représentations de la sexualité

#### 5.5.1 Le profil sexuel

Le Tableau 5.4 présente le profil sexuel des participants. Neuf participants rapportent avoir déjà initié leur vie sexuelle. L'âge à la première relation sexuelle se situe entre 13 et 15 ans pour quatre participants et entre 16 et 18 ans pour cinq d'entre eux. De ces neuf participants, sept ont vécu leur première relation sexuelle avec leur chum ou leur blonde, tandis que deux d'entre eux l'ont expérimenté avec une autre personne. Le nombre de partenaires sexuels (chum ou blonde) varie de 1 à 6, pour une moyenne de 2,89. Quant au nombre de partenaires sexuels occasionnels, il fluctue entre 0 et 8, avec une moyenne de 2. Toujours parmi les neuf participants qui rapportent être actifs sexuellement, sept mentionnent avoir discuté de l'utilisation du condom avant d'avoir leur première relation sexuelle. Cinq participants disent

toujours utiliser le condom alors que quatre rapportent l'utiliser souvent. Quatre participants mentionnent avoir utilisé des contraceptifs dès la première relation sexuelle, trois disent avoir attendu entre un et trois mois avant d'avoir recours à un moyen de contraception alors qu'une participante rapporte que plus de douze mois sont passés avant son utilisation. Une seule participante signale que parler de sexualité avec son chum est une cause de malaise. Par rapport au genre, il existe uniquement une différence reliée au nombre de partenaires sexuels, les garçons en ayant eu plus, avec une moyenne de 6, alors que, pour les filles, la moyenne plus basse, est de 3.

Parmi le groupe plus acculturé ( $n=6$ ), En ce qui concerne leur vie sexuelle, quatre participants l'ont déjà initiée. La moitié d'entre eux a vécu leur première relation sexuelle entre 13 et 15 ans alors que l'autre moitié l'a expérimenté entre 16 et 18 ans. Les quatre participants qui rapportent être actifs sexuellement, ont vécu leur première relation sexuelle avec leur chum ou leur blonde. Le nombre moyen de partenaires sexuels (chum ou blonde) est de 3,5 (étendue : 1 à 6). Quant au nombre moyen de partenaires sexuels occasionnels, il est de 0,75 (étendue : 0 à 2). Les quatre participants mentionnent avoir parlé de l'utilisation du condom avant d'avoir leur première relation sexuelle. Deux participants disent toujours utiliser le condom alors que les deux autres rapportent l'utiliser souvent. Trois participants mentionnent avoir utilisé des contraceptifs dès la première fois alors qu'un participant rapporte avoir attendu d'un à trois mois avant d'en faire usage.

Parmi le groupe de jeunes moins acculturés ( $n=5$ ), tous les participants de ce groupe mentionnent avoir déjà débuté leur vie sexuelle. L'âge à la première relation sexuelle se situe entre 13 et 15 ans pour deux participants et entre 16 et 18 ans pour trois d'entre eux. Quatre participants rapportent avoir vécu leur première relation sexuelle avec leur chum ou leur blonde tandis que deux d'entre eux ont expérimenté leur première relation avec un autre type de partenaires. Le nombre de partenaires sexuels (chum ou blonde) moyen est de 2,4 (étendue : 1 à 4). Quant au nombre moyen de partenaires sexuels occasionnels, il se situe à 0,3 (étendue : 0 à 8). Trois participants mentionnent avoir discuté avec leur partenaire de l'utilisation du condom avant d'avoir leur première relation sexuelle. Trois participants disent utiliser toujours le condom alors que les deux autres rapportent en faire usage souvent. Un



participant mentionne avoir utilisé des contraceptifs dès la première relation sexuelle alors que les trois autres indiquent qu'il s'est écoulé de un à trois mois avant d'en faire usage.

Tableau 5.4 Conduites sexuelles

<b>Informations sur les relations sexuelles</b>			
Nombre de jeunes qui ont eu une relation sexuelle	9	5	4
Âge de la première relation sexuelle			
Moins de 13 ans	0	0	0
Entre 13 et 15 ans	4	2	2
Entre 16 et 18 ans	5	3	2
19 ans et plus	0	0	0
Partenaire de la première relation sexuelle			
La blonde ou le chum	7	3	4
Une autre personne	2	2	0
Parler de sexualité avec le chum ou la blonde est une cause de malaise (oui)	1	1	0
Nombre moyen de partenaires sexuels			
Partenaires amoureux	2,89	2,40	3,50
Partenaires occasionnels	2,00	3,00	0,75
Avant la première relation sexuelle, avoir discuté de l'utilisation du condom (oui)	7	3	4
Fréquence de l'utilisation du condom lors des relations sexuelles			
Toujours	5	3	2
Souvent	4	2	2
Rarement	0	0	0
Jamais	0	0	0

Tableau 5.4 Conduites sexuelles (suite)

Nombre de mois s'étant écoulés entre la première relation sexuelle et l'usage de contraceptifs			
Dès la première fois	4	1	3
1 à 3 mois	4	3	1
4 à 6 mois	0	0	0
6 à 12 mois	0	0	0
Plus de 12 mois	1	1	0

Lorsque les participants ont abordé le thème de la sexualité, ils ont décrit certains aspects de la manière dont la question de la sexualité se pose dans leur environnement familial et dans le contexte des relations de couple.

#### 5.5.2 La sexualité, un sujet pas toujours facile à aborder au sein de la famille

Du point de vue de cinq participants, la question de la sexualité est considérée comme un sujet tabou au sein de leur famille. De ce fait, la sexualité n'est pas abordée ouvertement, particulièrement entre parents et enfants ou avec la fratrie. Lorsque la sexualité est évoquée, elle est discutée de façon plutôt superficielle ou elle se limite aux dimensions liées à la prévention :

Je ne parle pratiquement pas de ça [la sexualité] avec ma mère et les rares fois où nous en avons parlé, c'était très superficiellement. (Renée, 20 ans)

La sexualité, c'est un sujet qu'on aborde très rarement dans ma famille. (Carolina, 19 ans)

Pas beaucoup, mais on en parle un peu. (Omar, 18 ans)

Ils parlent de ce sujet très rapidement et sans beaucoup d'explications. (Andrez, 20 ans)

Pour expliquer les difficultés à aborder cette question avec eux, des participants ont évoqué des sentiments comme la gêne ou le malaise. D'autres participants ont évoqué la peur de la réaction de leurs parents et le manque de confiance de leur part ou de celle de leurs parents.

Ils ont aussi rapporté l'existence de préjugés chez leurs parents qu'ils associent à leurs valeurs traditionnelles selon lesquelles la sexualité est sale ou mauvaise. Lorsque des échanges sur ce sujet prennent place, ils ont surtout lieu avec la mère ou avec une sœur, le père n'étant jamais mentionné :

La sexualité est un sujet difficile, parce que dans ma famille on ne parle pas si ouvertement que ça. On parle seulement de certaines situations qui arrivent, mais ce n'est pas quelque chose d'habituel. Honnêtement, je ne me sens pas à l'aise de parler de sexualité avec mes parents. Peut-être parce que je sais que, pour eux, c'est encore un sujet tabou. (Andrez, 20 ans)

Même si je sais que mes parents vont me donner le meilleur conseil, je ne me sens pas à l'aise de parler de cela avec eux. (Ludwig, 19 ans)

Des fois, je ne veux pas leur en parler parce que je ne connais pas la façon dont ils vont réagir. J'ai l'impression que ma mère a peur d'aborder ce sujet [...]. Je n'ai pas assez confiance en mes parents pour leur poser la question quand j'ai un doute. (Andrez, 20 ans)

Chez nous, c'est un sujet un peu tabou, mais pas avec ma sœur. Avec elle, je fais même des blagues parce qu'elle est jeune et qu'elle est déjà passée par là. Je n'en ai jamais parlé avec mon frère, parce qu'il est un homme. Avec ma mère, j'en ai peut-être parlé deux ou trois fois [...]. Quand je parle de sexualité avec ma mère, je me sens un peu bizarre, parce qu'elle a beaucoup de préjugés [...] qui viennent de la façon dont ses parents l'ont éduquée. Même si ma mère est un peu ouverte, les valeurs traditionnelles sont très importantes. (Nallely, 19 ans)

Vraiment, mes parents ne m'ont jamais parlé de sexualité. Ma mère est très réservée. Je parle plutôt avec mes sœurs, surtout avec la plus vieille, mais jamais avec mes parents. Avec ma mère, peut-être, en blaguant [...] mais pas vraiment. (Samantha, 19 ans)

Pour moi, il n'est pas facile d'en parler avec elle [ma mère] et je pense que pour elle non plus ce n'est pas évident d'en parler avec moi. (Renée, 20 ans)

Même si parler de sexualité avec mes parents ne me dérange pas, je le fais assez rarement. J'ai grandi avec la famille de ma mère où la sexualité était considérée comme quelque chose de sale, de mauvais. (Abraham, 19 ans)

Une participante se dit gênée de demander à sa mère de clarifier ses questions et ses doutes par rapport à la sexualité. Selon elle, soulever ce genre de question c'est lui donner des motifs de penser qu'elle a déjà une vie sexuelle active et ainsi être amenée à répondre à des questions sur sa vie intime :

Je suis gênée d'aller voir ma mère et de lui dire : « Maman, j'ai un doute », surtout parce qu'elle va commencer à me demander pourquoi je demande ça, ce que je suis en train de faire... Voilà pourquoi j'ai préféré garder mes distances avec elle sur la sexualité. Je ne parle pas de sujets plus profonds, ni avec ma mère, ni avec mes sœurs. (Samantha, 19 ans)

Par contre, trois participants (2 garçons et 1 fille) ont mentionné avoir eu des discussions ouvertes sur la sexualité au sein de leur famille tant nucléaire qu'élargie. L'un d'eux faisait plus confiance à sa mère puisqu'elle est, de son point de vue, plus ouverte dans ce domaine. Un autre participant a affirmé parler de sa vie sexuelle tant avec son père qu'avec sa mère, selon des modalités différentes. Ainsi avec son père, il en discute ouvertement, comme il le ferait avec un ami alors qu'avec sa mère, il le fait plus respectueusement, sans donner de détails :

Je parle plus avec ma mère. Quand je veux savoir quelque chose, je dis : « Maman, j'ai un doute. » J'ai beaucoup plus confiance en ma mère qu'en personne d'autre [...]. Je me sens bien de parler de ça avec ma mère. Ma mère a tout le temps été pareille, mes cousins viennent beaucoup la voir pour lui en parler. (Omar, 18 ans)

Oui, j'en parle avec mes parents. Mon père, pour moi, c'est comme un ami, je lui dis ouvertement ce que je fais. Avec ma mère, je suis plus respectueux parce qu'elle est une femme et parce que c'est ma mère, donc je peux lui dire aussi ce que je fais, mais d'une façon différente, sans détail. Si j'ai des doutes, je demande premièrement à mes parents parce qu'ils sont les plus fiables pour moi, même si j'ai aussi des oncles et des cousins à qui je pourrais demander. (Diego, 19 ans)

Pour une autre participante, compte tenu de la qualité de la communication avec ses parents dans ce domaine, elle n'hésitera pas à discuter avec eux de sa décision d'avoir des relations sexuelles.

Ça ne m'incommoder pas de parler de sexualité avec mes parents et je pense qu'ils ne sont pas incommodés d'en parler avec moi. Et si un jour, je décide d'avoir ma première relation sexuelle, je vais partager cette décision avec eux [mes parents]. (Maritza, 20 ans)

### 5.5.2.1 La sexualité abordée superficiellement, surtout sous l'angle de la prévention des ITSS et des grossesses

Même si la sexualité est perçue par la plupart des participants (4 garçons et 4 filles) comme un sujet difficile à aborder au sein de leur famille, ils ont mentionné que lorsque leurs parents leur en ont parlé, c'est surtout sous l'angle de la protection contre les ITSS et les grossesses. L'usage du condom serait le sujet le plus fréquemment abordé :

On a parlé de la grossesse, des maladies transmises sexuellement et de la protection. (Carolina, 19 ans)

On parle de maladies, de comment se protéger et de comment utiliser un condom. (Omar, 18 ans)

Lorsque j'étais plus jeune, mes parents me disaient qu'il fallait agir avec précaution, qu'il fallait me protéger des maladies transmissibles sexuellement, etc. Actuellement, ils me disent seulement de prendre soin de moi. (Diego, 19 ans)

Elle [ma mère] a ajouté qu'une fois que j'aurais décidé de faire l'amour, il fallait le faire tout le temps avec une protection, car il y a beaucoup de maladies. (Nallely, 19 ans)

Ils [mes parents] disent que si je fais quelque chose il faut que je me protège, parce que sinon il y aura telle ou telle conséquence. (Andrez, 20 ans)

Elle [ma mère] m'a dit : « Fais attention à ce que tu fais, tu peux attraper une maladie ou tomber enceinte ». (Samantha, 19 ans)

Un participant a mentionné que son père lui disait de se protéger pour éviter une infection transmissible sexuellement, alors que sa mère insistait uniquement sur les risques associés au fait d'être actif sexuellement :

Mon père m'a seulement dit : « Je sais ce que tu fais, parce que lorsque j'avais ton âge, je le faisais aussi, alors la seule chose que je peux te dire, c'est de te protéger. » Ma mère, généralement, me fait peur, elle me parle uniquement des maladies transmissibles sexuellement, de comment je peux les attraper, des risques à avoir des relations sexuelles. (Abraham, 20 ans)

Par contre, un participant a mentionné avoir annoncé à sa mère qu'il avait eu ses premières relations sexuelles. Sa mère lui aurait posé quelques questions au sujet de son expérience pour ensuite lui offrir de lui procurer des condoms :



Quand j'ai eu ma première relation sexuelle, je l'ai dit à ma mère, elle m'a posé quelques questions et après ça elle m'a toujours aidé. Elle m'a même dit qu'elle pouvait m'acheter mes condoms et tout ça. Je me sens bien de parler de ça avec ma mère. (Omar, 18 ans)

Deux participants (1 fille et 1 garçon) rapportent que leurs parents ont aussi insisté sur la responsabilité qu'impliquait une grossesse. En cas de grossesse, le garçon serait dans l'obligation de se marier et de soutenir économiquement sa conjointe et son enfant, ce qui impliquerait l'abandon des études et le travail à temps plein :

Lorsque j'étais plus jeune, mes parents m'ont parlé de la responsabilité que ça impliquait, d'avoir des relations sexuelles, ils m'ont dit qu'il fallait se protéger des maladies transmises sexuellement et de la grossesse, parce qu'on a juste une vie et qu'elle peut changer en un instant à cause d'une mauvaise décision. Mes parents m'ont toujours dit que je devais être responsable de mes actes, que si une fille tombait enceinte à cause de moi, je devais la soutenir, en me mariant avec elle et en prenant soin d'elle et du bébé. J'ai des cousins et des amis qui à cause d'une grossesse se sont mariés très jeunes, ils ont quitté l'école pour se mettre à travailler dans un job qu'ils n'aimaient pas pour faire vivre leur femme et leur enfant. (Ludwig, 19 ans)

Mon père dit qu'il faut penser à ces choses et qu'il faut être conscient de ce qu'on va faire, ainsi que de la responsabilité qu'on va avoir s'il arrive quelque chose. (Maritza, 20 ans)

Trois filles ont mentionné avoir reçu de leurs parents d'autres messages en plus de ceux sur la prévention des maladies transmissibles sexuellement et de la grossesse. Ces derniers consistent à ne pas avoir de relations sexuelles précocement, à bien connaître son partenaire avant d'être actif sexuellement, à être rassuré à l'effet que la relation est sérieuse et de la présence d'un véritable sentiment amoureux de la part du partenaire. Une participante rapporte que son père insiste souvent sur les stratégies sexuelles des hommes, essentiellement enclins à convaincre les jeunes filles d'avoir des relations sexuelles :

Elle m'a dit que j'étais jeune pour avoir des relations sexuelles, qu'avant d'en avoir il fallait bien se connaître et qu'il fallait toujours se protéger. (Renée, 20 ans)

Elle m'a dit qu'avant d'avoir des relations sexuelles, il fallait que je sois sûre qu'il [le gars] m'aimait et que c'était une relation sérieuse. Avec mon père, je n'ai jamais parlé du sujet. « Souviens-toi que les hommes veulent seulement coucher avec toi, les hommes sont comme ça... » Il me dit seulement des choses comme ça. (Nallely, 19 ans)

Une participante a mentionné que suite aux premières menstruations, le père et la mère ont expliqué à leurs filles les changements corporels et physiologiques expérimentés. Ils ont

insisté sur la nécessité de prendre soin d'elles-mêmes et de réfléchir avant de s'engager dans une relation sexuelle, ainsi que sur les responsabilités et les risques associés :

Quand on a eu nos premières menstruations, mon père nous a tout expliqué et ma mère aussi, pour qu'on n'ait pas de surprises. Il nous a aussi déjà dit qu'il fallait prendre soin de nous et savoir quand on peut faire l'amour, à quel moment et dans quelles circonstances. (Maritza, 20 ans)

5.5.2.2 En cas de doute, les sources d'information les plus recherchées sont les amis et Internet

Compte tenu de la pauvreté des échanges sur la sexualité dans la famille, certains participants ont rapporté consulter d'autres sources d'informations. Pour la plupart des participants (5 filles et 2 garçons), les principales sources d'information consultées, à part les parents, sont les amis, habituellement les plus expérimentés, Internet et les livres :

Si j'ai des doutes, je cherche sur Google. (Carolina, 19 ans)

C'est rare que je leur demande [à mes parents] quelque chose sur la sexualité, si je veux savoir quelque chose, je demande à mes amis qui ont plus d'expérience que moi ou je cherche sur Internet. (Abraham, 20 ans)

Si j'ai quelques questions ou que j'ai besoin d'un conseil, premièrement je demande à mes amis. Si mes amis ne connaissent pas la réponse, je demande à mes parents. (Ludwig, 19 ans)

C'est plutôt avec mes amies que j'en parle plus [de la sexualité] [...]. Si jamais j'ai un doute, je demande surtout à mes amies ou à mes collègues de travail, car elles sont un peu plus âgées, donc elles ont un peu plus d'expérience. (Nallely, 19 ans)

J'ai confiance en mes parents pour qu'ils dissipent mes doutes, mais je préfère chercher dans un livre en premier et si je ne trouve rien, là, je demande à mes parents. (Maritza, 20 ans)

Trois filles ont affirmé qu'en plus de demander à leurs amis et de chercher sur Internet ou dans des livres de référence, elles ont aussi fait appel à l'infirmière de leur école pour répondre à leurs questions.

Des fois, je vais aussi à la clinique avec mes amies. (Nallely, 19 ans)

Une fois, j'avais des doutes et je suis allée voir l'infirmière de l'école, mais généralement je préfère chercher sur Internet. (Renée, 20 ans)

J'ai plus confiance en mon ami. Si j'ai un doute, je parle avec lui [...]. Quand j'étais en 3<sup>e</sup> secondaire, et jusqu'en 5<sup>e</sup> secondaire, j'avais beaucoup de doutes à propos de ça [sexualité]. Mais l'infirmière de l'école était vraiment fine. Donc, je suis arrivée un jour, par exemple, et je lui ai demandé ce que je pouvais utiliser pour me protéger en plus du condom et elle m'a dit qu'il y avait des pilules, des patchs, etc. C'est elle qui a répondu à mes questions à propos de la sexualité. J'ai aussi cherché dans mes livres de biologie sur les jours fertiles, combien de temps dure la période de fertilité, ce genre de choses, et j'ai aussi cherché sur Internet. (Samantha, 19 ans)

### 5.5.3 L'exercice de la sexualité

#### 5.5.3.1 L'exercice de la sexualité, ce n'est pas interdit, mais elle est de l'ordre de l'intimité

Pour une participante l'exercice de la sexualité être interdit, fait partie du champ de l'intimité et c'est la raison pour laquelle elle considère qu'il est nécessaire de s'impliquer avec prudence et de prendre son temps dans la relation :

La sexualité, c'est intime et personnel [...] ce n'est pas quelque chose d'interdit, mais c'est quelque chose de très personnel et il faut prendre des précautions et ne pas aller trop vite. (Renée, 20 ans)

#### 5.5.3.2 L'amour et la sexualité vont de pair

Sept participants (3 filles et 4 garçons) ont indiqué que la sexualité et l'amour étaient fortement associés. La sexualité constitue, de leur point de vue, l'expression du cœur et de l'âme, une façon de dire : « Je t'aime » au partenaire, une manière de mieux connaître l'autre personne :

C'est quelque chose que tu ressens et qu'il faut que tu exprimes. Je crois vraiment que c'est quelque chose qui vient du cœur et de l'âme, et que ce n'est pas quelque chose de physique seulement. (Samantha, 19 ans)

C'est une façon de dire : « Je t'aime, et maintenant je veux te connaître plus et m'ouvrir plus à toi. » Je crois que c'est une façon de plus connaître l'autre personne, j'ai une partie d'elle et elle une partie de moi. C'est pouvoir regarder dans les yeux la personne et sentir de l'affection des deux côtés. (Diego, 19 ans)

L'existence d'un lien affectif avec une autre personne est nécessaire pour s'impliquer dans une vie sexuelle active et la seule attraction n'est pas suffisante. Pour une participante, il est en plus nécessaire que la relation amoureuse soit sérieuse et stable :

Chaque fois que je le fais, je le fais toujours avec la personne que j'aime. Moi, je n'ai pas de relations sexuelles si je ne sens pas quelque chose pour l'autre personne. (Carolina, 19 ans)

Il faudra que je vive quelque chose de très sérieux avec la personne pour pouvoir le faire [avoir des relations sexuelles]. Cela serait comme une façon d'aller plus loin, peut-être pas comme me marier, mais je voudrais vivre quelque chose de stable, c'est-à-dire pas comme un jeu, il faut que cela soit très spécial. Parce qu'il y a des gars qui sont avec moi seulement pour avoir des relations sexuelles avec moi. (Maritza, 20 ans)

[Avoir des relations sexuelles] c'est quand tu aimes vraiment la personne. Évidemment, il y a de l'attraction parce que tu es avec elle, mais il faut qu'il y ait un sentiment, il faut que tu l'aimes. (Andrez, 20 ans)

Pour deux participants (1 fille et 1 garçon) la solidité dans la relation, marquée par un sentiment amoureux partagé et profond, est un prérequis. Sans elle, les relations sexuelles peuvent causer un malaise et entraîner une rupture ou au contraire, réduire le lien de couple à la dimension sexuelle :

Quand tu fais l'amour, tu es vraiment attaché à cette personne et tu as une relation solide avec elle. Il existe non seulement un intérêt en commun, sinon quelque chose de plus profond, en attendant d'avoir un sentiment en échange. (Nallely, 19 ans)

Si tu commences à avoir des relations avant que la relation soit solide, c'est-à-dire avant qu'il y ait un attachement sentimental, tu peux te sentir un peu inconfortable, ce qui peut entraîner la fin de la relation. Ou la relation peut continuer, mais tout tourne autour du sexe. Par contre, quand on commence à avoir des relations sexuelles une fois qu'il y a déjà un lien affectif, le fait d'en avoir fait que ce lien amoureux est plus grand, qu'on se sent plus proche de son couple. (Abraham, 19 ans)

Pour un autre participant, le lien s'établit avec le temps et dépend du développement de la maturité :

Maintenant, je préfère avoir des sentiments envers la personne, il faut que je la considère comme importante et que je l'aime. Avant, quand j'étais plus jeune, je voulais imiter les autres, avoir du fun, et je ne prenais pas conscience de tout ça, mais maintenant oui. (Jorge, 20 ans)



### 5.5.3.3 La nuance entre avoir du sexe et faire l'amour

Trois garçons ont insisté sur les différences entre faire l'amour et avoir du sexe. Selon eux, faire l'amour implique la spontanéité, le partage de sentiments comme l'amour et la tendresse, alors qu'avoir du sexe se fonde uniquement sur l'attirance physique et la recherche du plaisir :

Quand c'est seulement le sexe, c'est parce qu'on en a le goût, qu'on en ressent la nécessité. Et je crois qu'en plusieurs occasions, on oublie de faire l'amour et qu'on pense seulement à la nécessité. (Diego, 19 ans)

Quand tu fais l'amour avec la personne que tu aimes, avec qui tu partages des sentiments et avec qui tu as des choses en commun, ce n'est pas pareil que si tu le fais avec quelqu'un seulement pour avoir du fun, passer le temps, c'est là la différence. (Jorge, 20 ans)

Pour moi, faire l'amour, c'est avec la tendresse, tu le sens et cela arrive tout seul, sans le planifier. (Omar, 18 ans)

### 5.5.3.4 Avoir des relations sexuelles pour le plaisir : un comportement marqué par l'incomplétude

Trois participants (2 garçons et 1 fille) se sont exprimés sur les relations sexuelles pour le plaisir. Les deux garçons se sont dits en désaccord avec cette finalité. Pour l'un d'entre eux, les relations doivent se baser sur une relation amoureuse et sérieuse, accompagnée de l'intention de se marier. L'expérience d'un autre participant dans ce domaine l'amène à conclure que des relations sexuelles passagères, uniquement pour combler le besoin de plaisir, contribuent à un sentiment de vide intérieur et à des ruptures successives.

Quand c'est seulement pour se divertir, je pense que cela n'est pas correct, d'avoir des relations seulement pour en avoir. Comme quand un gars trouve quelqu'un et que la semaine suivante il est déjà avec quelqu'un d'autre. Je pense que, selon les valeurs que j'ai, c'est important qu'il y ait une raison, que ça soit parce que tu aimes la personne et que tu penses te marier avec elle ou au moins avoir une relation sérieuse avec elle. (Diego, 19 ans)



Après avoir terminé une relation avec une Italienne, j'ai passé 7 mois à aller de fête en fête. Pour vrai, la seule chose que je faisais, c'était avoir du sexe, parce qu'il n'y avait plus rien qui m'intéressait. Moi, je voulais vivre le moment, je sentais que c'était de ça que j'avais besoin et sûrement elles aussi. Mais tout se passait vite et ces relations ne marchaient pas, c'était seulement pour passer le temps et je me sentais très vide. (Jorge, 20 ans)

Par contre, pour une participante des relations sexuelles uniquement pour le plaisir, même sans sentiment amoureux, sont acceptables mais à condition que le partenaire partage cet objectif physique :

Je crois que c'est valide si de temps en temps tu es avec quelqu'un et que tu veux le faire [avoir des relations sexuelles], même s'il n'y a pas d'amour. Moi, je ne vois pas ça comme un péché, et je ne crois pas que la femme est une effrontée si elle le fait. J'accepterais d'avoir une relation seulement physique, mais seulement si l'autre personne cherchait la même chose, et que tout ce qui arrivait restait entre nous, et il faudrait qu'on soit sûrs de ce qu'on fait. (Samantha, 19 ans)

#### 5.5.3.5 Se refuser à avoir des relations sexuelles ou repousser l'initiation sexuelle

Six participants (4 garçons et 2 filles) ont décrit les motifs pour lesquels ils ont repoussé leur initiation sexuelle ou se sont refusés à avoir des relations sexuelles. Pour une participante un âge précoce est un motif pour en repousser le début et ainsi ne pas faire fausse route :

Parce que tu es encore jeune et qu'une mauvaise décision peut changer ta vie. (Renée, 20 ans)

D'autres participants (3 garçons et 1 fille) considèrent que lorsque que certains critères ne sont pas remplis, dont la confiance, la communication et le désir mutuel, il est préférable de repousser le début de l'entrée dans la vie sexuelle. Pour une participante, la communication et la confiance constituent des conditions essentielles :

Attendre d'être prêt, qu'il y ait de la confiance et de la communication entre les deux. (Carolina, 19 ans)

Pour trois garçons, il est nécessaire d'attendre que les deux partenaires aient exprimé le désir d'avoir des relations sexuelles, de ne pas céder à l'insistance du/de la partenaire et de se sentir libre :

Attendre que les deux veuillent le faire, si c'est le bon moment, les choses arrivent toutes seules. (Ludwig, 19 ans)

Pour moi, c'est difficile d'attendre, mais des fois cela est nécessaire, il faut attendre que ta blonde ait le même goût d'être avec toi sans aucune obligation et ne pas trop insister si elle ne veut pas. (Diego, 19 ans)

Donner du temps, respecter sa décision d'attendre si elle ne se sent pas prête et parler pour savoir quelle en est la raison, parce qu'elle a probablement des peurs ou des inquiétudes. (Andrez, 20 ans)

Pour des participants (2 garçons et 1 fille), la peur d'une grossesse et les risques d'infections transmissibles sexuellement (ITSS) sont des motifs pour repousser l'initiation sexuelle ou pour se refuser à avoir des relations sexuelles. Selon un participant le risque augmente lorsque la connaissance du/de la partenaire est limitée :

Parce que tu peux tomber enceinte. (Renée, 20 ans)

Il y a beaucoup de risques quand tu as des relations avec des personnes que tu ne connais pas, des maladies, une grossesse, etc. (Diego, 19 ans)

Pour une participante, le refus d'utiliser le condom est un motif pour s'objecter à des relations sexuelles avec lui. Pour un autre participant, d'autres facteurs sont à prendre en compte comme l'occurrence d'ITS et le nombre de partenaires sexuels précédents, plus de cinq constituant une dissuasion certaine à avoir des relations sexuelles :

Qu'il n'accepte pas de le faire avec une protection. (Carolina, 19 ans)

Plutôt, si elle a une maladie, et en deuxième si c'est une femme qui a été avec beaucoup d'hommes, 5, 10 ou plus. Je ne prends aucun risque. (Omar, 18 ans)

Pour un autre participant, être sous l'emprise de l'alcool ou de drogues est aussi une raison pour refuser d'avoir des relations sexuelles compte tenu de l'état d'intoxication qui accompagne la consommation de ces substances et qui empêchent de vérifier l'état de santé de la partenaire :

Je vais aux fêtes et je bois de temps en temps, mais je ne suis pas une personne qui profite des filles. J'ai vu des filles qui étaient vraiment soûles et je me suis dit « WOW », mais je ne pourrai jamais être avec quelqu'un qui n'a pas ses cinq sens à cause de l'alcool ou des drogues ou à propos de laquelle tu ne sais pas si elle a une maladie ou quelque chose. (Ludwig, 19 ans)

#### 5.5.4 La communication entourant la sexualité dans le couple

Interrogés au sujet de leur vie sexuelle au sein de leur couple, huit participants ont affirmé aborder le thème de la sexualité avec leur partenaire. Selon la plupart d'entre eux, lorsqu'ils ont discuté ce sujet, ils se sont sentis gênés ou inconfortables, des sentiments qui se sont atténués avec la progression dans la relation.

Au début, on était gêné [...]. Mais après on se libère un peu et maintenant on parle de ça [sexualité]. Elle me demande mon avis et moi le sien. (Omar, 19 ans)

Pour certains d'entre eux (2 garçons et 1 fille), il est important qu'une certaine solidité dans la relation, associée à la confiance, soit établie pour être en mesure d'aborder les enjeux associés à la sexualité :

On est arrivés à un point de la relation où on peut parler de n'importe quoi, par exemple de sexe, de comment ça pourrait être mieux, des maladies, etc. Quand on a commencé à parler de ça, on avait déjà une relation solide, mais c'était un peu bizarre. Au début, c'était inconfortable. (Abraham, 19 ans)

Cela ne me gêne pas, mais ça dépend beaucoup du moment où on parle du sujet et du genre de relation que tu as [...]. Si tu as la confiance nécessaire, tu peux en parler au début de la relation. (Andrez, 20 ans)

Au début, on était un peu gênés [...]. Quand je sentais qu'il voulait quelque chose, à ce moment-là, je lui disais : « Excuse-moi » et j'allais dans le salon ou je faisais autre chose. Mais peu à peu, on a gagné un peu de confiance et on a commencé à parler de ça. (Samantha, 19 ans)

Par contre, une participante a indiqué avoir abordé une seule fois la question de la sexualité avec son partenaire et ce, après deux ans de fréquentations, non sans difficultés et inconforts. Elle reconnaît que ces résistances auraient été plus fortes dans les débuts de la relation. L'embarras à en parler était, selon elle, le résultat de l'éducation reçue de sa mère, qui insistait sur la discrétion à maintenir autour de ces questions. De ce fait, elle ne questionnait personne sur ce sujet, pour éviter que son entourage ne découvre son intérêt pour la sexualité :

En général je ne cherche pas d'information sur cela, parce que demander pour cela me gêne. Je pense que si je demande quelque chose à quelqu'un, la personne va savoir que je suis en train de penser à la sexualité et je ne veux pas que les gens le sachent. (Renée, 20 ans)

Pour son partenaire, d'origine russe, la sexualité était moins problématique et perçue comme normale et naturelle.

Une fois on en a parlé, mais notre conversation n'était pas très profonde. Je crois que, si on en avait parlé avant, ça aurait été plus difficile, mais après deux ans, ce n'est plus très inconfortable [...] mais je crois que pour moi c'est plus difficile d'en parler que pour lui, il voit cela comme quelque chose de plus normal et de plus naturel, il est russe. (Renée, 20 ans)

Ma mère m'a éduquée, par exemple [...] il y a des choses dont il ne faut pas parler à tout le monde [...]. Ma mère m'a dit qu'il fallait que je sois discrète et qu'il ne fallait pas parler en général de ce genre de choses. Ce n'est pas quelque chose d'interdit, mais plutôt quelque chose de très personnel et il faut prendre des précautions et ne pas aller trop vite. (Renée, 20 ans)

Deux participants (1 garçon et 1 fille) ont reconnu que parler de sexualité les a aidés à renforcer leur relation. Pour la participante, connaître le passé sexuel de son partenaire (nombre de partenaires sexuels et usage ou non du condom), a contribué à établir une relation de confiance :

Je l'ai trouvée vraiment « WOW » de pouvoir en parler si librement. Cela a beaucoup aidé ma relation. (Diego, 19 ans)

Pour moi, c'est quelque chose de bon de parler de sexualité avec mon chum, parce que, par exemple, j'aimerais savoir combien de blondes il a eu et s'il s'est protégé. Je me sens plus en sécurité si je connais son passé sexuel et moi ça ne me dérange pas de parler de ça. Pour moi, c'est quelque chose d'important pour la confiance, la sécurité, par exemple si le condom se brise ou quelque chose comme ça, et je me sentirai en sécurité si je sais qu'il me dit la vérité. (Carolina, 19 ans)

Cependant, pour une participante, la sexualité avec son partenaire n'a jamais été abordée pendant tout le temps de sa relation qui a duré dix mois. Cette situation témoigne selon elle du respect de son partenaire à son égard :

J'ai été avec lui pendant 10 mois, mais on n'a jamais parlé de sexualité [...]. Il me respectait beaucoup. Il n'était pas comme d'autres gars qui font des choses qu'ils ne devraient pas faire. (Maritza, 20 ans)

#### 5.5.4.1 La sexualité arrive naturellement, on ne la planifie pas

Des participants (2 garçons et 1 fille) ont affirmé ne pas avoir abordé et discuté la question de la sexualité avec leur partenaire avant d'avoir leur première relation sexuelle. Cette première expérience sexuelle n'avait pas été planifiée au préalable et serait survenue spontanément :

J'ai eu une blonde avec qui je suis resté 2 ans, je me sentais parfaitement à l'aise avec elle, on parlait de tout, même de la sexualité. Mais on a commencé à parler de ça après notre première relation sexuelle, parce qu'avant on ne parlait pas de ça, on ne l'a pas planifiée, cela est seulement arrivé. (Jorge, 20 ans)

On ne parle pas directement de la sexualité, mais les choses arrivent toutes seules. Par exemple, il respectait que je ne veuille pas aller plus loin. Mais le reste est arrivé naturellement. Ce n'est pas quelque chose qu'on a planifié. (Nallely, 19 ans)

Quand quelque chose [relation sexuelle] arrive, on ne le planifie pas, ça arrive juste comme ça. (Ludwig, 19 ans)

Par contre, pour deux participants, le thème de la sexualité a été discuté avec leur partenaire avant d'avoir leur première relation sexuelle. Les éléments de discutés n'ont toutefois pas été décrits :

On en a parlé avant d'avoir notre première relation sexuelle, après la première fois, on savait déjà ce qu'on ferait. (Andrez, 20 ans)

Avant d'avoir des relations, on a parlé de comment le faire, donc d'une certaine façon on peut le planifier. (Abraham, 19 ans)

#### 5.5.4.2 Les sujets abordés : la protection, la contraception et la grossesse non désirée

Les participants ont été peu loquaces concernant le contenu de leurs discussions sur la sexualité avec leur partenaire. Ceux-ci ont indiqué avoir discuté de contraception, de protection contre les ITSS ainsi que sur la conduite en cas de grossesse non désirée :

[...] de la contraception, de la grossesse, etc. (Omar, 19 ans)

Je me souviens que, quand on avait 15 ou 16 ans, on en parlait déjà. On parlait de comment elle voyait ça [avoir des relations sexuelles] et de comment je le voyais. On a été conscients de tout, qu'il fallait se protéger et tout ça. (Diego, 19 ans)



Par exemple, on a parlé de comment on allait se protéger et de ce qu'on ferait au cas où elle tombait enceinte. (Andrez, 20 ans)

[...] d'utiliser le condom, on suit toujours les normes par rapport à quand on peut le faire et quand non, c'est quelque chose qu'on accepte les deux. (Ludwig, 19 ans)

#### 5.5.5 « Le garçon doit être plus expérimenté sexuellement que la fille », un standard en voie de disparition

Des participants ont signalé qu'au Mexique, l'homme doit détenir plus de connaissances et d'expériences sexuelles que la partenaire pour pouvoir initier une femme encore vierge et donc sans expérience. Pour une femme, des expériences dans ce domaine peuvent contribuer à une mauvaise réputation dans milieu social :

Bon, dans mon pays, on pense de cette façon [...]. C'est parce que l'homme doit guider la femme, qui est vierge et sans expérience. (Andrez, 20 ans)

J'ai des oncles qui disent encore que l'homme doit être plus expérimenté et avoir plus de connaissances sur la sexualité pour être un homme, puisque c'est lui qui doit enseigner tout cela à la femme. Et qu'une femme avec des connaissances et de l'expérience sexuelles a une mauvaise réputation et est mal vue. (Maritza, 20 ans)

Deux participants (1 fille et 1 garçon) considèrent que les filles qui ont eu des expériences sexuelles peuvent être mal vues, mais cette mauvaise réputation peut aussi affecter le garçon. Dans le cas de la fille, elle serait considérée comme défraîchie et le garçon comme instrumentalisant les femmes :

La fille peut avoir plus d'expérience que le garçon, même si cela peut lui donner mauvaise réputation. (Carolina, 19 ans)

Que la fille soit très expérimentée peut être considéré comme un point mauvais, car on peut penser qu'elle est plus usée que d'habitude. Même pour l'homme, lorsqu'il est très expérimenté, cela peut donner aussi une mauvaise impression de lui, comme s'il ne prenait pas les femmes au sérieux, comme s'il les utilisait seulement pour avoir de l'expérience. (Abraham, 19 ans)

Pour un participant, ce double standard dans le domaine sexuel n'est plus valide dans la société contemporaine :

Il est probable qu'avant c'était comme cela, mais plus maintenant. Actuellement, les filles peuvent n'avoir aucune expérience, la même ou encore plus d'expérience que les gars et cela ne fait aucune différence. (Jorge, 20 ans)

Pour deux participantes, l'égalité entre hommes et femmes dans le droit d'expérimenter sexuellement doit être prônée :

Je crois que ça ne doit pas être comme cela, les deux, filles et garçons, ont le même droit d'expérimenter. (Renée, 19 ans)

Je pense que les deux, tant l'homme que la femme, doivent être expérimentés, les deux vont faire la même chose et les deux sont dans la même situation. (Maritza, 20 ans)

Cinq participants (3 filles et 2 garçons) ont mentionné que l'expérience sexuelle antérieure n'a pas d'importance dans la relation actuelle. Pour une participante, dans le cadre des relations sexuelles, le vécu dans le moment présent renouvelle l'expérience et atténue l'importance du savoir sexuel :

Je pense que cela [l'expérience sexuelle antérieure] n'a pas d'importance dans une relation. (Diego, 19 ans)

Pour moi, ce n'est pas important, si le gars a de l'expérience ou pas. (Nallely, 19 ans)

Je crois que cela n'est pas un facteur important dans la relation. Il peut avoir la même expérience que moi, moins ou plus et cela ne change rien. Parce que chaque fois que je suis avec lui, pour moi c'est ma première fois. Je n'ai pas besoin qu'il m'enseigne quelque chose ou de lui apprendre des choses, car on fait dans ce moment-là ce qu'on sent et pas ce qu'on sait. (Samantha, 19 ans)

Pour deux participants (1 fille et 1 garçon), les différences quant à l'expérience sexuelle ont un rôle secondaire compte tenu des apprentissages communs qui peuvent être réalisés dans ce domaine :

Je crois que cela n'a pas d'importance. Pour moi, il n'est pas nécessaire que le gars ait plus d'expérience que moi, je crois qu'on peut apprendre ensemble. (Carolina, 19 ans)

Ma blonde me disait qu'elle voulait vivre sa première fois avec un homme expérimenté, mais après qu'on a eu notre première relation sexuelle, qui pour moi aussi était la première, elle m'a dit qu'elle s'était rendu compte que les choses étaient différentes de ce qu'elle avait pensé et que l'expérience ne comptait pas beaucoup. Nous sommes en train d'apprendre ensemble et elle se sent très bien. (Omar, 18 ans)

Pour un participant, l'expérience sexuelle de sa partenaire lui permet, au contraire, d'acquérir un savoir-faire, la femme devenant ainsi un guide érotique :

Moi, en particulier, c'est quelque chose qui ne m'affecte pas, à moins qu'elle essaie de me parler de ses relations antérieures, mais si ce n'est pas comme cela, on peut apprendre d'elle. (Abraham, 19 ans)

#### 5.5.6 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport à la sexualité

Dans le discours des jeunes, nous avons dégagé certaines tensions auxquelles ils ont dû faire face par rapport à la manière de vivre la sexualité dans leur communauté d'origine et dans leur communauté d'accueil. Ces tensions se manifestent particulièrement dans l'âge de l'initiation sexuelle ainsi que dans la liberté avec laquelle se vit la sexualité.

##### 5.5.6.1 Initiation sexuelle à un très jeune âge

Quatre participants (2 garçons et 2 filles) ont mentionné que dans le contexte québécois, les jeunes commencent à avoir des relations sexuelles précocement à treize ou quatorze ans, comparativement au Mexique. Pour une participante, cette précocité serait liée à l'inculcation de valeurs sexuelles problématiques, était associée à l'occurrence d'ITSS :

Les couples commencent à avoir des relations sexuelles et à vivre ensemble très jeunes. Cela m'a surpris car, au Mexique, ce n'est pas comme ça. (Carolina, 19 ans)

J'ai l'impression qu'ici, on vit plus vite. Les filles commencent à avoir des relations à 13 ou 14 ans. À cet âge, je jouais encore avec des petites voitures. (Ludwig, 19 ans)

Je pense qu'ici les gens n'ont pas autant de valeurs concernant la sexualité qu'au Mexique. Ici, les filles perdent leur virginité vers 13 ans et, à 15 ans, elles ont déjà des maladies transmises sexuellement. (Samantha, 19 ans)

Ce qui m'a aussi surpris, c'est que les jeunes commencent à avoir des relations sexuelles étant très jeunes. (Jorge, 20 ans)

### 5.5.6.2 La sexualité se vit plus librement

Selon six participants (5 garçons et 1 fille), la sexualité se vit plus librement au Québec qu'au Mexique. À titre d'exemples, un participant note que les jeunes de onze ou douze ans parlent de sexualité, que l'âge de quatorze ans est l'âge légal minimal reconnu pour avoir le droit d'avoir des relations sexuelles ou de se faire avorter sans l'autorisation des parents :

Ici, il y a plus de liberté sexuelle. J'ai entendu des jeunes de 11 ou 12 ans parler de sexualité et surtout le fait que le gouvernement approuve l'âge de 14 ans comme l'âge minimal pour pouvoir avoir des relations sexuelles, ainsi que pour qu'une mineure puisse avoir un avortement sans l'autorisation de ses parents. (Jorge, 20 ans)

Ce même participant souligne qu'au Mexique la sexualité est généralement un sujet tabou dans la famille, c'est à l'école qu'on aborde la question :

Au Mexique, la sexualité est encore vue comme un sujet tabou, voilà pourquoi on ne parle presque pas de ce sujet. Je me souviens que quand j'étais en cinquième ou sixième année, on me parlait un peu de la sexualité à l'école, mais que mes parents ne m'en parlaient presque pas. (Jorge, 20 ans)

Pour une participante, les préjugés par rapport à la sexualité sont moins présents. C'est par exemple le cas de la perte de la virginité, qui n'est pas considérée comme un événement important chez les filles :

Ici, les gens sont plus ouverts d'esprit. Il n'y a pas autant de préjugés sur la sexualité. Par exemple, pour les filles d'ici, le fait de perdre leur virginité n'est pas un événement important dans leur vie. (Maritza, 20 ans)

Cette manière de vivre plus librement la sexualité a suscité chez un participant des conflits intérieurs lorsqu'il a décidé d'avoir des relations sexuelles. Cette vision de la sexualité s'opposait à ce que sa mère lui avait inculqué :

Ici, la sexualité se vit plus librement [...]. Ces différences, d'une certaine façon, m'ont causé des conflits internes qui m'ont fait ressentir de la culpabilité, car cette façon de vivre la sexualité va à l'encontre de tout ce que ma mère m'a inculqué. Par exemple, quand j'ai décidé d'avoir des relations sexuelles, je savais que je ne faisais rien de mauvais, mais je sentais que, d'une certaine façon, je trahissais tout ce que ma mère m'avait appris. (Abraham, 19 ans)



Pour quatre garçons, les parents québécois sont plus permissifs en matière de sexualité. Ils acceptent que leurs enfants dorment avec leur partenaire au domicile, ce qui est interdit dans le contexte mexicain :

Ce qui m'a le plus surpris, c'est qu'ici, les parents permettent que leurs enfants couchent avec leur partenaire dans leur propre maison, cela, je ne l'ai jamais vu au Mexique. (Ludwig, 19 ans)

Ici, c'est très commun, sortir pendant la nuit, arriver très tard avec une personne, qui des fois n'est même pas sa blonde, et passer la nuit avec cette personne dans sa chambre. Je vois que c'est correct ici. Mais mes parents croient que ceux qui permettent ça sont hérétiques, que ce n'est pas correct [...]. Les parents sont plus permissifs avec leurs enfants en relation à la sexualité. (Abraham, 19 ans)

J'ai eu des blondes dont les parents étaient d'accord pour que je dorme avec elles. L'une était péruvienne et l'autre d'ici. La Péruvienne avait quelques problèmes avec sa mère à cause de ça, donc, c'était un peu en cachette de sa mère. Mais la Québécoise n'avait aucun problème, cela ne dérangeait pas ses parents. Au début, je me sentais bizarre avec ses parents, parce que pour moi, ce n'était pas normal. (Andrez, 20 ans)

Les parents permettent que leurs enfants vivent plus librement leur sexualité. (Omar, 18 ans)

## 5.6 Les représentations de la violence et des conflits au sein des relations amoureuses

### 5.6.1 Comportements violents dans les relations amoureuses

Les expériences de violence vécues au sein des relations amoureuses sont présentées au Tableau 5.5. Au total, dix participants rapportent avoir subi au moins un geste de violence psychologique ou émotionnelle dans le contexte d'une relation amoureuse. À ce propos, les comportements de violence psychologique ou émotionnelle le plus fréquemment subis sont les suivants : « être jaloux/se des amis/es et méfiant/e envers eux », « s'arranger pour que l'autre se sente coupable », « insulter, traiter de noms méchants », « s'adresser à l'autre en lui donnant des ordres » et « empêcher l'autre de voir ses amis du sexe opposé ou de leur parler ». Par ailleurs, dix participants rapportent avoir eu recours à des gestes de violence psychologique ou émotionnelle à l'endroit d'un partenaire amoureux. Les comportements le



plus fréquemment infligés sont les suivants : « rendre l'autre jaloux/se et méfiant/e », « s'adresser à l'autre en lui donnant des ordres » et « obliger l'autre à faire ce que je veux ».

Pour ce qui est de la violence sexuelle, un seul participant rapporte avoir subi ce type de violence alors qu'un autre en aurait infligé. Dans les deux cas, il s'agit d'avoir fait pression ou d'avoir eu recours au harcèlement pour avoir des contacts sexuels. En ce qui a trait à la violence réciproque, dix participants mentionnent avoir vécu au moins une fois ce type d'expérience. Les comportements de violence psychologique ou émotionnelle le plus fréquemment rencontrés sous cette rubrique sont les suivants : « être jaloux/se des amis/es et méfiant/e envers eux », « s'adresser à l'autre en lui donnant des ordres » « s'arranger pour que l'autre se sente coupable », « obliger l'autre à faire ce que je veux ». Les résultats relatifs à la violence psychologique ne démontrent pas de différences par rapport au genre. Cependant, les résultats indiquent que la violence sexuelle est plus présente chez les garçons que chez les filles.

Parmi le groupe de jeunes plus acculturés (n=6), tous mentionnent avoir subi au moins une fois un geste de violence psychologique ou émotionnelle. Les comportements de violence psychologique ou émotionnelle le plus fréquemment subis sont les suivants : « être jaloux/se des amis/es et méfiant/e envers eux », « insulter, traiter de noms méchants », « empêcher l'autre de voir ses amis du sexe opposé ou de leur parler » et « s'arranger pour que l'autre se sente coupable ». En ce qui concerne la violence psychologique ou émotionnelle infligée, 6 participants rapportent de tels épisodes. Les comportements le plus fréquemment rencontrés sont les suivants : « rendre l'autre jaloux/se et méfiant/e », « obliger l'autre à faire ce que je veux », « l'empêcher de voir ses amis du sexe opposé ou de leur parler », « s'arranger pour qu'il/elle se sente coupable » et « menacer de rompre ». En ce qui a trait à la violence sexuelle subie, un seul participant en rapporte. En ce qui concerne la violence réciproque, les six participants rapportent au moins une expérience. Les comportements de violence psychologique ou émotionnelle le plus fréquemment rencontrés sont les suivants : « être jaloux/se des amis/es et méfiant/e envers eux », « l'empêcher de voir ses amis du sexe opposé ou de leur parler », « s'arranger pour que l'autre se sente coupable » et « obliger l'autre à faire ce que je veux ».

Parmi le groupe de jeunes moins acculturés ( $n=5$ ), quatre participants mentionnent avoir subi au moins une fois un geste de violence psychologique ou émotionnelle. Les comportements de violence psychologique ou émotionnelle subis le plus fréquemment rapportés sont les suivants : « être jaloux/se des amis/es et méfiant/e envers eux », « s'adresser à l'autre en lui donnant des ordres », « s'arranger pour que l'autre se sente coupable », « insulter, traiter de noms méchants », « empêcher l'autre de voir ses amis du sexe opposé ou de leur parler », « obliger l'autre à faire ce que je veux » et « refuser de parler de ses sentiments ». Par ailleurs, quatre participants rapportent avoir infligé à leur partenaire de la violence psychologique ou émotionnelle. Les comportements le plus fréquemment rapportés sont les suivants : « rendre l'autre jaloux/se et méfiant/e », « s'adresser à l'autre en lui donnant des ordres », « l'insulter, le traiter de noms méchants », « s'arranger pour qu'il/elle se sente coupable » et « l'obliger à faire ce que je veux ». En ce qui se réfère à la violence sexuelle, un participant mentionne avoir obligé sa partenaire à avoir un contact sexuel en faisant pression sur elle alors qu'elle ne voulait pas. Finalement, quatre participants réfèrent avoir vécu au moins un épisode de violence réciproque. Les comportements de violence psychologique ou émotionnelle le plus fréquemment rapportés sous cette catégorie sont les suivants : « être jaloux/se des amis/es et méfiant/e envers eux » et « s'adresser à l'autre en lui donnant des ordres ».

Tableau 5.5 Comportements violents dans les relations amoureuses

	Violence subie				Violence infligée				Violence réciproque			
Avoir vécu au moins une fois	Total (n=11)	Moins acculturés (n=5)	Plus acculturés (n=6)		Total (n=11)	Moins acculturés (n=5)	Plus acculturés (n=6)		Total (n=11)	Moins acculturés (n=5)	Plus acculturés (n=6)	
1. Insulter, traiter de noms méchants.	5	2	3		3	2	1		3	2	1	
2. Être jaloux/se des amis et méfiant/e envers eux (garçons ou filles).	9	4	5		8	4	4		8	5	4	
3. S'adresser à l'autre en lui donnant des ordres.	5	4	1		5	4	1		5	5	1	
4. Empêcher l'autre de voir ses amis du sexe opposé ou de leur parler.	5	2	3		3	1	2		3	1	2	
5. S'arranger pour que l'autre se sente coupable.	6	3	3		4	2	2		4	2	2	
6. Contrôler l'horaire de l'autre, lui demander de rendre des comptes sur ses activités.	2	1	1		2	1	1		2	1	1	
7. Obliger l'autre à faire ce que je veux.	4	2	2		5	2	3		4	3	2	
8. Refuser de parler de ses sentiments avec l'autre.	2	2	0		1	1	0		1	1	0	
9. Menacer de rompre (ou de mettre l'autre à la porte).	2	1	1		3	1	2		2	1	1	
10. Menacer de se suicider en cas de rupture.	2	1	1		0	0	0		0	0	0	
Violence psychologique / émotionnelle	10	4	6		10	4	6		10	5	6	
11. Obliger l'autre à avoir un contact sexuel alors qu'il ne veut pas en faisant pression ou en le harcelant.	1	0	1		1	1	0		0	0	0	
12. Menacer d'utiliser la force physique pour obliger l'autre à avoir un contact sexuel.	0	0	0		0	0	0		0	0	0	
Violence sexuelle	1	0	1		1	1	0		0	0	0	

Jamais 1 ou 2 fois 3 à 10 fois Plus de 10 fois.

Les participants ont été invités à décrire leurs perceptions des différents types de violence, de leurs conséquences et des facteurs explicatifs de la violence au sein des relations amoureuses. Ils ont aussi décrit la façon dont ils vivent leurs relations amoureuses et ont abordé les difficultés rencontrées au sein de leur couple. Les différentes sources de conflits et les stratégies de gestion de conflits privilégiées, de même que les expériences de violence ont été explorées.

### 5.6.2 Les représentations de la violence

Dans cette section, les participants définissent leurs représentations de la violence et de ses manifestations dans le contexte des relations amoureuses. Ils décrivent différents comportements qu'ils considèrent violents, manifestations qui se traduisent sous formes psychologique, physique ou sexuelle et leurs conséquences potentielles.

#### 5.6.2.1 Des manifestations de violence physique

Neuf participants (5 garçons et 4 filles) ont décrit les différentes formes que pouvaient prendre la violence physique dans un contexte de relation amoureuse. Les comportements énumérés sont les suivants : pousser ou tirer le/la partenaire, lui donner des claques et des coups, frapper sur les objets, le/la toucher brusquement :

Pousser ou tirer ton partenaire, lui donner des claques. (Renée, 20 ans)

Le fait qu'il me donne des coups ou qu'il me touche si je ne veux pas, c'est pour moi de l'agression physique. (Caroline, 19 ans)

Le simple fait de prendre fortement par le bras, c'est déjà de la violence. Crier, frapper sur les objets sont des comportements violents. (Jorge, 20 ans)

Des coups, des claques, n'importe quelle agression physique. (Andrez, 20 ans)

Plus de la moitié d'entre eux (3 garçons et 2 filles) ont insisté sur l'intention avec laquelle ces gestes sont posés pour définir les modes d'expression de la violence. De leurs points de vue,



il s'agit de gestes qui visent à faire du mal à l'autre, à le faire sentir inconfortable ou à le blesser physiquement :

Donner des coups, je n'ai jamais touché une femme agressivement, mais si je ne frappe pas une femme, je n'aime pas qu'une femme me frappe. (Ludwig, 19 ans)

Par exemple, lui prendre le bras avec de la force, lui donner des coups, même une petite tape sur le dos, mais avec l'intention de lui faire du mal. (Abraham, 19 ans)

La secouer ou la toucher de façon qu'elle ne se sente pas confortable. Et lui donner des coups, évidemment, ce que je ne ferais jamais. (Diego, 19 ans)

Bon, des cris, des insultes, prendre avec force par le bras. Tout comportement qui te blesse physiquement ou mentalement. (Nallely, 19 ans)

Le fait de te pousser, de te prendre par le bras, une claque, une fessée, toujours avec l'intention de te blesser. (Samantha, 19 ans)

#### 5.6.2.2 Des manifestations psychologiques de violence

Neuf participants considèrent l'agression verbale comme une manifestation de violence psychologique. Ils ont mentionné, parmi ces comportements, le fait d'insulter la/le partenaire en utilisant des expressions blessantes portant atteinte à son intelligence ou à son apparence, en la/le dénigrant, en la/le comparant à d'autres personnes, le fait de parler en mal de sa famille, de lui rappeler ses mauvaises expériences et de le/la menacer :

Quand ton chum ou ta blonde t'insulte, en disant que tu es imbécile, que tu ne fais rien de bien. (Ludwig, 19 ans)

Des insultes et des comparaisons avec d'autres personnes. (Abraham, 19 ans)

Des menaces, qu'il te dise que, si tu le quittes, il va faire du mal à lui-même ou à quelqu'un de ta famille, par exemple à ton frère ou ta sœur. (Maritza, 20 ans)

Deux participantes considèrent que les comportements de jalousie, de possessivité, d'intimité ou de manipulation sont des formes de violence psychologique :

De la jalousie, de la possession, donner des ordres, pour moi, tout cela est de la violence psychologique. (Carolina, 19 ans)

De la manipulation, par exemple qu'il se fâche si on a des amis, de l'humiliation. (Maritza, 20 ans)



Une majorité d'entre eux (4 garçons et 2 filles) insistent aussi sur l'intention derrière ces gestes de violence psychologique qui visent à blesser l'autre ou à provoquer un malaise :

Des insultes à toi et à ceux qui t'entourent, te rappeler des choses qui te blessent ou te faire te sentir comme un moins que rien. Le fait de parler en mal de ta famille. Je crois que toutes ces actions te blessent autant ou plus qu'une agression physique. (Diego, 19 ans)

Insulter, faire ou dire les choses qu'on sait qu'elles vont blesser l'autre personne, par exemple, lui rappeler une mauvaise expérience. (Jorge, 20 ans)

Quand ta partenaire te dit que tu es un idiot ou se dirige vers toi en utilisant des mots qui te blessent. (Omar, 18 ans)

Le fait que ton chum te dise que tu es inutile, que tu ne fais rien de bien, que tu es stupide, que tu n'es bonne à rien. Toutes ces choses te blessent et te font sentir mal. (Samantha, 19 ans)

Les conséquences de la violence psychologique en contexte amoureux ont d'ailleurs été soulignées par certains participants. Une participante insiste sur le fait que la violence psychologique a des effets aussi dévastateurs sur l'individu que la violence qui s'exprime sous forme physique. Un participant mentionne, pour sa part, les conséquences de violence en contexte amoureux au plan de l'estime de soi :

Quand ton partenaire te dit que tu n'es pas belle, que tu ne vas pas trouver une autre personne qui t'aime. Heureusement, je n'ai jamais vécu ça, mais je connais plusieurs amies et filles de ma famille qui l'ont vécu. Et je crois que cela t'affecte plus que la violence physique. (Nallely, 19 ans)

Qu'il ou elle dise à son ou sa partenaire qu'il ou elle ne sert à rien, qu'il ou elle ne vaut rien. Tout cela fait diminuer l'estime de soi. (Andrez, 20 ans)

### 5.6.2.3 Des manifestations sexuelles de violence

Interrogés au sujet de la violence sexuelle, dix participants (6 garçons et 4 filles) ont énuméré une série de comportements, par exemple, obliger une personne à accomplir ou à continuer à accomplir un acte qu'elle refuse, proposer d'avoir des relations sexuelles à une personne qui a consommé de l'alcool ou des drogues, faire consommer au partenaire des drogues pour abuser sexuellement d'une personne, utiliser la force physique ou des menaces pour obliger une personne à avoir des relations sexuelles, forcer son ou sa partenaire à expérimenter une

pratique sexuelle à laquelle il/elle s'objecte. Plusieurs d'entre eux ont insisté sur la contrainte qui est exercée pour obtenir des faveurs sexuelles et sur l'absence de consentement, les principaux critères pour définir la violence sexuelle :

Quand quelqu'un t'oblige à faire ou à continuer à faire quelque chose que tu ne veux pas. (Renée, 20 ans)

Un viol, ou qu'il [mon chum] me force à faire quelque chose que je ne veux pas faire. (Carolina, 19 ans)

Pour moi, la violence sexuelle serait des coups ou des abus sexuels d'un homme envers une femme, ainsi que proposer d'avoir des relations sexuelles à une personne ivre ou qui a consommé de la drogue. (Edwig, 19 ans)

Quand on force sa partenaire à avoir des relations sexuelles ou même si elle est d'accord pour en avoir, mais qu'on la force à expérimenter quelque chose qu'elle ne veut pas faire. (Abraham, 19 ans)

Un viol, ou lorsque quelqu'un t'oblige à faire quelque chose que tu n'aimes pas, sexuellement parlant. (Diego, 19 ans)

Utiliser des menaces ou la force physique pour obliger quelqu'un à avoir des relations sexuelles. (Jorge, 20 ans)

Obliger quelqu'un à avoir des relations sexuelles, ou lui donner de la drogue pour abuser sexuellement d'elle. (Omar, 18 ans)

Je ne suis pas sûre, mais par exemple, si ton partenaire veut faire quelque chose et que tu ne veux pas, mais qu'il t'oblige à le faire. Ou lorsqu'il t'oblige à continuer à faire quelque chose de sexuel, même si tu veux arrêter. Ou simplement quand il t'oblige à avoir des relations sexuelles, même si tu ne le désires pas. (Nallely, 19 ans)

Le fait de te forcer à faire quelque chose que tu ne veux pas, ou le fait de te toucher lorsque tu ne le désires pas. Par exemple, s'il te touche lorsque tu dors, pour moi cela est déjà un abus parce que tu ne donnes pas ton consentement. (Samantha, 19 ans)

Faire quelque chose sans le consentement de l'autre personne, soit un homme ou une femme. (Andrez, 20 ans)

Par contre, un participant considère comme adéquat d'exercer une certaine pression sur la partenaire pour la convaincre d'avoir des relations sexuelles lorsqu'elle les refuse lorsque le lien de couple est établi depuis un certain temps :

Quand on est déjà en relation depuis un certain temps, par exemple un an ou plus, et que ta blonde n'accepte pas d'avoir des relations sexuelles, je crois que c'est valide d'exercer un peu de pression pour la convaincre, sans arriver à la forcer. (Jorge, 20 ans)

### 5.6.3 Les facteurs contribuant à l'expression de la violence ou à son acceptation dans le contexte amoureux

Dans cette section seront abordés les facteurs contribuant à l'expression de la violence ou à son acceptation dans le contexte amoureux du point de vue des participants. Parmi ceux-ci le désir de dominer ou de palier une faible estime de soi, les modèles relationnels familiaux et relationnels, la confusion entre amour et violence ont été identifiés.

#### 5.6.3.1 Un désir de dominer, de se sentir supérieur et une faible estime de soi

Six participants ont mentionné la faible estime de soi ou un manque d'assurance comme facteur lié à la violence au sein du couple. Selon trois participantes, l'adoption de ce type de comportement est une manière d'occulter une faible estime de soi et de recourir à des formes de coercition :

[...] ou pour se sentir supérieur et respecté par sa partenaire à cause d'un manque de confiance en soi-même. (Renée, 20 ans)

Parce que le gars n'est pas sûr de lui-même et qu'il devient très possessif et dominant et essaie toujours d'avoir le contrôle. (Carolina, 19 ans)

Il est possible que la personne ne soit pas sûre d'elle-même et que, pour essayer de le cacher, elle soit violente. (Nallely, 19 ans)

Trois des six participants (2 filles et 1 garçon) ont associé la tolérance de la violence à une faible estime de soi. La dépendance affective, la difficulté à se sentir attirante, les peurs liées à une nouvelle relation, les craintes de s'exprimer ou de rester seul, ou les difficultés à mettre fin à une relation où une victimisation prend place sont aussi citées par les participants.

Je crois qu'on tolère la violence parce qu'on dépend affectivement de l'autre personne et qu'on a peur de rester seul. Surtout quand on a une estime de soi faible et qu'on se sent incapable d'attirer une autre personne pour commencer une nouvelle relation. (Abraham, 19 ans)

Peut-être parce que les personnes qui tolèrent la violence ne se valorisent pas assez, n'exigent pas d'être traitées avec respect, ainsi que parce qu'elles pensent qu'elles ne vont pas trouver une autre personne et ont peur de rester seules. (Nallely, 19 ans)

À cause de la peur, je pense. À cause de la peur de parler, de perdre la personne qu'on aime et de rester seul. (Maritza, 20 ans)

#### 5.6.3.2 Les modèles relationnels au sein de la famille et dans les relations amoureuses antérieures

La majorité des participants (4 filles et 3 garçons) ont mentionné les expériences de violence vécues au sein de la famille ou dans des relations amoureuses antérieures comme l'un des facteurs déterminants pour devenir violent et pour tolérer la violence au sein du couple. Selon eux, lorsqu'un jeune a été exposé à des épisodes de violence intrafamiliale, le machisme ou la soumission, il adopte ces modèles de comportements et les répète au sein du couple. L'exposition à la violence, qui devient alors un comportement normal, rend difficile sa reconnaissance. Cette désensibilisation à la violence peut aussi s'être établie dans le cadre des relations amoureuses antérieures, ces comportements se perpétuant sous la forme d'agression ou de victimisation :

Parce qu'on a vu des comportements violents au sein de sa famille, donc on les considère comme des comportements normaux. (Renée, 20 ans)

Tout vient de la famille, tout ce qu'on a vu dans la famille fait qu'on se comporte avec le partenaire de telle ou telle manière. (Omar, 19 ans)

Quelqu'un qui a vécu de la violence au sein de sa famille a plus de possibilités d'être violent ou de tolérer la violence, parce qu'à un moment donné, on voit cela comme un comportement normal, on s'habitue à la violence. (Abraham, 19 ans)

Une personne est violente parce qu'elle a vécu de la violence dans sa famille. (Nallely, 19 ans)

Peut-être à cause de l'éducation et de l'exemple qu'on a reçus de nos parents, ainsi que des expériences qu'on a eues dans les relations antérieures. Par exemple, si on a vécu de la violence dans les relations antérieures, on peut s'habituer et voir la violence comme un comportement normal et la répéter dans les relations suivantes. Et je crois aussi que, si on vit de la violence dans la famille, on peut répéter cette façon de se conduire. (Andrez, 20 ans)

Je crois que ce qu'on a vécu dans la famille compte beaucoup par rapport au fait d'être violent ou de tolérer la violence. Parce que quand on a vécu dans un milieu familial violent, c'est difficile de reconnaître où commence la violence. (Maritza, 20 ans)

Ce qu'on vit pendant l'enfance a une grande influence sur la manière de se comporter avec son partenaire. Par exemple, un gars qui a grandi en voyant que son père est un macho et sa mère une femme soumise, il est fortement probable qu'il répète le modèle de macho de son père, étant violent avec sa blonde, ou si c'est une fille, qu'elle répète le modèle de sa mère en tolérant la violence. (Samantha, 19 ans)

Selon une participante, les abus physiques ou sexuels pendant l'enfance constituent aussi un facteur déterminant dans la violence au sein du couple :

Si la personne a souffert d'abus physiques ou sexuels pendant l'enfance, cela peut faire qu'il ou elle soit violent. (Samantha, 19 ans)

#### 5.6.3.3 Une confusion potentielle entre amour et violence

Trois participants (2 garçons et 1 fille) considèrent que le sentiment amoureux constitue une raison potentielle pouvant inciter à tolérer les gestes violents de sa ou son partenaire. Le désir de vouloir préserver la relation et la peur d'être abandonné peuvent aussi intervenir :

Peut-être qu'on tolère la violence jusqu'à un certain point, parce que c'est une preuve d'amour. (Diego, 19 ans)

Supporter le plus de choses possible afin de rester avec la personne aimée. (Renée, 20 ans)

Lorsque tu es vraiment amoureux, cela [que ta partenaire te crie après et te frappe] ne t'importe pas. Et probablement que c'est cela qui te permet de rester avec ta partenaire. De là la phrase : « Frappe-moi, mais ne me laisse pas. » (Omar, 18 ans)

Pour une participante, par contre, la violence est intolérable car l'amour et le respect vont de pair :

Pour moi, la violence est intolérable. L'amour n'est pas une justification, parce que si l'autre personne t'aime et que tu l'aimes, les deux se respectent, donc il n'y a pas de violence à tolérer. (Carolina, 19 ans)



#### 5.6.4 Les sources de conflits au sein des relations amoureuses

Les principales sources de conflits au sein des relations amoureuses sont de deux ordres. Elles concernent, d'une part, les relations familiales et celles avec les pairs de l'autre sexe. D'autre part, elles réfèrent aux désaccords quant aux projets communs d'avenir, à l'incompatibilité des habitudes de consommation et au manque de respect des règles préétablies au sein du couple.

##### 5.6.4.1 Les règles familiales comme source de conflits

Trois participants (2 garçons et 1 fille) ont mentionné que les règles familiales ont constitué une source de conflits au sein de leur couple. Ils avancent que leur partenaire a de la difficulté à comprendre et à accepter les règles qui leur sont imposées par leur famille. Ces normes réfèrent spécialement à l'horaire de retour à la maison et à l'interdiction de passer la nuit ensemble :

Une autre cause de conflit sont les règles qui sont imposées chez moi. Comme je l'ai dit avant, mes parents sont très conservateurs. Par exemple, il faut que je rentre chez moi à une certaine heure, ma blonde n'a pas le droit de passer la nuit chez moi et tout cela. Elles [mes blondes] ont essayé de les comprendre [les règles], même si elles n'étaient pas totalement en accord, mais tout ça, à long terme, c'est une source de problèmes. (Abraham, 19 ans)

Un participant a signalé que cette difficulté est plus évidente lorsque la partenaire n'est pas latino-américaine :

Les règles que je dois respecter chez moi ont causé des conflits avec mes blondes, surtout quand elles n'étaient pas latino-américaines. Parce qu'elles ne comprenaient pas la façon de penser de ma famille. Par exemple, que mes parents n'acceptent pas que, chez moi, nous [ma blonde et moi] restions dans ma chambre ou qu'elle ne puisse pas coucher chez moi ni moi chez elle. (Jorge, 20 ans)

Le manque d'acceptation du ou de la partenaire par la famille a été décrit par deux participants (1 fille et 1 garçon) comme une autre source de conflits :

Le fait que ma famille n'ait jamais accepté totalement aucune de mes blondes, cela générerait aussi des conflits entre ma blonde et moi. (Abraham, 19 ans)

Pour une participante, la mauvaise relation avec la famille de son partenaire provoque des disputes sur la question du partage du temps consacré à chacune des familles :

J'ai des chicanes parce que mon chum veut qu'on passe du temps avec sa famille et que je veux qu'on passe du temps avec ma famille. Le problème est que je n'ai pas une bonne relation avec sa sœur, donc je lui ai dit que je n'aimais pas aller souvent chez lui, mais il m'a dit que comme je ne voulais pas aller chez lui, il ne voulait pas aller chez moi. (Samantha, 19 ans)

#### 5.6.4.2 Les relations avec les pairs de l'autre sexe

La jalousie suscitée par les relations entretenues par le partenaire avec des pairs de sexe opposé a été citée par plusieurs participants (4 garçons et 2 filles) comme une source de conflits très fréquente au sein de leur couple. Ce sentiment de jalousie se manifeste principalement par l'opposition du ou de la partenaire au maintien des relations avec d'autres membres de l'entourage du sexe opposé, en particulier lorsque des sorties amicales sont impliquées :

La jalousie est toujours une source de conflit, par exemple, si je dis allo à une fille, elle [ma blonde] commence à me questionner : « Qui est-elle? Pourquoi tu lui as dit allo? » (Diego, 19 ans)

Récemment, il est devenu très jaloux. Il n'aime pas que je sorte avec des gars. (Renée, 20 ans)

Parmi eux, deux garçons ont remarqué que ce comportement leur était reproché par leur partenaire alors que cette dernière ne le percevait pas ainsi lorsqu'elle adoptait la même conduite :

La jalousie, généralement, je suis un peu jaloux, mais toutes mes blondes ont été très jalouses. Elles ne veulent pas que j'aie des amies. Cependant pour elles, c'est normal d'être entourées de gars. (Abraham, 19 ans)

Mon ex était très jalouse, je pense que, comme le dit le proverbe mexicain, « le lion croit que tous sont de sa condition ». Ça veut dire que comme elle était infidèle, elle croyait que je l'étais aussi. Elle sortait avec ses amis sans rien me dire, mais lorsque je lui disais que j'allais sortir avec mes amies, elle se fâchait beaucoup. (Andrez, 20 ans)

Deux participants (1 fille et 1 garçon) ont reconnu qu'au sein de leur couple, la jalousie était un sentiment partagé que ce soit dans un contexte présentiel ou virtuel :

La jalousie, de la part des deux. Par exemple, quand je vais à une fête avec mes amis, elle [ma blonde] m'appelle et me demande ce que je fais et avec qui je suis. Je lui dis la vérité, que je suis avec mes amis, mais de toute façon, elle pense toujours que je suis avec d'autres filles. Et pour ma part, je suis aussi très jaloux, par exemple, si un de ses amis la cherche ou l'invite à sortir, je me fâche. Nous avons des amis en commun et avec eux, ni elle ni moi ne sommes jaloux. (Omar, 18 ans)

Il se fâche si je sors danser avec mes amis [...]. Je me fâche aussi lorsque ses amies lui écrivent des choses douces sur son Facebook. (Nallely, 19 ans)

#### 5.6.4.3 Les désaccords quant aux projets communs d'avenir

Trois participants (2 garçons et 1 fille) ont rapporté qu'une absence de plans d'avenir communs ou une divergence entre les partenaires quant aux projets futurs constituaient une source de conflit dans leur couple. Cette mésentente contribue à créer des tensions dans la relation :

Ce n'est pas un conflit de tous les jours, mais parfois, c'est très compliqué, le fait de rester avec quelqu'un qui a des plans pour le futur très différents des miens, surtout lorsqu'il veut te convaincre que ce qu'il dit ou pense est mieux. (Carolina, 19 ans)

Quand ta blonde n'a pas un plan de vie et qu'elle vit seulement au jour le jour, cela cause des problèmes dans la relation. (Ludwig, 19 ans)

Les objectifs pour le futur, cela était un conflit. Je n'avais pas fini le secondaire, je n'avais pas de job, je ne faisais rien et je voulais rester avec elle, qui étudiait, qui travaillait et surtout qui avait des objectifs bien définis. Elle m'a fait reconnaître que j'étais très irresponsable et qu'il fallait sortir le meilleur de moi pour être mieux. Mais chaque fois qu'on parlait de ce thème, il y avait des chicanes. (Diego, 19 ans)

#### 5.6.4.4 L'incompatibilité des habitudes de consommation

Selon trois participants (2 garçons et 1 fille), l'incompatibilité des habitudes de consommation qu'il s'agisse de tabagisme, d'alcool et de drogues constitue une autre source de conflit au sein de leur couple. Ces habitudes de consommation soulèvent des discussions,

comme le rapporte une participante, qui réagissait aux remontrances de son partenaire quand il critiquait la quantité d'alcool qu'elle consommait :

On avait beaucoup de conflits à cause de cela [quand elle fumait de la marihuana].  
(Diego, 19 ans)

Le fait que je fume des cigarettes ou que je prenne de l'alcool, c'est une raison suffisante pour nous chicaner. (Samantha, 19 ans)

Que je fume était une cause de plusieurs conflits. (Andrez, 20 ans)

#### 5.6.4.5 Le non-respect des plans préétablis

Deux participantes ont mentionné le manque de respect des plans préétablis portant sur les horaires ou les sorties communes comme source de conflits au sein de leur couple :

Nous avons fréquemment des chicanes parce qu'il [mon chum] ne respecte pas les plans qu'on a faits d'avance. Par exemple, on décide de sortir quelque part samedi prochain et, à la dernière minute, il change tout. (Nallely, 19 ans)

S'il m'appelle pour me dire: « Je passe chez toi dans une heure », ça veut dire une heure et non qu'il arrive chez moi deux ou trois heures plus tard. (Samantha, 19 ans)

#### 5.6.5 Les stratégies utilisées pour résoudre les conflits

Lorsque les participants ont parlé de leurs sources de conflits, ils ont aussi décrit la manière de résoudre leurs conflits. Pour la plupart d'entre eux, la négociation constitue la pierre angulaire de leurs stratégies de résolution de conflits. Cependant, quelques-uns font appel à certaines gestes décrits au préalable comme étant violents, en particulier le chantage, les pressions et les cris.



#### 5.6.5.1 Négocier pour trouver une solution

La plupart des participants (5 garçons et 4 filles) rapportent avoir eu recours à la négociation pour gérer leurs conflits. Lorsqu'un conflit survient, ils prennent le temps d'en parler en donnant chacun leur point de vue, en analysant les arguments respectifs pour arriver à trouver une solution satisfaisante pour les deux partenaires :

Il me donne son opinion, je lui donne la mienne et nous deux ensemble essayons de trouver une solution. (Renée, 20 ans)

Nous parlons et essayons d'arriver à une bonne solution. Je sais que personne ne peut changer ma façon de penser, je sais aussi que je ne peux changer la façon de penser de l'autre personne, donc on parle pour arriver à un accord. (Ludwig, 19 ans)

Si elle dit une chose et moi une autre, on en parle et nous essayons de trouver une solution. Si elle ou moi avons commis une erreur, on l'accepte et on passe à autre chose. (Omar, 18 ans)

Si nos attentes sont différentes, nous essayons toujours d'arriver à un accord, en parlant. C'est toujours en parlant qu'on résout nos problèmes. (Andrez, 20 ans)

Pour un participant, les partenaires doivent se mettre à la place de l'autre, ce qui facilite la négociation :

Quand on n'a pas le même point de vue, j'essaie de lui expliquer mes raisons, ensuite elle m'explique les siennes, et après avoir donné nos raisons, nous trouvons une solution. Nous essayons toujours de prendre la place de l'autre pour bien nous comprendre. (Diego, 19 ans)

Pour quatre de ces participants (3 filles et 1 garçon), il est important de se donner du temps pour réfléchir avant de discuter et ainsi se calmer et éviter que la dispute s'envenime. S'ils n'arrivent pas à trouver une solution acceptable, ils prennent un temps d'introspection :

Nous commençons en donnant notre opinion, notre point de vue. Ensuite, nous cherchons les pour et les contre de chacun de nos points de vue et après, nous deux ensemble trouvons une solution. Il y a des fois que même si nous parlons beaucoup, nous n'arrivons pas à une solution, donc nous nous donnons du temps pour réfléchir et après nous en reparlons. (Abraham, 19 ans)

S'il y a un désaccord entre nous, premièrement on en parle et on essaie de trouver une solution, mais si le désaccord continue, on le laisse de côté pour le moment. On prend du temps pour y penser et après on en reparle, en étant plus tranquilles. (Nallely, 18 ans)



La plupart du temps, premièrement on en parle, on a une très bonne communication. Pour moi, c'est important qu'il me dise ce qu'il ressent et c'est aussi important de lui dire ce que je ressens. Mais s'il est très fâché, il me dit : « Je suis très fâché, je pense que c'est mieux si on se voit demain pour en parler », et je lui dis : « Ok, prends ton temps et ton espace. » (Samantha, 19 ans)

Il faut avoir la tête froide et parler pour résoudre une chicane. Donc, avant d'en parler, il faut se tranquilliser pour éviter de crier et de dire des choses méchantes. (Maritza, 20 ans)

#### 5.6.5.2 Céder au chantage ou à la pression pour éviter une chicane

Pour deux participants (1 fille et 1 garçon), céder au chantage ou à la pression du partenaire en adoptant la conduite exigée par leur partenaire constitue une autre stratégie pour éviter des conflits au sein de leur couple :

Si elle porte une mini-jupe, je lui dis que je n'aime pas qu'elle s'habille comme ça, qu'elle doit changer de vêtement, et elle me dit que je ne suis pas son père pour lui dire comment elle doit s'habiller, donc je me fâche et elle finit par se changer afin d'éviter plus de problèmes. (Omar, 18 ans)

Par exemple, un conflit à cause de l'alcool. Mon chum me dit que je dois arrêter de boire, cela me fâche, parce que je n'aime pas qu'il me contrôle. Mais pour éviter une discussion, j'arrête de boire. (Samantha, 19 ans)

#### 5.6.5.3 Élever la voix pour exprimer son désaccord et se faire entendre

En situation de conflits, sept participants (6 garçons et 1 fille) ont rapporté crier après leur partenaire. Ce comportement est considéré comme étant très commun parmi les couples. De leurs points de vue, il est normal et acceptable d'élever la voix lorsqu'on est fâché. Ce comportement ne devrait pas être considéré comme une manifestation de violence mais comme une façon d'exprimer son désaccord, de faire comprendre au partenaire l'importance de l'argument avancé :

[Crier] c'est un moyen de communication très commun. Quand il y a une discussion, c'est normal qu'on crie, pour essayer de faire comprendre à l'autre personne son point de vue. (Abraham, 19 ans)

Crier n'est pas une façon de régler les conflits, mais c'est normal de crier si on est fâché. (Maritza, 20 ans)

Pour un participant, crier représente le dernier recours pour amener la partenaire à l'écouter, affirmant utiliser cette stratégie uniquement en cas de nécessité extrême :

Je crois qu'on crie pour montrer que ce qu'on dit, c'est important, et qu'il faut qu'elle le comprenne. C'est une façon de faire comprendre cela à ta blonde. Je ne le fais pas souvent, seulement quand c'est nécessaire. C'est le dernier recours. (Diego, 19 ans)

#### 5.6.5.4 Des nuances ténues entre le conflit et l'expression de violence

Six participants (5 garçons et 1 fille) se sont exprimés sur la nuance entre l'expression d'un conflit au sein du couple et celle de violence. Bien que certains d'entre eux indiquent qu'ils n'apprécient pas quand leur partenaire élève le ton lorsqu'ils s'adressent à eux, ils ne considèrent pas qu'il s'agisse pour autant d'un comportement violent mais plutôt une manière d'exprimer un désaccord ou son mécontentement :

Je n'aime pas qu'elle élève la voix. Mais c'est un comportement très commun dans tous les couples, je ne considère pas cela comme un comportement violent, c'est simplement une façon d'exprimer un désaccord. (Ludwig, 19 ans)

Même si je n'aime pas que ma blonde me crie après, je ne considère pas cela comme de la violence, pas plus que les insultes, puisqu'on les dit uniquement parce qu'on est fâché, la plupart du temps, ce n'est pas ce qu'on pense ou sent. (Omar, 18 ans)

Il est acceptable de crier si on n'utilise pas un langage susceptible de blesser le partenaire ou si ce comportement n'est pas accompagné de manifestations de violence, par exemple, le recours à de gestes d'intimidation :

Je crois qu'élever le ton, c'est de la violence, mais une violence tolérée. (Abraham, 19 ans)

Quand il y a un conflit, c'est normal de crier si tu veux t'exprimer et que l'autre personne ne te le permet pas, mais à condition qu'il n'y ait pas de manque de respect, parce que s'il y a des mauvais mots ou des offenses, c'est le chemin de la violence. (Nallely, 19 ans)

Je crois qu'élever la voix est tolérable, pas plus. Je crois que, lorsqu'on frappe ou insulte son partenaire, qu'on brise des choses pour l'intimider, on parle déjà de violence. (Jorge, 20 ans)

Pour un autre répondant, même si élever la voix ne doit pas être considéré comme un comportement violent, il est d'avis que si les deux partenaires jugent qu'il s'agit d'une expression de violence vaut mieux s'abstenir :

Crier, tout le monde le fait, c'est normal, mais il ne faut jamais se manquer de respect verbalement ou physiquement. Mais si ton couple considère le fait de crier comme de la violence, il faut s'abstenir de le faire. (Andrez, 20 ans)

#### 5.6.5.5 Les expériences de violence vécues

Malgré les nuances exprimées pour décrire les conflits et l'expression de violence, certains participants (3 garçons et 2 filles) rapportent avoir vécu des expériences de violence psychologique, comme victimes ou comme agresseurs. Une participante se disait victime de violence verbale associée à des paroles blessantes, bien qu'elle ait signifié qu'elle réprouvait ce type de conduite :

Le langage qu'il utilise avec moi. Je n'aime pas qu'il me dise des mauvais mots et cela est quelque chose de normal pour lui. Il y a des mauvais mots qui ne sont pas très insultants, mais il continue à me les dire, même s'il sait déjà que cela me dérange. (Renée, 20 ans)

Par contre, pour un participant, subir les cris de sa partenaire est plus acceptable que lorsqu'elle a recours aux coups :

Je lui dis [à ma blonde] : « Crie-moi tout ce que tu veux, mais ne me frappe pas. » Le fait qu'elle me frappe me fâche beaucoup. Je sais que, quand elle se fâche, elle crie et que, cinq minutes plus tard, elle fait comme si de rien n'était. (Omar, 18 ans)

#### 5.6.5.6 Utiliser des mots qui dépassent sa pensée

L'un des participants a aussi reconnu être violent verbalement dans sa relation. Il l'attribue ce comportement à ses difficultés à trouver les mots justes. En retour, il insiste sur le fait que sa partenaire a elle aussi eu recours à des comportements similaires dans un contexte de consommation de drogues :

Je suis violent avec ma partenaire, pas sexuellement ou physiquement, bien sûr, mais verbalement, oui. Je ne l'insulte pas directement, mais quand j'essaie d'expliquer mes idées, peut-être que je n'utilise pas les bons mots et qu'elle peut se sentir insultée, même si ce n'est pas mon intention. On peut dire beaucoup de choses quand on est fâché et à cause de ça, les conflits commencent. (Diego, 19 ans)

Quand elle fumait de la marihuana, on avait de grandes chicanes, parce qu'elle devenait très intolérante et agressive. Si je lui disais quelque chose, elle se fâchait beaucoup sans avoir aucune raison pour le faire et elle m'insultait. (Diego, 19 ans)

#### 5.6.5.7 Imposer ses conditions en contrôlant le partenaire

Deux participants (1 fille et 1 garçon) mentionnent des situations où l'un des partenaires fait des commentaires désobligeant afin que l'autre se conforme à ses désirs. Une participante associe ce comportement à une prise de contrôle :

Il commence à me dire : « Arrête, tu as déjà bu beaucoup, tu es déjà ivre. » Je sens qu'il veut me contrôler. Je connais mes limites et je n'ai pas besoin que quelqu'un me dise ce que je dois faire. (Samantha, 19 ans)

Il y a des fois où ma blonde s'habille de façon très extravagante et cela me fait sentir inconfortable, parce que c'est ma blonde et qu'elle s'expose à un manque de respect. Quand elle s'habille comme ça, je lui dis : « Ferme un peu ton *zipper*, couvre-toi un peu. » (Ludwig, 19 ans)

#### 5.6.5.8 S'en prendre physiquement à l'autre lors d'une dispute qui dégénère

Deux garçons ont mentionné que des coups et des claques sont survenus au sein de leur couple, mais l'un des deux a affirmé ne pas avoir recouru à de telles conduites. Le fait d'avoir été confronté à des gestes de violence de la part de la partenaire l'a amené à conclure qu'elle profitait de sa féminité, sachant très bien qu'il ne riposterait pas par des coups :

Je n'ai pas vécu de la violence comme telle. Le plus loin auquel nous sommes arrivés, ça a été le jour où elle m'a donné une claque. Nous étions en train de discuter, elle était très fâchée et elle m'a donné une claque. En aucun moment, je lui ai dit quelque chose pour lui manquer de respect. Donc, sa réaction m'a beaucoup dérangé. Parce que j'ai senti qu'elle profitait du fait d'être une femme, parce qu'elle sait que je ne vais jamais frapper une femme. (Andrez, 20 ans)



Le second participant a rapporté des incidents avec une répétition des gestes de violence physique qui pouvaient être réciproques ou non. Pendant son enfance, il avait connu la violence dans sa famille et il avait confronté son père pour défendre sa mère lorsque ce dernier la frappait :

Pendant une discussion, elle a commencé à crier et à crier, je lui ai dit : « Calme-toi » et, lorsque je me suis rapproché d'elle, elle m'a donné un coup de pied et ensuite une claque. Je lui ai dit que je n'étais pas d'accord avec cette façon d'agir et que si cela se répétait, j'allais la quitter. Mais cela a continué et, une fois, je l'ai prise très fortement par le bras et je lui ai laissé des marques [...]. Je me souviens que, quand nous étions petits, nous [mes frères et moi] voyions mon père frapper ma mère et nous le confrontions pour la défendre. (Omar, 18 ans)

#### 5.6.6 Tensions entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport à la violence et sa prévalence

Lorsque les participants ont abordé le sujet de la violence au sein des relations amoureuses, ils ont évoqué les différents facteurs qui, selon eux, influent sur la prévalence de la violence dans le contexte amoureux dans la communauté d'origine et dans la société d'accueil.

##### 5.6.6.1 Des mécanismes qui condamnent la violence et qui supportent les victimes dans la société d'accueil

Selon quatre répondants (2 filles et 2 garçons), la violence dans le contexte amoureux est plus fréquente dans la communauté d'origine mexicaine que dans la société d'accueil. Trois de ces participants (2 garçons et 1 fille) ont attribué cette différence à des facteurs sociaux. Au Québec, il existerait plus de lois protégeant les femmes, plus d'organismes de soutien aux femmes victimes de violence, auxquels s'ajoute l'intervention rapide des autorités en cas de violence. Ces mécanismes s'insèrent dans le cadre de l'expression de valeurs sociales, transmises par l'éducation, qui condamnent la violence et contribuent à la conscientisation du public :



Ici, les femmes ont plus de droits et il existe plus de recours pour aider les victimes de violence [...]. Tout cela jumelé à l'appui qui ici est donné aux femmes font que la femme se sent plus sûre d'elle-même et autonome, ce qui l'aide à ne pas tolérer la violence. (Renée, 20 ans)

Ici, tu touches à un cheveu d'une femme et cela te coûte très cher, ici les autorités répondent plus vite. Je crois que l'éducation aussi influence beaucoup, ici tout le monde sait qu'on ne doit jamais agresser une femme. Tout le monde ne le fait pas, mais au moins, tout le monde le sait. (Diego, 19 ans)

Je crois qu'ici les personnes qui sont violentes y pensent deux fois avant d'agresser leur partenaire, parce qu'ici, à la différence du Mexique, il y a une conscience sociale contre la violence, ainsi qu'un appui immédiat de la police pour les personnes qui subissent de la violence. (Jorge, 20 ans)

Une participante a associé cette différence de prévalence à des facteurs culturels comme le fait qu'au Mexique, les femmes ne sont pas préparées à assurer leur autonomie et à sauvegarder leur liberté de penser, ce qui les rend plus enclines à tolérer les conduites de violence :

Au Mexique, on n'enseigne pas aux femmes à être indépendantes ni à défendre leur propre façon de penser, ce qui fait qu'elles tolèrent plus la violence. (Nallely, 19 ans)

#### 5.6.6.2 Des structures familiales qui incitent à tolérer la violence dans la communauté d'accueil

À l'opposé, six jeunes (3 filles et 3 garçons) sont d'avis que la violence dans le contexte amoureux est plus fréquente au Québec qu'au Mexique. Selon quatre d'entre eux (3 filles et 1 garçon), le manque de soutien et d'affection des familles québécoises envers leurs enfants est un facteur qui contribue à la tolérance de la violence, surtout chez les filles. Ces filles qui, pour se sentir aimées et ne pas vivre une situation de solitude, continuent à demeurer avec un conjoint violent :

Je sens qu'ici les filles tolèrent plus la violence à cause du manque d'appui de leur famille. (Carolina, 19 ans)

Partout, il y a des personnes violentes avec leur partenaire et il y a aussi des filles et des garçons qui le tolèrent. Mais je vois qu'ici les filles tolèrent plus la violence parce qu'il leur manque l'appui et l'affection de leur famille. (Abraham, 19 ans)

Je crois que la violence dans les jeunes couples est plus fréquente ici, parce que les jeunes n'ont pas le soutien et l'affection de leur famille, et qu'ils essaient de compenser ce manque avec l'affection du partenaire. Afin de ne pas le perdre, ils font tout, ils vont des fois même jusqu'à tolérer les mauvais traitements. (Samantha, 19 ans)

Je crois qu'ici il y a plus de violence, parce que je connais plusieurs couples dans lesquels il y a des cris et des coups. Il semble qu'ils sont ensemble uniquement pour le sexe ou à cause de la peur de rester seuls, puisqu'ils ne comptent pas avec l'appui de leur famille. (Maritza, 20 ans)

La diversité ethnoculturelle qui existe au Québec a été considérée par un participant comme un autre facteur qui contribue à augmenter la prévalence de la violence. Cette violence accrue serait attribuée à certains patrons de conduite violente dominants quelques cultures, sans doute amplifiés par le choc culturel vécu dans des couples mixtes confrontés aux tensions liées aux différences culturelles :

Je crois que la violence est plus fréquente ici, à cause de la diversité culturelle. D'une part, il y a des cultures où les mauvais traitements infligés aux femmes font partie de la culture. D'autre part, ici, c'est très commun que, dans un couple, chacun ait une culture différente avec des coutumes et des valeurs différentes, ce qui cause fréquemment des conflits et dans certains cas de la violence. (Edwig, 19 ans)

En somme, la famille a été considérée par tous les participants comme une source de soutien social et émotionnel jouant un rôle important dans la gestion des relations amoureuses. Les participants ont tous fait du respect une des valeurs les plus importantes inculquées au sein de leur famille, en particulier le respect des parents, considérant comme un manque de respect envers eux le fait de contrevenir à leurs règles et d'avoir des relations sexuelles chez eux. La virginité, surtout féminine, a aussi été considérée comme une valeur inculquée au sein de leur famille. Cependant, ils ne sont pas d'accord avec leurs parents sur l'importance de rester vierges jusqu'au mariage, mais ils considèrent celui-ci comme un objectif de vie à atteindre. En ce qui concerne la socialisation dans la famille, les participants ont mentionné que garçons et filles sont socialisés d'une manière différente, différence qui réside principalement dans le fait de donner aux garçons plus de liberté et moins d'affection; en retour, plus de responsabilités domestiques seraient confiées aux filles et elles seraient aussi soumises à des restrictions quant aux horaires et aux sorties, celles-ci étant plus supervisées et contrôlées.

En ce qui concerne les relations amoureuses, les aspects que les participants prennent en compte pour choisir un partenaire sont les traits de personnalité, le fait d'avoir des objectifs

clairs dans la vie, le partage de valeurs et de visions ainsi que la nationalité et les similitudes culturelles. Les filles et les garçons semblent partager des points de vue divergents sur les initiatives féminines en matière de séduction, celles-ci étant considérées par les garçons comme un fait positif, agréable et comme un moyen de faciliter l'établissement de la relation, alors que les filles les décrivent plutôt négativement, les percevant comme une manière de supplier le garçon ou de le forcer à s'intéresser à elles. Certaines différences ont été remarquées par les participants entre la façon de vivre les relations amoureuses dans la culture d'origine et dans la culture d'accueil : au Québec, les moyens d'entrer en relation seraient moins codifiés, les filles qui prennent l'initiative subiraient moins de préjugés, l'établissement des relations serait plus rapide, les relations seraient moins établies et une moindre importance serait accordée au mariage.

Par rapport à la sexualité, elle est décrite par la plupart des participants comme un sujet tabou au sein de leur famille et s'avère plutôt difficile à aborder, alors qu'au sein de leur couple, celle-ci est abordée. Lorsque les jeunes ont fait état de leurs propres représentations de la sexualité, la plupart d'entre eux l'ont liée au sentiment amoureux. Ils ont mentionné l'âge précoce, le manque de confiance, de communication ou de désir mutuel dans le couple, la peur d'une grossesse, le risque d'ITSS et le refus d'utiliser le condom comme des raisons valables pour se refuser à avoir des relations sexuelles ou pour repousser l'initiation sexuelle. En ce qui concerne la façon de vivre la sexualité au Mexique et au Québec, les participants ont soulevé qu'au Québec, la sexualité se vit plus librement qu'au Mexique, situation considérée par certains participants comme une source de conflits dans le vécu de leur sexualité.

En ce qui se réfère à leurs représentations de la violence, les participants font une distinction entre les comportements de violence physique, de violence sexuelle et de violence psychologique, en soulignant que les effets de celle-ci sont aussi dévastateurs que ceux provoqués par la violence physique. Certains d'entre eux ont souligné l'importance de faire du mal à l'autre qui motive les comportements violents. Le désir, une faible estime de soi, la répétition de modèles relationnels intégrés au sein de la famille ou de relations antérieures et des expériences d'abus sexuel ou physique pendant l'enfance ont été mentionnés comme des facteurs impliqués dans l'expression de la violence ou sa tolérance. Par rapport à leurs

expériences au sein du couple, les participants signalent comme principales sources de conflit les désaccords quant aux règles familiales par rapport à leurs relations amoureuses, quant aux projets communs d'avenir et quant à la relation avec les pairs de l'autre sexe. À propos des stratégies de résolution de problèmes, même si la plupart disent avoir recours à la négociation, presque tous les participants ont rapporté avoir vécu de la violence psychologique ou émotionnelle dans leurs relations amoureuses.



## CHAPITRE VI

### DISCUSSION

Ce mémoire visait à décrire comment les jeunes immigrants mexicains vivent leurs relations amoureuses et leur sexualité dans leur communauté d'accueil et comment ils envisagent la violence au sein du couple. Dans ce chapitre, les résultats seront mis en relation avec les travaux empiriques recensés sur la question et discutés à la lumière de la perspective des représentations sociales. Finalement, nous décrirons les limites de la recherche et nous proposerons des pistes de recherche et d'intervention sur les plans éducatif et préventif.

#### 6.1 Les représentations de la socialisation au sein de la famille et des rôles de genre

Cette section répond au premier objectif de recherche, qui consiste à dégager les facteurs socioculturels en termes de croyances, de valeurs, de rôles sexuels et de normes familiales qui contribuent à la construction des représentations sociales en lien avec les relations amoureuses et la sexualité. Elle vise également à décrire le rôle que jouent le genre et l'acculturation dans la construction de ces représentations, ce qui constitue le second et le troisième objectif de la présente recherche.

L'analyse des données par le biais des questionnaires par rapport à l'acculturation permet de constater que les participants plus acculturés ont vécu moins de temps au Québec, alors que les participants moins acculturés ont vécu plus de temps au Québec. Cela peut être mis en lien avec le fait que l'acculturation est un processus dynamique dans lequel il y a des avancées dans l'adoption de la nouvelle culture, mais aussi des régressions vers la culture d'origine. Alors, dans le cas des participants de notre recherche, il serait possible de supposer qu'à leur arrivée dans le nouveau pays, les adolescents essaient de s'adapter en adoptant la



nouvelle culture, mais qu'après un certain temps, ils réévaluent certaines valeurs et se tournent de nouveau vers leur culture d'origine.

Les témoignages recueillis dans le cadre du présent mémoire permettent aussi de constater que, pour l'ensemble des participants, la famille nucléaire et élargie, représentée comme une source de soutien social et émotionnel, occupe une place privilégiée dans leur vie. Des travaux antérieurs ont d'ailleurs fait valoir l'importance de la famille comme source de soutien social (Calzada, 2010; Falconier, 2013; Marin, 1991; Raffaelli et Ontai, 2004; Raffaelli et Ontai, 2001; Sabogal et al., 1987; Villareal et al., 2005). Pour tous les participants, c'est au sein de la famille que les valeurs sont inculquées, le respect est décrit comme l'une des valeurs les plus importantes. Ce constat rejoint les travaux de Calzada et al. (2010) auprès de mères mexicaines et dominicaines. Dans la présente recherche, des participants, surtout issus du groupe moins acculturé, ont aussi mis l'accent sur le respect envers leurs parents et ceux de leur partenaire, soulignant l'importance d'obéir à leurs règles pendant qu'ils habitent chez eux et des comportements de révérence envers eux. Ils ont souligné que le fait d'avoir des relations sexuelles chez leurs parents était perçu comme un manque de respect, pratique fréquemment acceptée dans la culture québécoise, ce qui nous démontre un écart entre leur expérience et les normes de la culture d'accueil. Les participants masculins ont aussi mentionné le respect envers les femmes comme une valeur inculquée aux garçons à partir d'un très jeune âge, la femme étant considérée comme un être délicat et sensible qu'il faut protéger, ce qui a déjà été rapporté par Raffaelli et Ontai (2001). Le respect en général a été considéré comme une des valeurs à inculquer fortement à leurs descendants, puisque, selon les participants, celui-ci est peu présent dans la culture québécoise.

La virginité, surtout féminine, a aussi été décrit comme une valeur importante transmise au sein de la famille, ce qui rejoint d'autres auteurs (Deardorff et al., 2010; Flores, Eyre et Millstein, 1998; Padilla et Bair, 1991). Cependant, pour l'ensemble des participants, la représentation de la virginité diffère de celle qui leur a été inculquée par leurs parents. Cette divergence réside principalement dans la question de rester vierge jusqu'au mariage. Pour les participants, décider quand perdre leur virginité est un choix personnel et non pas une obligation, et dans cette décision, des éléments dont l'âge, le fait de trouver la personne appropriée, ainsi que les capacités de résistance à la pression sociale qui valorise la perte de

la virginité interviennent. Il s'agit d'observations qui diffèrent de celles rapportées par Deardorff et al. (2008), qui signalent que la virginité jusqu'au mariage constitue une valeur sexuelle importante pour les jeunes latino-américains.

La représentation de la virginité qu'a le groupe s'éloigne de celle véhiculée par la culture latino-américaine, influencée de façon importante par le marianisme. Cependant, selon nos résultats, nous avons constaté que deux filles de 20 ans sont toujours vierges, fait qui nous démontre la présence de représentations à différents niveaux : les représentations sociales de la culture d'accueil, les représentations du groupe et les représentations individuelles.

Le mariage est aussi considéré tant par les filles que par les garçons comme une valeur importante et présenté comme un objectif de vie à atteindre. Ces représentations renvoient à l'acceptation de nouvelles responsabilités et à la constitution d'une nouvelle famille, ainsi qu'à la confirmation de l'amour et de l'engagement envers le conjoint. Sur le plan religieux, le mariage est considéré comme l'accomplissement d'un commandement divin.

En ce qui concerne la socialisation au sein de la famille, les témoignages des participants suggèrent la présence d'attitudes traditionalistes de la part des parents, basées sur l'inégalité quant à l'établissement des rôles de genre sexuels. Bejarano, Manzano et Montoya (2011) ont aussi observé qu'aux États-Unis, les immigrants latino-américains approuvaient moins l'expression d'un rôle de genre libéral qui met l'accent sur l'égalitarisme entre les hommes et les femmes comparativement aux autres groupes d'immigrants. Les attitudes traditionalistes liées au machisme et au marianisme se manifestent par une inégalité dans la répartition des responsabilités domestiques, les jeunes filles étant responsables de la plupart d'entre elles pour bien se préparer à assumer le rôle de femme au foyer, une fois mariées, une inégalité remarquée uniquement par les filles. Sur le plan affectif, les parents sont plus démonstratifs envers les filles, ce qui se traduit par des contacts physiques et une façon plus douce de s'adresser à elles. En retour, les garçons sont traités plus rudement, avec un ton de voix plus agressif et des contacts physiques réduits. Les raisons qui sous-tendent ces normes différentes sont que les filles sont fragiles, sensibles et qu'elles ont besoin d'affection, alors que les garçons sont plus insensibles et demandent à être encadrés plus rigoureusement pour devenir de vrais hommes. Ces constats rejoignent ceux décrits par Koss-Chioino et Vargas (1999), qui avancent que la culture latino-américaine se caractérise par des normes qui encouragent

une forte différenciation entre les deux sexes : la femme est socialisée pour être subordonnée à l'homme et pour prendre soin de la maison et des enfants, tandis que l'homme est socialisé pour être dominant, très sexuel et agressif (Doll, 2004). En ce qui concerne les règles de conduite entourant les horaires de sortie et de retour au domicile et à l'interdiction de consommer de l'alcool et des drogues, elles sont imposées tant aux garçons qu'aux filles. Ces règles seraient un peu plus strictes pour les filles, surtout en ce qui concerne les permissions de sorties, ce qui permet aux parents d'exercer un plus grand contrôle, un comportement considéré comme protecteur de l'avis de certains participants, tant des filles que des garçons, qui s'expliquerait par la vulnérabilité accrue et la fragilité des jeunes filles. Ces résultats rejoignent ceux de Raffaelli et Ontai (2004) qui suggèrent que la socialisation pour les filles et pour les garçons est différente au sein des familles latino-américaines résidant aux États-Unis. Les parents accordent aussi plus de liberté aux garçons qu'aux filles, qui ont plus de responsabilités ménagères et ont plus rarement des permissions pour s'adonner à des activités à l'extérieur de la maison. Ces auteurs ont également observé que les règles parentales étaient plus strictes pour les filles quant aux interactions avec des membres de l'autre sexe et aux horaires de retour à la maison.

Toujours en lien avec les enjeux familiaux, les participants accordent une place importante à la famille dans la gestion de leurs relations amoureuses. Pour la plupart d'entre eux, des normes parentales sont à respecter, toujours plus strictes pour les filles : présenter son partenaire à ses parents, respecter un horaire lors des sorties, ne pas rester seul et ne pas dormir ensemble au domicile des parents. Une règle est commune à l'ensemble des participants : l'interdiction de dormir ensemble dans l'un ou l'autre des domiciles des parents pour éviter les relations sexuelles. Ces normes parentales, qui visent à maintenir la virginité, surtout celle des filles, sont semblables à celles rapportées par d'autres études menées auprès de jeunes latino-américains résidents aux États-Unis (Raffaelli 2005, 2004, 2001; Villaruel, 1998). Cette norme pourrait être liée à l'influence des valeurs transmises par la religion catholique, basées sur l'imitation de la Vierge Marie (Runkel 1998). Pour les participants, il est important que le partenaire soit accepté par la famille et qu'il soit intégré à la vie familiale. Dans le cas contraire, le rejet du partenaire peut devenir une source de conflits entre les jeunes avec ses parents et aussi entre les partenaires. Des écarts entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport aux représentations de la famille sont aussi

présents. À ce propos, les participants affirment que la famille occupe une place moins importante dans la vie des jeunes québécois que dans la vie des jeunes mexicains. Dans la culture québécoise, à leurs yeux, il existerait une grande distanciation affective et communicationnelle entre parents et enfants adolescents, ce qui se manifeste par le fait que les jeunes quittent le domicile parental à un âge précoce, c'est-à-dire à une étape de la vie où le soutien, les conseils et l'affection de leurs parents est primordiale. Ces relations, considérées comme essentielles par les jeunes latino-américains, renforcent les mécanismes de familisme prévalents dans ce groupe. Par rapport à la socialisation au sein de la famille, nous ne constatons pas de différences en lien avec le niveau d'acculturation.

## 6.2 Les représentations des relations amoureuses

Les données recueillies suggèrent que, lorsque les participants font le choix d'un partenaire amoureux, les aspects qui sont principalement considérés renvoient à des traits de personnalité, comme le sens de l'humour, la maturité, la simplicité, la responsabilité et l'optimisme. Le fait d'avoir des objectifs précis dans la vie et la motivation de les atteindre, les valeurs et de perspectives partagées ont aussi été rapportées. La même nationalité et les similitudes culturelles ont été mentionnées comme des critères importants à considérer dans le choix d'un partenaire amoureux. Même si l'aspect physique est mentionné comme un élément à prendre en compte, il n'est pas considéré par plusieurs d'entre eux comme une priorité. Pour les participants, les aspects mentionnés précédemment jouent un rôle important dans l'attirance, mais la construction du sentiment amoureux dépend plutôt des caractéristiques qui sont découvertes au fur et à mesure que les partenaires se découvrent et apprennent à se connaître.

En ce qui concerne les stratégies de séduction, on constate la présence d'attitudes traditionnalistes par rapport aux initiatives féminines chez la majorité des filles. Elles les considèrent de façon négative, en les décrivant comme une manière de supplier le garçon ou de le forcer à s'intéresser à elles. Elles remarquent que ces préjugés ont été transmis par leur mère qui leur a inculqué la vision que c'est le garçon qui doit séduire la fille. À l'inverse, les



garçons considèrent les initiatives féminines comme une approche agréable et un moyen de faciliter l'établissement de la relation si ces initiatives sont performées subtilement, mais cette perspective change lorsque ces initiatives sont trop directes ou qu'elles impliquent une connotation sexuelle.

Quant aux différences entre la façon de vivre les relations amoureuses dans la culture d'origine et d'accueil, les participants remarquent que les jeunes québécois ne se donnent pas le temps de se connaître avant d'établir une relation, que la séduction est presque absente au début de la relation amoureuse et que les filles québécoises sont confrontées à moins de préjugés si elles prennent des initiatives pour amorcer une relation amoureuse ou sexuelle. L'intégration du partenaire à la famille serait aussi un aspect peu important dans le contexte québécois. Les relations amoureuses seraient moins stables, alors que la décision de cohabiter est prise rapidement, peu de temps après que les partenaires aient débuté une relation amoureuse. Dans ces conditions, pour les jeunes québécois, le mariage ne constituerait pas un rite important dans l'établissement de la relation de couple.

### 6.3 Les représentations de la sexualité

Pour plusieurs participants, la sexualité est considérée comme un sujet tabou au sein de leur famille. Elle n'est pas toujours facile à aborder et lorsque c'est le cas, cela ne se fait pas ouvertement. Des préjugés et des affects comme la gêne, la peur ou des malaises autour de ces enjeux rendent compliquée la discussion avec les parents. Ces résultats rejoignent ceux de Guilamo-Ramos et al. (2006), qui mentionnent qu'au sein des familles latino-américaines résidant aux États-Unis, les enfants ne reçoivent pas d'informations précises à propos de la sexualité, probablement à cause des normes culturelles, selon lesquelles c'est la mère qui est chargée de l'éducation des enfants. Or, selon les normes du marianisme, les femmes sont encouragées à ne pas aborder le sujet de la sexualité. En effet, les parents qui sont confortables par rapport à la sexualité et qui ont confiance en leurs connaissances sur les questions de sexualité, sont plus susceptibles de communiquer avec leurs enfants plus efficacement (Maureen et Wurtele, 2013).



Dans la plupart des cas, la sexualité au sein de la famille de nos participants est abordée superficiellement et uniquement pour traiter les aspects entourant les changements physiologiques propres à l'adolescence, la grossesse et la prévention des ITSS. Certaines participantes disent avoir aussi reçu des messages les avisant de ne pas avoir des relations sexuelles précocement, de bien connaître leur partenaire avant de s'impliquer dans une relation sexuelle et s'assurer que la relation est sérieuse et inscrite dans un contexte amoureux. Ces observations vont dans le même sens que celles reportées par Raffaelli et Ontai (2001), qui montrent qu'au sein des familles latino-américaines résidant aux États-Unis, les discussions sur la sexualité sont limitées. Elles abordent uniquement les aspects biologiques et les risques associés à l'activité sexuelle. Cependant, des participants disent avoir eu des discussions ouvertes sur la sexualité avec leur famille tant nucléaire qu'élargie. Étant donné la pauvreté de la communication sur la sexualité dans ce cadre et le fait que les discussions sur ce sujet commencent régulièrement alors que les adolescents sont déjà actifs sexuellement (Mauren et Wurtele, 2013), dans la plupart des cas, les participants ne reconnaissent pas la famille comme une source d'information très importante sur le sujet. Les sources les plus consultées dans ce domaine sont l'internet, les amis plus expérimentés et les livres. Par contre, la plupart des participants mentionnent aborder les questions sexuelles dans leur couple, même si quelques-uns ont reconnu avoir ressenti de l'inconfort et de la gêne au début de la relation. Des participants considèrent que pour être en mesure d'aborder les enjeux associés à la sexualité, il est important d'atteindre une certaine solidité dans la relation, associée à la confiance. Pour d'autres, le fait d'avoir abordé la question de la sexualité les a aidé à renforcer leur lien de couple. Seule une participante affirme ne jamais avoir discuté de ce sujet avec son partenaire, le considérant comme un manque de respect de son partenaire à son égard. Cette position rejoint les observations de Dearforff (2008), dans une étude réalisée auprès des jeunes latino-américains aux États-Unis, qui considère le fait que le garçon parle de sexualité à sa partenaire comme un manque de considération incompatible avec le sentiment amoureux. Quant aux aspects de la sexualité discutés au sein de leur couple, ils portent sur la protection face aux ITSS, la contraception et la conduite à suivre en cas de grossesse non désirée.

Pour la plupart des participants, dans leurs représentations de la sexualité, il existe un lien entre la sexualité et l'amour, l'implication sexuelle nécessitant l'existence d'un lien affectif.

La seule attraction physique et la recherche du plaisir ne sont pas suffisantes pour passer à l'exercice de la sexualité. La stabilité de la relation et un sentiment amoureux partagé deviennent des prérequis à considérer. Ces résultats rejoignent ceux rapportés par Doll (2004) dans une étude réalisée auprès de jeunes filles mexicaines qui considèrent le fait d'avoir des relations sexuelles avant le mariage comme moralement acceptable si elles ont lieu dans un contexte amoureux et dans une relation stable. Des participants établissent une nuance entre faire l'amour et avoir du sexe. Faire l'amour implique la spontanéité, le partage de sentiments comme l'amour, la tendresse, alors qu'avoir du sexe se fonde uniquement sur l'attraction physique et la recherche de plaisir, ce qui est considéré comme une conduite problématique. Pour d'autres participants, l'établissement de relations sexuelles uniquement pour la recherche de plaisir est valable seulement si les deux personnes partagent le même objectif. Quant aux habiletés sexuelles, elles sont marquées par des attitudes traditionalistes, liées au machisme et au marianisme. Dans leur pays d'origine, les garçons doivent avoir plus de connaissances et d'expériences sexuelles, car ce sont eux qui doivent initier à la sexualité les femmes vierges. Par contre, pour les femmes, les expériences dans ce domaine peuvent contribuer à leur mauvaise réputation. Ces résultats recourent ceux obtenus dans des études antérieures (Driscoll et al., 2001; Raffaelli, 2005; Raffaelli et Ontai, 2001). Si ce double standard continue à être valable pour certains participants, la plupart d'entre eux considèrent que cette norme a cessé d'être valide, en revendiquant une égalité homme-femme dans ce domaine et l'obtention des mêmes droits d'expérimenter sexuellement. De ce fait l'expérience sexuelle antérieure à la relation actuelle ne devrait avoir aucune influence négative. En ce qui concerne les raisons pour refuser d'avoir des relations sexuelles ou pour repousser l'initiation sexuelle, les plus importantes à leurs yeux renvoient à un âge trop précoce, au manque de confiance, à des difficultés de communication et de désir mutuel, à la peur d'une grossesse ou aux risques d'ITSS et au refus d'utiliser le condom.

Des écarts entre la culture d'origine et d'accueil par rapport à la façon de vivre la sexualité sont aussi présents. Dans le contexte québécois, la sexualité semble se vivre plus librement qu'au Mexique, ce qui se traduit par une initiation sexuelle à un âge plus précoce, la facilité dont le thème de la sexualité serait abordé, même pendant l'enfance. L'âge légal minimal peu élevé, 14 ans, pour avoir le droit d'avoir des relations sexuelles ou de se faire avorter sans l'autorisation des parents constituent d'autres exemples rapportés par les participants.

L'incidence précoce des ITSS, la faible importance accordée à la virginité et la grande permissivité parentale qui se manifeste en acceptant que leurs enfants dorment avec leur partenaire au domicile, une possibilité complètement interdite au Mexique, sont aussi relevées. Pour certains, ces écarts peuvent constituer une source de conflits intérieurs quant à leur vécu sexuel.

Les résultats obtenus nous permettent d'identifier certaines différences par rapport aux conduites sexuelles des participants liées au genre. Ces différences résident dans le nombre de partenaires sexuels, celui-ci étant plus élevé pour les garçons que pour les filles, ce qui rejoint les observations d'Arroyo (1997). Une autre différence est liée à la conservation de la virginité, situation rapportée par deux filles de 20 ans au moment de l'étude. Les deux participantes faisaient partie du groupe plus acculturé, fait qui nous a surpris et qui nous suggère que l'instrument d'acculturation utilisé dans notre recherche ne mesure pas des valeurs propres à la culture d'origine qui font partie du noyau de la représentation sociale de la sexualité, valeurs plus résistantes au changement. Pour le reste des participants, il n'existe pas de différence par rapport à l'âge de l'initiation sexuelle, lequel oscille entre 13 et 18 ans.

D'après ces résultats, nous remarquons que les participants évaluent comparativement les normes sexuelles propres à la culture mexicaine et celles liées à la culture québécoise, et cette évaluation contribue à la formation de nouvelles représentations qui servent de guide dans leurs conduites sexuelles.

#### 6.4 Les représentations de la violence et des conflits au sein des relations amoureuses

Cette section discute du quatrième objectif de la recherche qui consiste à identifier les normes qui guident les relations interpersonnelles et qui peuvent devenir sources de conflits en se traduisant éventuellement par des gestes de violence au sein des relations amoureuses. D'une part, elle décrit les représentations des différentes formes de violence au sein des relations amoureuses et les facteurs explicatifs avancés par les participants. D'autre part, elle présente les différentes sources de conflits, les stratégies de gestion, ainsi que les expériences de violence que les participants ont vécues au sein de leur couple.

Nous constatons que, du point de vue des participants, la violence psychologique peut se manifester par des remarques blessantes contre l'intelligence, l'apparence physique, la famille, ainsi que par des menaces, des comportements de jalousie, d'intimidation, de possessivité ou de contrôle. Lorsqu'on questionne les participants au sujet des expériences de violence vécues dans le contexte de leurs relations amoureuses, cinq d'entre eux rapportent, en cours d'entrevue, avoir vécu des épisodes de violence psychologique qui se sont manifestées par des paroles blessantes et par des comportements de contrôle. Deux filles mentionnent en avoir été victimes, alors qu'une fille et deux garçons rapportent avoir exercé des gestes de violence psychologique à l'endroit d'un partenaire amoureux. Cependant, lorsqu'on analyse les données obtenues par le biais des questionnaires autorévélés, tous les répondants, à l'exception d'une participante, admettent avoir subi au moins un épisode de violence psychologique ou commis un geste de violence psychologique. Cet écart dénote leur difficulté à reconnaître la violence psychologique ou émotionnelle au sein de leurs relations amoureuses ou leurs difficultés à les partager avec la chercheuse lors de l'entrevue. La violence psychologique est d'ailleurs la forme de violence la plus fréquemment rapportée dans un contexte amoureux à l'adolescence. À ce propos, les données de l'Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire 2010-2011 (Institut de la statistique du Québec, 2012) affichent une prévalence de 17,3 % pour la violence infligée et de 21,8 % pour la violence subie.

En ce qui a trait à la violence physique, elle peut prendre, selon les participants ayant participé à la présente recherche, la forme de bousculades, de claques, de coups, d'attouchements brusques ou faits sans consentement, ainsi que de coups sur des objets. En cours d'entrevue, deux garçons ont souligné avoir subi de la violence physique manifestée par des coups et des claques. Toujours selon l'Institut de la statistique du Québec (2012), les garçons déclarent subir un peu plus de violence physique dans leurs relations amoureuses que les filles (13 % c. 11 %).

Pour ce qui est de la violence sexuelle, du point de vue des participants, elle se caractérise par le fait de forcer l'autre à adopter des comportements sexuels en utilisant la force physique et/ou la force psychologique, ou lorsque l'autre est sous l'effet de drogues et de l'alcool. Les résultats obtenus en entrevue et à l'aide du questionnaire permettent de constater que deux



participants (des garçons) rapportent des expériences de violence sexuelle. Le premier participant mentionne avoir exercé de la pression sur sa partenaire pour avoir des relations sexuelles et l'autre participant signale avoir subi de la pression de la part de sa partenaire et avoir aussi, en retour, exercé de la pression sur sa partenaire. Selon l'Institut de la statistique du Québec (2012), la violence sexuelle est la forme la moins fréquemment rapportée, la prévalence de la violence sexuelle infligée est de 2,7 % et de 9,9 % pour la violence sexuelle subie. Par rapport au sexe, les garçons semblent l'infliger un peu plus que les filles (3,4 % c. 2,0 %). L'écart existant entre les témoignages obtenus dans le cadre des entrevues réalisées et les résultats aux questionnaires par rapport au fait d'avoir vécu des expériences amoureuses violentes suggère que certains des participants ont de la difficulté à admettre la violence au sein de leur couple. La plupart d'entre eux font remarquer que le dénominateur commun de ces comportements violents dans le couple est l'intention de faire du mal à l'autre. Dans un même ordre d'idées, Price et al. (2000) signalent que seuls les garçons considèrent qu'un comportement est violent uniquement quand il y a une intention de blesser, alors que les filles définissent les comportements comme étant violents lorsque des répercussions négatives sont possibles. Certains jeunes ayant participé à la présente recherche considèrent que la violence psychologique a des effets aussi dévastateurs sur l'individu que la violence qui s'exprime sous une forme physique, surtout au plan de l'estime de soi.

Relativement aux facteurs explicatifs de la violence infligée, subie ou tolérée dans le contexte amoureux, des participants ont mentionné une faible estime de soi. Ce constat rejoint des études antérieures qui soutiennent une association entre une faible estime de soi et la victimisation (Lavoie et al., 2001; Stets, 1991). Les participants considèrent une faible estime de soi comme un facteur lié tant à l'expression de la violence qu'à sa tolérance, considérant que le désir d'occulter un manque d'assurance et une faible estime de soi. Parallèlement, il devient difficile de prendre la décision de mettre fin à une relation amoureuse violente lorsque l'estime de soi est faible. À ce propos, des études soulignent que les adolescents qui présentent une faible estime seraient plus enclins à subir la violence psychologique de leur partenaire (Jezl et al., 1996; Lavoie et al., 2001).

Les expériences de violence vécues au sein de la famille ou dans des relations amoureuses antérieures ont aussi été rapportées par la plupart des participants comme l'un des facteurs



explicatifs du recours à la violence, de la victimisation et de la tolérance de la violence au sein du couple. En ce sens, Lavoie (2000) signale que pour les victimes de violence, le risque de vivre de nouveau une situation de victimisation dans ses relations futures est plus élevé. L'adoption de ces modèles relationnels violents rend difficile sa reconnaissance et perpétue leur répétition. Ainsi que l'ont aussi relevé d'autres études, les participants perçoivent l'abus physique ou sexuel pendant l'enfance comme un facteur prédisposant à subir de la violence au sein du couple (Hébert et al., 2008; Banyard et al., 2000). Certains participants ont expliqué le maintien des relations amoureuses en dépit de la violence par la dépendance affective et la croyance selon laquelle le sentiment amoureux constitue une raison potentielle pour tolérer la violence.

Quant au vécu amoureux des participants, les sources de conflits principalement rapportées concernent les relations familiales et celles avec les pairs de l'autre sexe. Par rapport aux relations familiales, les règles familiales régissant les relations amoureuses, en particulier les horaires de sortie et l'interdiction de passer la nuit avec son partenaire sont souvent difficiles à accepter par les jeunes et suscitent des conflits au sein de la relation. Ces contraintes seraient d'ailleurs plus rigides lorsque le/la partenaire n'est pas d'origine latino-américaine. Le manque d'acceptation et d'intégration du/de la partenaire dans le milieu familial constitue aussi une source de disputes entre les partenaires. En ce qui a trait à la relation avec les pairs de l'autre sexe, la jalousie est mentionnée comme à l'origine des conflits les plus fréquents au sein du couple. Le sentiment de jalousie est très souvent partagé dans le couple, dans le contexte présentiel ou virtuel, et il se manifeste par l'opposition du/de la partenaire au maintien des relations avec d'autres membres du sexe opposé présents dans l'entourage. Ces observations rejoignent celles rapportées par Lavoie et Vézina (2001) qui mentionnent que le contrôle des relations sociales avec les pairs de l'autre sexe par le moyen de la jalousie du/de la partenaire est un prétexte suscitant des conflits et de la violence. Des garçons ayant participé à la présente étude ont confié que ce comportement leur était reproché par leur partenaire, alors que leur partenaire n'entrevoyait pas la situation de la même façon lorsqu'elle adoptait la même conduite. L'absence de projets d'avenir ou leur divergence a aussi été mentionnée comme une source de tensions dans le couple, ainsi que les conflits suscités par les habitudes de consommation de tabac, d'alcool et de drogues de l'un des

partenaires et le non-respect des plans préétablis relativement aux horaires ou aux sorties communes.

Quant aux stratégies de résolution de conflits privilégiées au sein du couple, la plupart des participants rapportent utiliser la négociation pour gérer les disputes en privilégiant des stratégies qui consistent à prendre le temps, au moment où un conflit survient, de réfléchir à deux sur le problème, d'en parler, en donnant chacun son point de vue, en analysant les arguments respectifs pour arriver à trouver une solution satisfaisante pour les deux partenaires. Des participants ont aussi mentionné que se mettre à la place de l'autre facilite la négociation. En retour, céder au chantage ou à la pression pour éviter des conflits constitue une autre stratégie pour certains d'entre eux. Élever la voix pour exprimer son désaccord et se faire entendre constitue une stratégie utilisée par la plupart des répondants qui ne considèrent pas cette approche comme un comportement violent.

Des écarts entre la culture d'origine et la culture d'accueil par rapport aux représentations de la violence ont aussi été rapportés. À ce propos, des participants affirment que, dans le contexte mexicain, la violence au sein du couple est plus fréquente que dans le contexte québécois. Cette différence est attribuée au fait, qu'au Québec, il existe plus de lois qui protègent les femmes, plus d'organismes de soutien aux femmes victimes de violence, une intervention rapide des autorités dans ces contextes, ainsi qu'une éducation et une conscientisation du public contre ce type de comportements. À l'opposé, d'autres participants considèrent que la violence au sein des relations amoureuses est plus fréquente au Québec qu'au Mexique. Ils l'attribuent au manque de soutien et d'affection dans le contexte familial, ce qui provoquerait une plus grande tolérance des jeunes à la violence. La diversité ethnoculturelle au Québec contribuerait à augmenter la prévalence de la violence à cause de la présence de patrons de conduite violente qui seraient dominants dans certains de ces groupes, ainsi qu'aux tensions provoquées par les différences culturelles dans les couples mixtes.

## 6.5 Limites de la recherche

Ce mémoire présente néanmoins certaines limites qui se doivent d'être considérées dans l'interprétation des résultats. Tout d'abord, bien qu'un court questionnaire permette de documenter les variables sociodémographiques, le niveau d'acculturation et le profil amoureux et sexuel, mentionnons que la présente étude repose presque uniquement sur un devis qualitatif. En effet, une réelle triangulation des méthodes, qui consiste à appréhender le même objet d'étude avec plus d'une méthode pour prendre en considération plusieurs aspects ou types d'information (Anger, 1996), aurait permis une meilleure compréhension de la construction des représentations qui entourent le vécu sexuel et amoureux des jeunes et immigrants latino-américains et de l'influence potentielle du genre et du niveau d'acculturation. Une deuxième limite est liée à la constitution de l'échantillon. D'une part, sa faible taille ( $n=11$ ) ne nous a pas permis d'atteindre la saturation empirique. Pires (1997, p. 157) définit la saturation empirique comme « le phénomène par lequel le chercheur juge que les derniers documents, entrevues ou observations n'apportent plus d'informations suffisamment nouvelles ou différentes pour justifier une augmentation du matériel empirique ». En recherche qualitative (Manseau, 2007), la saturation empirique est généralement atteinte après avoir réalisé de vingt à vingt-cinq entrevues en profondeur. Premièrement, la faible taille de l'échantillon nous a limité dans l'identification des spécificités liées au genre. Deuxièmement, tous les participants vivent au Canada depuis à peu près le même temps, ce qui a limité la possibilité de comparer l'influence de l'acculturation par rapport au temps vécu dans la culture d'accueil.

Bien que tous les participants aient accepté de discuter des thèmes explorés dans cette recherche, à savoir les relations amoureuses, la sexualité et la violence, ceux-ci n'ont pas été abordés avec la même profondeur par tous, limitant ainsi les analyses. La réalisation des entrevues par l'intervieweuse d'origine mexicaine a pu introduire un biais relatif à la désirabilité sociale. Il est aussi possible que les jeunes se soient, consciemment ou non, censurés sur certains aspects de leur vie familiale ou amoureuse (Poupart, 1997).

En dépit de ces limites, nous avons eu recours à diverses stratégies pour nous assurer du respect des critères de scientificité de la recherche qualitative, c'est-à-dire la crédibilité, la

transférabilité et la fiabilité, dans le but d'établir la valeur de ses résultats. La crédibilité des résultats (validité interne), qui concerne « la justesse et la pertinence du lien établi entre les observations empiriques et leur interprétation » (Laperrière, 1997, p. 377), a été assurée par la tenue d'une chronique couvrant en détail la succession des étapes depuis la collecte des données jusqu'à l'interprétation, ce qui permet de vérifier la fidélité de la codification et la constance dans l'application des règles d'analyse, de traitement et d'interprétation (Fernet, 2005). De même, le biais de sélection des sujets a été réduit par une stratégie d'échantillonnage basée sur des variables stratégiques pertinentes compte tenu de l'objet d'étude (Fernet, 2005). La transférabilité, (validité externe), qui consiste en le « degré de généralisation des résultats d'une recherche à d'autres populations, lieux et périodes de temps ayant les mêmes caractéristiques » (Laperrière, 1997, p. 379), a été assurée par la stratégie d'échantillonnage privilégiée et par ses variables stratégiques en cherchant à diversifier les cas étudiés, ainsi que par la spécification des caractéristiques de la population étudiée. Finalement, la fiabilité (fidélité), qui cherche à assurer que les résultats obtenus ne sont pas liés à des circonstances accidentelles et que d'autres chercheurs, employant les mêmes procédés auprès de populations similaires, arriveraient aux mêmes conclusions, a été favorisée par un suivi serré par les chercheurs impliqués dans cette recherche. Le processus de fidélisation par la méthode de l'entente inter-juges a été effectué par deux chercheurs tout au long du processus d'analyse. Ils ont révisé l'ensemble des analyses, ce qui a servi à valider les unités de sens et les catégories conceptuelles émergentes.

## 6.6 Pistes de recherche

La présente étude apporte un éclairage sur la manière dont les jeunes immigrants mexicains vivent leurs relations amoureuses et leur sexualité, en prenant en compte les facteurs socioculturels propres à leur culture d'origine et ceux propres à leur culture d'accueil. Cependant, plusieurs éléments mériteraient d'être approfondis lors de recherches ultérieures.

En premier lieu, il serait pertinent d'approfondir le rôle de l'acculturation dans la construction des représentations sociales qui entourent le vécu sexuel et amoureux des jeunes mexicains.



Pour ce faire, il serait intéressant de conduire une étude similaire auprès d'un échantillon plus important, composé de jeunes immigrants mexicains de première et de deuxième génération, pour être en mesure de comparer l'influence de l'acculturation sur la construction de ces représentations par rapport au temps vécu dans la culture d'accueil. Un échantillon plus large pourrait aussi permettre d'approfondir la comparaison des différences liées au genre.

En ce qui a trait à la violence dans le contexte amoureux, il serait utile de réaliser une étude comparative entre un groupe de jeunes immigrants mexicains qui ont vécu de la violence au sein de leur couple et un autre groupe qui n'en a pas vécu, afin d'étudier la construction des représentations qui entourent leur vécu sexuel et amoureux. Il serait aussi intéressant de mener une étude quantitative visant à mesurer si le niveau d'acculturation a une influence sur la prévalence de la violence dans le contexte amoureux et ainsi être en mesure de déterminer si l'acculturation peut être considérée comme un facteur de protection ou de risque.

#### 6.7 Retombées pour l'intervention éducative et préventive

À partir des résultats obtenus, des interventions préventives pourraient être proposées de manière à offrir aux participants des interventions plus adaptées à leur réalité et à leurs besoins. Considérant l'importance accordée à certaines valeurs comme le respect, le familisme, le mariage et la virginité, il serait pertinent que les interventions d'éducation sexuelle et de prévention de la violence abordent ces valeurs, ainsi que les attitudes liées aux rôles de genre égalitaires.

Puisque cette étude fait état d'un malaise à aborder des thèmes relatifs à la sexualité au sein de la famille, il serait pertinent d'implanter des interventions sexologiques qui ciblent les parents, pour les guider sur le moment et la façon de parler de sexualité avec leurs enfants et pour les aider à comprendre l'influence de leur culture sur la communication familiale en ce qui concerne la sexualité. Lors de ces interventions, les parents seraient invités à réfléchir à leurs propres attitudes envers la sexualité et à celles qu'ils veulent transmettre à leurs enfants, et à en discuter avec les intervenants. De plus, il serait important d'insister sur le besoin d'initier l'éducation sexuelle au sein de la famille à un jeune âge et de ne pas attendre à



l'adolescence pour commencer à aborder le sujet. Cela aiderait entre autres choses à créer une relation de confiance entre les parents et les enfants qui pourraient discuter du sujet d'une manière ouverte et compréhensive. Il serait aussi pertinent de réaliser des interventions qui ciblent tant les parents que les jeunes pour les sensibiliser à l'importance de la communication parents-adolescents en matière de sexualité et pour ouvrir le dialogue dans un climat de respect. Il serait opportun que les interventions proposées permettent de négocier les règles familiales régissant les relations amoureuses et la sexualité sous le toit familial. Ces enjeux sont soulevés par les jeunes comme étant à la source de fréquents conflits vécus avec leurs parents, conflits qui ont aussi des retombées dans leurs relations amoureuses.

D'ailleurs, considérant les sentiments de gêne ou de malaise rapportés lorsque vient le temps d'aborder la sexualité au sein de leur couple, il serait approprié d'offrir des interventions visant à outiller les jeunes dans le développement de stratégies de communication, en particulier avant de s'engager dans une relation sexuelle. Elles aborderaient des sujets tels que la contraception et la protection contre les maladies transmissibles sexuellement (ITS) et pourraient inciter les jeunes à partager leurs craintes et leurs attentes avec leur partenaire, à installer une complicité et à faire preuve d'un certain humour, ce qui leur permettrait de se sentir plus en confiance avec l'autre et de diminuer ainsi les sentiments de gêne et de malaise. Il serait aussi pertinent de les amener à réfléchir sur la notion de respect des valeurs et des limites en rapport avec la sexualité. Des mises en situation pourraient être présentées pour qu'ils puissent, par exemple, initier une conversation de nature sexuelle, proposer l'usage du condom, se refuser à avoir des relations sexuelles, etc.

En ce qui a trait aux conflits vécus dans le contexte des relations amoureuses, les résultats de la présente recherche font état de la pertinence d'accompagner les jeunes dans l'apprentissage des stratégies de négociation afin qu'ils trouvent des solutions à leurs conflits plutôt que de recourir à des conduites comme d'élever la voix pour se faire entendre ou céder au chantage ou à la pression. Comme la plupart des participants ont vécu de la violence, surtout psychologique, sans l'avoir reconnue, des interventions de prévention de la violence dans les relations amoureuses devraient être offertes, et ce, dès la fin du primaire, avant même qu'ils ne vivent leurs premières expériences amoureuses. Ces interventions pourraient les encourager le développement de modèles relationnels harmonieux et égalitaires et ainsi

contribuer à prévenir la revictimisation. Lors de ces interventions, il serait pertinent de donner de l'information sur la violence dans le contexte amoureux chez les minorités ethnoculturelles et d'accroître la sensibilisation à la violence psychologique, surtout verbale, qui est la moins bien reconnue par les jeunes. Il pourrait s'agir de donner en exemple aux jeunes des situations de vie qui semblent étroitement liées à leur réalité pour qu'ils puissent se reconnaître. De plus, il serait intéressant d'offrir des techniques optimales de communication au sein du couple. Pour ce faire, des activités interactives pourraient être mises en place pour que les jeunes puissent reconnaître les caractéristiques d'une bonne communication et les éléments qui lui nuisent.

Considérant que les participants ont signalé les expériences violentes vécues au sein de la famille comme l'un des facteurs explicatifs de la violence infligée, subie et tolérée, il serait important de développer des interventions qui ciblent les parents, pour les sensibiliser à la violence conjugale et approfondir le thème de l'adoption par les enfants, dans leurs propres relations amoureuses, de modèles relationnels violents rencontrés au sein de la famille, ainsi que pour leur faire connaître les ressources de soutien disponibles pour les victimes de violence conjugale.

#### 6.8 Pistes de réflexion sur le plan théorique

Les résultats obtenus nous ont permis de connaître l'influence de la culture d'origine sur les représentations sociales liées aux relations amoureuses et à la sexualité des jeunes latino-américains. De fait, l'exploration de leurs représentations sociales nous a permis non seulement de mieux décrire leurs modèles relationnels et leur sexualité, mais aussi de saisir le cadre de référence qui est à l'origine de leurs pensées, de leurs sentiments et de leurs comportements par rapport à ces aspects de leur vie. Comme le mentionnent Doise et al. (1994), l'étude des représentations sociales permet la découverte de l'ensemble des attitudes et des croyances largement diffusées dans une population. En reprenant la définition des représentations sociales d'Abric (1989, p. 188), qui les définit comme « un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou à

une situation », nous avons pu constater dans cette étude que, parmi les éléments constitutifs des représentations sociales de nos répondants, les valeurs et les croyances propres à la culture latino-américaine comme le respect, le familisme, le mariage, la virginité, le machisme et le marianisme occupent une place prépondérante et qu'elles sont déterminées par leur vécu ainsi que par la nature des liens qu'ils entretiennent avec la société d'accueil. En accord avec la théorie du noyau central sur l'organisation et la structure des représentations sociales développée par Abric (1994) et décrite dans le chapitre III, ces valeurs et croyances qui sont aussi importantes aux yeux des participants pourraient être des éléments constituant du noyau central, et par conséquent des éléments centraux dans leur vision de l'objet (Mannoni, 1998). En effet, le noyau central constitue l'élément le plus stable de la représentation, celui qui résiste le plus au changement (Abric, 1994). Cependant, toujours selon la théorie du noyau central, la virginité, bien qu'elle continue à être considérée comme une valeur importante, a subi certaines transformations, ce qui suggère que cette valeur fait partie du système périphérique. Il s'agit de la partie de la représentation sociale la plus souple et la plus évolutive, puisqu'elle permet une adaptation de la représentation en fonction du vécu de l'individu, en intégrant ses expériences quotidiennes. Un autre élément qui fait aussi partie des représentations sociales renvoie aux rôles sexuels traditionnels, c'est-à-dire le marianisme et le machisme, qui, même s'ils sont encore présents, sont en train de subir une transformation, devenant plus égalitaires. Ce fait montre le caractère dynamique des représentations sociales, comme le signalent Doise et Palmonari (1986) : dans la vie de groupes, les représentations sociales se déplacent, se combinent, quelques-unes disparaissent et d'autres sont élaborées à leur place.

L'analyse des résultats nous a permis de retrouver les quatre fonctions essentielles des représentations sociales dans la dynamique des relations sociales décrite par Abric (1994). Premièrement, la fonction de savoir permet à l'individu de comprendre et d'expliquer la réalité, à travers l'acquisition et l'intégration de connaissances en tenant compte de ses valeurs dans un cadre de référence précédemment établi. La deuxième fonction est la fonction identitaire, qui sert à définir l'identité de chaque individu et à sauvegarder la spécificité de groupes. Cette fonction permet à l'individu d'élaborer une identité sociale compatible avec le système de normes et de valeurs présent dans la société. Cette fonction, nous l'avons remarquée lorsque les jeunes parlent des écarts entre la société d'accueil et la société



d'origine en lien avec les relations amoureuses et la sexualité en surévaluant fréquemment les caractéristiques de la culture d'origine, ceci dans le but de sauvegarder une image positive de leur groupe d'appartenance, selon Abric (1994). La troisième fonction correspond à celle de l'orientation et consiste à guider les comportements et les pratiques, définissant ce qui est licite, tolérable ou inacceptable dans une société. La quatrième fonction est la fonction justificatrice, qui permet a posteriori de justifier les prises de position et les comportements. La première, la troisième et la quatrième fonction ont été identifiées dans toutes les représentations sociales des adolescents, mais, pour donner un exemple précis, nous pourrions citer les représentations sociales de la violence, où les jeunes ont décrit les différents types de violence, ce qui fait référence à leurs connaissances sur la violence. Ils ont donné leur point de vue sur les comportements qui sont acceptables ou inacceptables dans le contexte amoureux, ce qui fait référence à la fonction d'orientation des comportements. Finalement, les jeunes qui ont vécu de la violence dans leurs relations amoureuses ont cherché à justifier ces comportements, ce qui renvoie à la fonction justificatrice.

À la lumière des résultats obtenus dans cette recherche, nous pouvons conclure que l'utilisation de la perspective des représentations sociales a été utile pour mieux comprendre le vécu amoureux et sexuel des jeunes latino-américains ainsi que leurs attitudes par rapport à la violence au sein du couple.

## CONCLUSION

Les jeunes immigrants latino-américains représentent un groupe en croissance dans la population québécoise. C'est à l'adolescence que les premières expériences amoureuses et sexuelles sont vécues et c'est aussi la période où les modèles relationnels sont appris. Pour ces jeunes immigrants, cette étape comporte des défis encore plus importants, car ils doivent composer avec les modèles relationnels propres à leur culture et avec ceux de la société d'accueil. En effet, le fait de faire face à de nouveaux modèles relationnels et à de nouvelles valeurs peut entraîner chez ces jeunes une certaine confusion dans l'acceptation des normes et des valeurs qui guident leurs relations interpersonnelles et leur sexualité, ce qui peut les rendre vulnérables à la violence dans le contexte amoureux. Les travaux qui se sont intéressés aux normes et aux valeurs qui régissent les relations amoureuses et la sexualité de ce groupe culturel sont limités, ce qui rend difficile la compréhension du vécu amoureux et sexuel et des attitudes par rapport à la violence dans le contexte amoureux des jeunes immigrants latino-américains. Cette recherche surtout de type qualitatif réalisée auprès de jeunes immigrants mexicains résidant à Montréal, privilégiant les entretiens individuels semi-dirigés, a permis d'explorer la construction de leurs représentations sociales en lien avec les relations amoureuses et la sexualité, et de voir comment elles peuvent moduler leurs attitudes et leurs comportements par rapport à la violence au sein du couple.

Les résultats suggèrent que les valeurs, les croyances, les normes familiales et les rôles sexuels propres à la culture d'origine contribuent de manière importante à la construction de leurs représentations sociales liées aux relations amoureuses et à la sexualité. Pour les participants, la famille représente une source de soutien social et émotionnel et de transmission de valeurs importantes. Parmi ces valeurs, le respect des parents et des femmes, le mariage et la virginité occupent une place prépondérante. La socialisation au sein de la famille se fait dans un contexte marqué par des attitudes traditionalistes basées sur l'inégalité



quant à l'établissement des rôles de genre sexuels, attitudes qui se manifestent principalement par l'établissement de règles plus strictes pour les filles que pour les garçons. Ces règles concernent les permissions de sorties, les interactions avec des membres de l'autre sexe et l'imposition de responsabilités ménagères accrues pour les filles. La famille semble aussi avoir une grande influence dans la gestion des relations amoureuses des participants, l'acceptation du partenaire, son intégration à la vie familiale, ainsi que le respect des normes parentales liées à leurs relations amoureuses. Dans ce domaine, les participants accordent une grande importance aux traits de personnalité comme le sens de l'humour, le sens des responsabilités, la sincérité et l'optimisme, au partage d'objectifs de vie, aux valeurs communes, ainsi qu'aux similitudes culturelles dans leur choix d'un/e partenaire. En matière de séduction, les filles maintiennent des attitudes traditionalistes, considérant les initiatives féminines de façon négative, à l'inverse des garçons.

En ce qui a trait à la sexualité, celle-ci est considérée comme un sujet tabou au sein de la famille et elle est entourée de préjugés et d'affects comme la gêne, la peur ou le malaise, ce qui entrave les discussions sur ce sujet dans la plupart des cas. Lorsque ce thème est abordé, c'est superficiellement et uniquement pour traiter des aspects physiologiques et préventifs. Par contre, le sujet semble être discuté plus facilement dans la plupart des couples, même si certains participants considèrent qu'il faut atteindre une certaine solidité dans la relation avant de le traiter. Pour la plupart des participants, les représentations de la sexualité sous-tendent un lien entre la sexualité et l'amour. Par conséquent, ils considèrent que la seule attraction physique et la recherche de plaisir ne sont pas suffisantes pour s'impliquer dans l'exercice de la sexualité. Par rapport aux habiletés sexuelles, elles sont marquées, pour certains participants, par des attitudes traditionalistes, liées au machisme et au marianisme. Ils considèrent comme valable le modèle selon lequel les garçons doivent être expérimentés sexuellement, contrairement aux filles qui doivent rester vierges. Toutefois, pour la majorité des participants, ce modèle a cessé d'être valide.

En ce qui concerne les représentations de la violence dans le contexte amoureux, les témoignages des jeunes suggèrent que, même s'ils sont sensibilisés aux différentes formes que peut prendre la violence, ils ont de la difficulté à reconnaître les comportements violents dans leurs propres relations amoureuses. Parmi les facteurs explicatifs de l'expression ou de

la tolérance de la violence dans le contexte amoureux, ils mentionnent une faible estime de soi, la répétition de modèles relationnels violents appris au sein de la famille ou dans des relations antérieures, les abus physique et sexuel pendant l'enfance et la croyance selon laquelle le sentiment amoureux constitue une raison potentielle pour tolérer la violence.

Quant à leur propre vécu amoureux, les principales sources de conflits rapportées sont liées à la difficulté à accepter les règles familiales concernant les relations amoureuses, un enjeu qui devient plus évident lorsque le partenaire n'est pas latino-américain et à la jalousie ressentie lorsqu'un partenaire interagit avec des pairs de l'autre sexe. Par rapport aux stratégies de résolution de conflits, plusieurs participants disent utiliser la négociation. Cependant, élever la voix pour se faire entendre constitue une stratégie amplement utilisée, sans pour autant être considérée comme un comportement violent par les participants.

Les participants ont soulevé certains écarts entre leurs propres modèles relationnels et ceux de la culture d'accueil. Par rapport à la famille, ils jugent que, dans le contexte québécois, la famille occupe une place moins importante et ils déplorent la distanciation affective et communicationnelle entre parents et adolescents. Quant à la façon de vivre les relations amoureuses, ils font remarquer que, dans la culture d'accueil, les relations amoureuses sont moins stables, que la décision de cohabiter est prise peu de temps après le début de la relation et que le mariage ne constitue pas un rite important dans l'établissement de la relation de couple. En ce qui a trait à la sexualité, dans le contexte québécois, elle se vivrait de leur point de vue plus librement qu'au Mexique. Cette situation se traduirait par la faible importance accordée à la virginité, une initiation sexuelle à un âge plus précoce et une grande permissivité parentale.

Malgré les limites de la présente recherche, les résultats obtenus permettent de mieux comprendre l'influence de facteurs socioculturels propres à la culture d'origine dans la construction des représentations sociales liées au contexte amoureux et sexuel des jeunes immigrants mexicains, et la manière dont ils vivent leurs relations amoureuses et leur sexualité. Les écarts entre les modèles relationnels propres à leur culture d'origine et ceux de la société d'accueil exposent les jeunes immigrants à des tensions, générant des réajustements sur les plans familial, amoureux et sexuel.

Les résultats de cette recherche contribuent à la compréhension du vécu amoureux et sexuel des jeunes immigrants mexicains. Cependant, les aspects culturels soulevés dans cette étude méritent d'être approfondis, et ce, à partir d'un échantillon plus large. Des recherches ultérieures privilégiant un devis quantitatif sont aussi nécessaires pour documenter le rôle de l'acculturation dans la construction des modèles relationnels et de la sexualité des jeunes immigrants mexicains, de même que son influence sur la prévalence de la violence dans le contexte amoureux.

À partir de ces résultats, certains besoins sur les plans éducatif et préventif ont été soulevés. Les interventions sexologiques destinées à ce groupe culturel devraient s'adresser autant aux parents qu'aux adolescents et favoriser le développement de stratégies de communication au sujet de la sexualité dans la famille. Elles devraient également aborder les règles familiales qui régissent les relations amoureuses et la sexualité des jeunes sous le toit familial. Les analyses font aussi ressortir la nécessité d'intervenir auprès des jeunes sur les stratégies de négociation en situation de conflits et sur les stratégies de communication entourant la sexualité au sein du couple. Enfin, les résultats de la présente étude confirment l'importance de sensibiliser les jeunes à la violence dans les relations amoureuses, plus particulièrement à ses manifestations psychologiques et de promouvoir le développement de modèles relationnels plus harmonieux et plus égalitaires.

## ANNEXE A

### CANEVAS D'ENTREVUE

#### **Avant de commencer l'entrevue**

- Présenter les objectifs de la recherche, les procédures et le cadre de l'entrevue.
- Lire le formulaire de consentement et répondre aux questions du participant.
- Préciser les modalités de l'entrevue : durée, enregistrement, confidentialité, avantages et inconvénients liés à la participation, etc.
- Rappeler au participant qu'il est libre de mettre fin à l'entrevue ou de suspendre l'enregistrement en tout temps.
- Faire signer le formulaire de consentement.

#### **Les relations amoureuses**

J'aimerais d'abord que tu me parles de tes relations amoureuses.

- Quelles sont les caractéristiques que tu recherches chez une fille ou un garçon pour commencer une relation amoureuse?
- Que penses-tu des filles qui font les premiers pas pour aborder un garçon?
- Les garçons et les filles sont-ils traités par tes parents de façon différente? Si oui, de quelles façons? Donne des exemples.
- Quelles sont les règles que tes parents t'imposent par rapport à tes relations amoureuses et qu'en penses-tu?



- Que pense ou qu'a pensé ta famille par rapport à ta blonde ou ton chum? Dans quelle mesure son point de vue sur ta relation est-il important?

- **La sexualité**

J'aimerais maintenant que tu me parles de ta sexualité.

- Est-ce que tes parents te parlent ou t'ont parlé de sexualité et comment ont-ils abordé la question?
- Qu'est-ce que tes parents te disent à propos de la sexualité et quels sont les sujets discutés?
- Est-ce que tes attentes et valeurs sont les mêmes que ton partenaire en ce qui touche à la relation amoureuse et à la sexualité et te sens-tu à l'aise d'échanger sur le sujet?
- Parles-tu de sexualité avec ton chum ou ta blonde et de quoi parles-tu?
- Où t'informes-tu sur la sexualité?
- Est-ce que tu partages le même point de vue que tes parents au sujet de la virginité?
- Penses-tu qu'avoir des relations sexuelles et faire l'amour, c'est la même chose?
- Selon toi, quelles sont les raisons pour avoir des relations sexuelles?
- Selon toi, quelles sont les raisons pour ne pas avoir de relations sexuelles?
- Que penses-tu de l'idée que le garçon doive être plus expérimenté sexuellement que la fille?

**Les sources de conflits et la violence dans un contexte amoureux**

- J'aimerais que tu me parles de tes conflits dans tes relations amoureuses.
- Est-ce qu'il t'arrive de ne pas partager le même point de vue que ton partenaire et quelles sont les principales sources de conflits dans tes relations amoureuses?
- Pour toi, quelles sont les manifestations de violence physique dans une relation amoureuse?



- Pour toi, quelles sont les manifestations de violence psychologique dans une relation amoureuse?
- Pour toi, quelles sont les manifestations de violence sexuelle dans une relation amoureuse?
- Pour toi, est-ce acceptable de crier, d'insulter, de contrôler et de faire des crises?
- Considères-tu ces comportements comme des manifestations de violence?
- Selon toi, pourquoi une fille (ou un garçon) tolère-t-elle (il) que son chum (ou sa blonde) soit violent avec elle (lui)?
- Selon toi, pourquoi un garçon (ou une fille) a-t-il (elle) des comportements violents envers sa blonde (ou son chum)?
- Crois-tu que la violence dans les relations amoureuses est plus ou moins fréquente ici que dans ton pays d'origine? Et comment expliques-tu cette situation?

## ANNEXE B

### FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT

Étude sur les relations amoureuses et la sexualité chez les jeunes latino-américains à Montréal

#### IDENTIFICATION

Responsable du projet : Maria del Carmen Rumoroso

Département, centre ou institut : Département de sexologie, UQÀM

Adresse courriel : dannasnaw@hotmail.com

Membres de l'équipe : Directrice : Mylène Fernet

Co-directeur : Joseph J. Lévy

#### BUT GÉNÉRAL DU PROJET

Tu es invité à prendre part à ce projet visant à comprendre le rôle de la culture latino-américaine dans les modèles amoureux et sexuels des jeunes latino-américains, ainsi que leurs attitudes et leur tolérance par rapport à la violence dans les relations amoureuses. Les résultats serviront à la rédaction d'un mémoire dans le cadre d'une maîtrise en sexologie sous la direction de Mylène Fernet et Joseph Lévy, professeurs au département de sexologie de l'UQÀM. De plus, les données recueillies permettront de contribuer au développement de programmes d'intervention adaptés aux spécificités culturelles des jeunes issus des groupes latino-américains.

#### PROCÉDURE(S)

Tu es invité à participer à une entrevue individuelle au cours de laquelle il te sera demandé, entre autres choses, de donner ton opinion et de décrire ton expérience par rapport aux relations amoureuses et à la sexualité. L'entrevue est enregistrée sur cassette audio avec ta permission. Tu seras ensuite

invité à répondre à un questionnaire anonyme et confidentiel au sujet de tes relations amoureuses et ta sexualité. Ta participation prendra environ 75 minutes de ton temps. Le lieu et l'heure de l'entrevue sont à convenir avec l'intervieweur qui est le responsable du projet. La transcription sur support informatique qui en suivra l'entrevue ne permettra pas de t'identifier.

#### AVANTAGES ET RISQUES

Ta participation contribuera à l'avancement des connaissances grâce à une meilleure compréhension de la vie affective des jeunes latino-américains à Montréal. Il n'y a pas de risque d'inconfort important associé à ta participation à cette rencontre. Tu dois cependant prendre conscience que certaines questions sont intimes et pourraient raviver des émotions liées à une expérience négative que tu as peut-être vécue. Tu demeures libre de ne pas répondre à une question que tu estimes embarrassante sans avoir à te justifier. Une ressource d'aide appropriée pourra t'être proposée si tu souhaites discuter de ta situation. Il est de la responsabilité de l'intervieweur de suspendre ou de mettre fin à l'entrevue s'il estime que ton bien-être ou ta sécurité sont menacés.

#### CONFIDENTIALITÉ

Il est entendu que les renseignements recueillis lors de ta participation sont confidentiels et que seuls les membres de l'équipe de recherche auront accès à ton enregistrement et au contenu de sa transcription. Le matériel de recherche (cassette codée et transcription) ainsi que ton formulaire de consentement seront conservés séparément sous clé au laboratoire du chercheur responsable pour la durée totale du projet. Les cassettes ainsi que les formulaires de consentement seront détruits 2 ans après les dernières publications.

#### PARTICIPATION VOLONTAIRE

Ta participation à ce projet est volontaire. Cela signifie que tu acceptes de participer au projet sans aucune contrainte ou pression extérieure, et que par ailleurs tu es libre de mettre fin à ta participation en tout temps au cours de cette recherche. Dans ce cas, les renseignements te concernant seront détruits. Ton accord à participer implique également que tu acceptes que l'équipe de recherche puisse utiliser aux fins de la présente recherche (articles, conférences et communications scientifiques) les renseignements recueillis à la condition qu'aucune information permettant de t'identifier ne soit divulguée publiquement à moins d'un consentement explicite de ta part.

#### COMPENSATION FINANCIÈRE

Il est entendu que tu recevras au terme de l'entrevue une somme de 10\$ à titre de compensation pour les frais encourus par ta contribution au projet.

## DES QUESTIONS SUR LE PROJET OU SUR TES DROITS?

Ce projet a reçu l'approbation du comité d'éthique du département de sexologie en charge de l'évaluation des projets étudiants.

Tu peux contacter le responsable du projet au (514) 365-3387 pour des questions supplémentaires sur le projet ou sur tes droits en tant que participant à cette recherche. Le Comité institutionnel d'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM a approuvé le projet de recherche auquel tu vas participer. Pour des informations concernant les responsabilités de l'équipe de recherche au plan de l'éthique de la recherche ou pour formuler une plainte ou des commentaires, tu peux contacter le Président du Comité institutionnel d'éthique de la recherche, Joseph Josy Lévy, au (514) 987-3000 # 4483. Il peut également être joint au secrétariat du Comité au (514) 987-3000 # 7753.

## REMERCIEMENTS

Ta collaboration est essentielle à la réalisation de notre projet et l'équipe de recherche tient à t'en remercier. Si tu souhaites obtenir un résumé écrit des principaux résultats de cette recherche, ajoute s'il te plaît tes coordonnées ci-dessous.

## SIGNATURES :

Je, \_\_\_\_\_, reconnais avoir lu le présent formulaire de consentement et consens volontairement à participer à ce projet de recherche. Je reconnais aussi que l'intervieweur a répondu à mes questions de manière satisfaisante et que j'ai disposé de suffisamment de temps pour réfléchir à ma décision de participer. Je comprends que ma participation à cette recherche est totalement volontaire et que je peux y mettre fin en tout temps, sans pénalité d'aucune forme ni justification à donner. Il me suffit d'en informer la responsable du projet.

Signature du participant : \_\_\_\_\_ Date : \_\_\_\_\_

Nom (lettres moulées) et coordonnées : \_\_\_\_\_

Signature du responsable du projet ou de son, sa délégué(e) :

\_\_\_\_\_

Date : \_\_\_\_\_

*Merci de conserver le premier exemplaire de ce formulaire de consentement pour communication éventuelle avec l'équipe de recherche et de remettre le second à l'intervieweur.*

## ANNEXE C

### QUESTIONNAIRE

Pseudonyme : \_\_\_\_\_

Sexe : féminin ☐ masculin ☐

Date :



#### Données sociodémographiques

1. Quel âge as-tu?  ans

2. Quel est l'âge de :

a) Ton père :  ans

b) Ta mère :  ans

3. Quel est le dernier niveau d'études de :

a) Ta mère :

Primaire ou moins ☐

Secondaire ☐

Cégep ou école technique ☐

Baccalauréat ☐

Maîtrise ☐

Doctorat ☐



b) Ton père :

Primaire ou moins ☐ Secondaire ☐ Cégep ou école technique ☐  
 Baccalauréat ☐ Maîtrise ☐ Doctorat ☐

c) Quelle est ta dernière année d'étude complétée :

Primaire 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐

Secondaire 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐

Collégiale 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐

Université 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐

4. Quelle est l'occupation actuelle :

a) De ton père :

b) De ta mère :

c) La tienne :

5. Avec qui vis-tu présentement?

☐ Avec mon père et ma mère

☐ Alternativement avec mon père et ma mère (garde partagée)

☐ Avec mon père

☐ Avec ma mère

☐ Je ne vis pas avec ma famille depuis l'âge de  ans et actuellement je vis

☐ Seule

☐ Avec un(e) ou des ami(e)s

6. Dans quelle catégorie situerais-tu le revenu annuel de tes parents, ou le tien, si tu ne vis pas avec ta famille?

☐ Moins de 10 000

☐ Entre 10 000 et 19 999

☐ Entre 20 000 et 39 999

☐ Entre 40 000 et 59 999

☐ Entre 60 000 et 79 999

☐ Entre 80 000 et 99 999

☐ Plus de 100 000



### Tes racines culturelles

1. Lieu de naissance :

a) Tu es né :

b) Ta mère est née :

c) Ton père est né :

2. Depuis combien du temps vis-tu au Québec?

	Jamais			très souvent	
3. Je parle espagnol à la maison.	1	2	3	4	5
4. Je parle espagnol avec mes amis(es).	1	2	3	4	5
5. Je lis des livres et des revues en espagnol.	1	2	3	4	5
6. À la maison je parle français.	1	2	3	4	5
7. J'écoute de la musique latino-américaine (salsa, merengue, cumbia, balada, etc.).	1	2	3	4	5
8. Je fréquente des endroits latino-américains (églises, cafés, restaurants, clubs de dance, bars, etc.).	1	2	3	4	5
9. Je célèbre et participe à des fêtes mexicaines (jour de l'Indépendance, fêtes nationales, etc.).	1	2	3	4	5
10. Je célèbre et participe à des fêtes québécoises.	1	2	3	4	5

11. Je célèbre et participe à des fêtes  
canadiennes.

1      2      3      4      5

12. Dans l'ensemble de tes relations amoureuses, quel pourcentage ont été avec :

a) des personnes mexicaines? \_\_\_\_\_ %

b) des Québécois(es)? \_\_\_\_\_ %

c) d'autres Latino-Américains? \_\_\_\_\_ %

13. Dans l'ensemble, quel pourcentage de tes amis(es) sont :

a) des personnes mexicaines? \_\_\_\_\_ %

b) des Québécois(es)? \_\_\_\_\_ %

c) d'autres Latino-Américains? \_\_\_\_\_ %

(Vérifie que le total donne bien 100 %.)

14. En moyenne, combien de fois visites-tu ton pays d'origine?

a) une fois par année

b) à tous les 2 ou 3 ans

c) à tous les 4 à 6 ans

d) à tous les 7 à 10 ans

e) je n'y suis jamais retourné(e)

f) je suis né(e) au Canada ou dans un pays autre que le Mexique

15. Quelle proportion des gens habitant votre quartier sont latino-américains?

a) presque tous

b) la plupart

c) quelques-uns

d) pratiquement aucun

**Tes relations amoureuses**

1. Combien de blondes ou de chums as-tu eus?

De 1 à 3 ☐ De 3 à 5 ☐ De 6 à 10 ☐ Plus de 10 ☐

2. À quel âge as-tu eu ta première relation amoureuse?

ans

3. Quel âge avait ton premier chum ou ta première blonde?

ans

4. Combien de temps a duré ta première relation amoureuse?

ans

**Ta sexualité (chaque fois que tu lis « relation sexuelle », tu dois comprendre que l'on réfère à une relation avec pénétration vaginale)**

1. À quel âge as-tu eu ta première relation sexuelle?

☐ Je n'ai pas encore eu de relation sexuelle

☐ Moins de 13 ans?

☐ Entre 13 et 15 ans

☐ Entre 16 et 18 ans

☐ 19 ans et plus

2. Avec qui as-tu eu ta première relation sexuelle?

☐ Avec ma blonde ou mon chum

☐ Avec une personne qui n'était pas ma blonde ni mon chum

☐ Je n'ai jamais eu de relation sexuelle

3. Pour toi, parler de sexualité avec ton chum ou ta blonde est-il une cause de malaise?

☐ Oui

☐ Non

4. Combien de partenaire sexuelle as-tu eus?

☐ Aucun

Partenaires amoureux :

Partenaires occasionnels :

5. Avant d'avoir ta première relation sexuelle, as-tu parlé de l'utilisation du condom?

☐ Oui

☐ Non

☐ Je n'ai jamais eu de relation sexuelle

6. À quelle fréquence utilises-tu le condom lorsque tu as des relations sexuelles?

☐ Toujours

☐ Souvent

☐ Rarement

☐ Jamais

☐ Je n'ai jamais eu de relation sexuelle

7. Combien de temps a passé entre ta première relation sexuelle et l'usage de contraceptifs?

☐ Dès la première fois

☐ 1 à 3 mois

☐ 4 à 6 mois

☐ 6 à 12 mois

☐ Plus de 12 mois

☐ Je n'ai pas encore de relations sexuelles





### Des expériences amoureuses plus difficiles

Voici une liste de choses qu'il arrive que des partenaires fassent lorsqu'ils sont en colère l'un contre l'autre, lorsqu'il y a un conflit dans le couple, ou parce que ça va mal.

⇒ En te référant à ta relation actuelle, indique à la lettre A la fréquence à laquelle ton ou ta partenaire s'est comporté/e de cette façon avec toi.

⇒ En te référant à ta relation actuelle, indique à la lettre B la fréquence à laquelle tu t'es comporté/e de cette façon avec lui/elle.

1. A. M'insulte, me traite de noms méchants.

B. L'insulter, le/la traiter de noms méchants.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

2. A. Est jaloux/se et méfiant/e de mes amis/es (garçons ou filles).

B. Être jaloux/se et méfiant/e de ses amis/es (garçons ou filles).

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

3. A. S'adresse à moi en me donnant des ordres.

B. S'adresser à lui/elle en lui donnant des ordres.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

4. A. M'empêcher de voir ou de parler à des amis du sexe opposé.

B. L'empêcher de voir ou de parler à des amis du sexe opposé.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

5. A. S'arrange pour que je me sente coupable.

B. S'arranger pour qu'il/elle se sente coupable.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

6. A. Contrôle mon horaire, me demande de rendre des comptes sur mes activités.

B. Contrôler son horaire et lui demander de rendre des comptes sur ses activités

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

7. A. M'oblige à faire ce qu'il/elle veut.

B. L'obliger à faire ce que tu veux.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

8. A. Refuse de parler de ses sentiments avec moi.

B. Refuser de parler de mes sentiments avec lui/elle.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

9. A. Menace de rompre (ou de me mettre à la porte).

B. Menacer de rompre (ou de le/la mettre à la porte).

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

10. A. Menace de se suicider en cas de rupture.

B. Menacer de me suicider en cas de rupture.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

11. A. M'oblige à avoir un contact sexuel alors que je ne veux pas en faisant pression sur moi ou en me harcelant. (Contact sexuel peut désigner une relation sexuelle avec pénétration, mais inclut aussi les caresses de toutes sortes sur les seins ou les parties génitales)

B. L'obliger à avoir un contact sexuel alors qu'il/elle ne le voulait pas en faisant pression sur lui/elle ou en le/la harcelant. (Contact sexuel peut désigner une relation sexuelle complète, mais inclut aussi les caresses de toutes sortes sur les seins ou les parties génitales.)

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>

12. A. Me menace d'utiliser la force physique pour m'obliger à avoir un contact sexuel.

B. Menacer d'utiliser la force physique pour l'obliger à avoir un contact sexuel.

A		B
<input type="checkbox"/>	Jamais	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	1 ou 2 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	3 à 10 fois	<input type="checkbox"/>
<input type="checkbox"/>	Plus de 10 fois	<input type="checkbox"/>



## ANNEXE D

### GRILLE DE CODIFICATION

#### 1. Valeurs et croyances de la culture mexicaine

1.1 Le familisme

1.2 Le respect

1.3 La virginité

1.4 Le mariage

#### 2. Socialisation sexuelle au sein de la famille

2.1 Exigences différentielles

2.2 Liberté différentielle

#### 3. Normes des parents par rapport aux pairs de sexe opposé et aux relations amoureuses

3.1 Choix du partenaire

3.2 Visites

3.3 Sorties

#### 4. Normes des parents par rapport à la sexualité

4.1 Contraception et grossesses désirées

4.2 Protection contre les ITSS

4.3 Protection de l'image sociale de la jeune fille et/ou de la famille

## 5. Éducation à la sexualité

### 5.1 Sources d'information

### 5.2 Sujets discutés

### 5.3 Aisance

## 6. Caractéristiques recherchées chez un partenaire amoureux

### 6.1 Attraits physiques

### 6.2 Traits personnalité

### 6.3 Similarités culturelles

### 6.4 Expérience sexuelle

## 7. Rôles de genre

### 7.1 Séduction et initiative de la relation amoureuse

### 7.3 Initiative sexuelle

## 8. Représentations de l'amour et de la sexualité et motifs pour avoir des activités sexuelles

### 8.1 La sexualité, c'est intime et personnel

### 8.2. Avoir des relations sexuelles pour expérimenter

### 8.3. La sexualité permet d'exprimer son amour ou de se rapprocher de l'autre

### 8.4. Avoir des relations sexuelles pour le plaisir

### 8.5 Avoir des relations sexuelles pour satisfaire l'autre

### 8.6. Repousser l'initiation sexuelle parce qu'on ne pas se sentir prêt

### 8.7 Repousser l'initiation sexuelle parce qu'on est pas avec le bon partenaire, on ne connaît pas suffisamment l'autre

### 8.8 Repousser l'initiation sexuelle parce qu'on ne veut prendre de risques

## 9. Ingrédients d'une bonne relation de couple

### 9.1 La communication

### 9.2 Le respect

### 9.3 La confiance

## 10. Communication avec le partenaire au sujet de la sexualité

### 10.1 Moment d'en parler

### 10.2 Sujets abordés

## 11. Source de conflits

### 11.1 Jalousie et relations avec les amis

### 11.2 Désaccord de la famille quant aux choix du partenaire

### 11.3 Désaccord lié à la consommation de cigarette et d'alcool

### 11.4 Ne pas respecter les plans préétablis

## 12. Résolution de conflits

### 12.1 Négocier en donnant son point et chercher une solution commune

### 12.2 Argumenter pour convaincre le partenaire

### 12.3 Céder pour éviter les chicanes

### 12.4 Tenter de contrôler son partenaire ou le dominer psychologiquement

### 12.5 Tenter de dominer physiquement son partenaire

### 12.6 Tenter de dominer sexuellement son partenaire

## 13. Représentation de la violence

### 13.1 La violence commence lorsqu'on dépasse certaines limites

### 13.2 La violence est tolérable si

### 13.3 Le vécu familial et une faible estime de soi des facteurs liés à la violence

### 13.4 La violence est inacceptable

## 14. Prévalence de la violence dans la communauté d'origine

### 14.1 Explications sociales

14.2 Explications familiales

15. Prévalence de la violence dans la communauté d'accueil

15.1 Explications sociales

15.2 Explications familiales

16. Tensions entre ta culture et la culture d'accueil

16.1 Sur le plan familial

16.2 Sur le plan amoureux et sexuel

16.3 Sur le plan social

## ANNEXE E

### CERTIFICAT D'ÉTHIQUE

**UQAM** Université de Québec à Montréal

Montréal, le 30 octobre 2009

Madame Maria del Carmen Rumoroso Barragan  
Département de sexologie  
UQAM

Objet : Approbation de votre projet de recherche sur le plan éthique

À qui de droit,

Vous avez fait une démarche auprès du comité de déontologie départemental en sexologie en vue de faire approuver les aspects éthiques de votre projet de recherche intitulé :

***Étude sur les relations amoureuses, la sexualité et la violence  
chez les jeunes latino-américains à Montréal***

L'examen des aspects éthiques de votre projet a principalement porté sur les modalités de recrutement, l'aptitude du participant à donner son consentement, les moyens envisagés pour assurer le choix volontaire des participants recrutés, les procédures de recherche, les mesures pour assurer l'anonymat et le caractère confidentiel des données, la méthode de surveillance continue et l'évaluation des risques et des inconvénients par rapport aux bénéfices encourus.

Le Comité approuve votre projet de recherche.

Veuillez noter que le comité de déontologie départemental de sexologie a la responsabilité de conserver votre dossier et de le rendre accessible aux personnes autorisées de l'UQAM ou de l'extérieur à des fins de suivi, d'appel ou de plainte. Le comité a également la responsabilité de transmettre une copie de votre attestation au secrétariat du CIER (point 4.4 du Cadre normatif pour l'éthique de la recherche avec des êtres humains de l'UQAM).

Veuillez recevoir l'expression de nos sentiments les plus distingués.

Myline Fernet, Ph. D.,  
Martine Hébert, Ph. D.,  
Joanne Olla, Ph.D.,  
Comité de déontologie départemental en sexologie.

*Joanne Olla*  
*Martine Hébert*  
*Myline Fernet*



## BIBLIOGRAPHIE

- Abric, J.-C. 1989. « L'étude expérimentale des représentations sociales ». In *Les représentations sociales*, sous la dir. de D. Jodelet, p. 187-219. Paris : Presses universitaires de France.
- \_\_\_\_\_. 1994. *Pratiques sociales et représentations*. Paris : Presses universitaires de France, 253 p.
- Ackard D., et D. Neumark-Sztainer. 2002. « Date violence and date rape among adolescents: Associations with disordered eating behaviours and psychological health ». *Child Abuse and Neglect*, vol. 26, no 5, p. 455-473.
- Afable-Munsuz, A., et C. D. Brindis. 2006. « Acculturation and the sexual and reproductive health of Latino youth in the United States: A literature review ». *Perspectives on Sexual and Reproductive Health*, vol. 38, no 4, p. 208-219.
- Aneshensel, C. S., R. M. Becerra, E. P. Fielder et R. H. Schuler. 1990. « Onset of fertility-related events during adolescence: A prospective comparison of Mexican American and non Hispanic White females ». *American Journal of Public Health*, vol. 80, p. 959-963.
- Aneshensel, C., E. Fielder et R. Becerra. 1989. « Fertility and fertility-related behavior among Mexican-American and non-Hispanic white female adolescents ». *Journal of Health and Social Behaviour*, vol. 30, p. 56-76.
- Anger, M. 1996. *Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines*. Montréal : CEC, 381 p.
- Arroyo, J. 1997. « Les scénarios sexuels de jeunes adultes latino-américains de Montréal : L'impact de l'acculturation et du genre ». Mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, 209 p.
- Banyard, V. L., S. Arnold et J. Smith. 2000. « Childhood sexual abuse and dating experiences of undergraduate women », *Child Maltreatment*, vol. 5, p. 39-48.
- Barkley, B. H., et E. Salazar Mosher. 1995. « Sexuality and Hispanic culture: Counseling with children and their parents ». *Journal of Sex Education and Therapy*, vol. 21, no 4, p. 255-267.
- Barlow, J. 2007. « Nous, les Latinos du Québec ». *L'actualité*.  
[www.lactualite.com/societe/nous-les-latinos-du-quebec/](http://www.lactualite.com/societe/nous-les-latinos-du-quebec/). Consulté le 7 avril 2013.

- Barret, M. E., G. W. Joe et D. D. Simpson. 1991. « Acculturation influences on inhalant use ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 13, p. 276-269.
- Bejarano, C., S. Manzano et C. Montoya. 2011. « Tracking the Latinos gender gap: gender attitudes across sex, borders, and generation ». *Politics and Gender*, vol. 7, no 4, p. 521-549.
- Bonardi, C., et N. Roussiau. 1999. *Les représentations sociales*. Paris : Dunod, 124 p.
- Caceres, C., B. Marin et E. Hudes. 2000. « Sexual coercion among youth and young adults in Lima, Peru ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 27, p. 361-367.
- Caetano, R., C. Cunradi, J. Schafer et C. L. Clark. 2000. « Intimate partner violence and drinking patterns among white, black, and Hispanic couples in the U.S ». *Journal of Substance Abuse*, vol. 11, no 2, p. 123-138.
- Callahan, M. R., R. M. Tolman et D. G. Saunders. 2003. « Adolescent dating violence victimization and psychological well-being ». *Journal of Adolescent Research*, vol. 18, no 6, p. 664-681.
- Calzada, E. 2010. « Bringing culture into parent training with Latinos ». *Cognitive and Behavioral Practice*, vol. 17, no 2, p. 167-175.
- Campeau, P., J. Pépin-Gagné et H. Piagatti Boamorte. 2010. *CRI\_VIFF, Rapport annuel 2009. Centre de recherche interdisciplinaire sur la violence familiale et la violence faite aux femmes*. [www.criviff.qc.ca/upload/publications/pub\\_220.pdf](http://www.criviff.qc.ca/upload/publications/pub_220.pdf). Consulté le 22 novembre 2010.
- Cianelli, R., L. Ferrer et B. J. Mcelmurry. 2008. « HIV prevention and low-income Chilean women: Machismo, marianismo and HIV misconceptions ». *Culture, Health and Sexuality*, vol. 10, no 3, p. 297-306.
- Coker, A. L., M. Sanderson, E. Cantu, D. Huerta et M. K. Fadden. 2008. « Frequency and types of partner violence among Mexican American college women ». *Journal of American College Health*, vol. 56, no 6, p. 665-673.
- Comas-Diaz, L. 1987. « Feminist therapy with Hispanic/Latina women: Myth or reality? ». *Women and Therapy*, vol. 6, no 4, p. 39-61.
- Cruz, T., S. W. Marshall, M. Bowling et A. Villaveces. 2008. « The validity of a proxy acculturation scale among U.S. Hispanics ». *Hispanic Journal of Behavioural Sciences*, vol. 30, no 4, p. 425-446.
- Deardorff, J., J. M. Tschann et E. Flores. 2008. « Sexual Values Among Latino Youth: Measurement Development Using a Culturally Based Approach ». *Cultural Diversity and Ethnic Minority Psychology*, vol. 14, no 2, p. 138-146.
- \_\_\_\_\_. 2010. « Sexual values and risky sexual behavior among Latinos Youths ». *Perspectives on Sexual and Reproductive Health*, vol. 42, no 1, p. 23-32.
- Del Pozo, J. « Les Latino-Américains au Québec (Canada) : Une communauté récente et fragmenté ». *La page d'histoire de José del Pozo*. <http://www.er.uqam.ca/nobel/r27020/>. Consulté le 3 juin 2010.

- Deslauriers, J.-P. 1991. *Recherche qualitative : Guide pratique*. Montréal : McGraw-Hill, 142 p.
- Deslauriers, J.-P., et M. Kérisit. 1997. « Devis de recherche et échantillonnage ». In *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer et Pires, p. 85-109. Montréal : Gaëtan Morin.
- Doll, M. 2004. « Sexuality and gender roles among Mexican-American female adolescents ». *Dissertation of doctor of philosophy*. Chicago : DePaul University, 297 p.
- Driscoll, A., M. A. Biggs, C. D. Brindis et E. Yankah. 2001. « Adolescent latino reproductive health: A review of the literature ». *Hispanic Journal of Behavioural Sciences*, vol. 23, no 3, p. 255-326.
- Doise, W., A. Clément et F. Lorenzi-Cioldi. 1994. « Le champ discret des attitudes ». [www.psych.lse.ac.uk/psr/PSR1994/3\\_1994Doise.pdf](http://www.psych.lse.ac.uk/psr/PSR1994/3_1994Doise.pdf). Consulté le 28 août 2013.
- Doise, W., et A. Palmonarie. 1986. « Caractéristiques des représentations sociales ». In *L'étude des représentations sociales*, sous la dir. de W. Doise et A. Palmonarie, p. 12-33. Paris : Delachaux et Niestle.
- ENVIN. 2007. « Encuesta nacional de violencia en las relaciones de noviazgo 2007. » [www.imjuventud.gob.mx/contenidos/programas/encuesta\\_violence\\_2007.pdf](http://www.imjuventud.gob.mx/contenidos/programas/encuesta_violence_2007.pdf). Consulté le 5 avril 2009.
- Espinoza, G., et E. S. Lefkowitz. 2009. « Sexual behaviors and attitudes and ethnic identity during college ». *Journal of Sex Research*, vol. 46, no 5, p. 471-482.
- Falconier, M. 2013. « Traditional gender role orientation and dyadic coping in immigrant Latino couples: Effects en couple functioning ». *Family Relations: An Interdisciplinary Journal of Applied Family Studies*, vol. 62, no 2, p. 269-283.
- Fang, Y., D. Howard, K. Beck, T. Shattuck et M. Hallmark. 2010. « Psychological correlates of physical dating violence victimization among Latino early adolescents ». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 25, no 5, p. 808-831.
- Faulkner, S. 2003. « Good girl or flirt girl: Latinas' definitions of sex and sexual relationships ». *Hispanic Journal of Behavioural Sciences*, vol. 25, no 2, p. 174-200.
- Fernet, M. 2005. *Amour, violence et adolescence*. Montréal : Presses de l'université du Québec, 249 p.
- Finch, B. K., B. Kolody et W. A. Vega. 2000. « Perceived discrimination and depression among Mexican-origin adults in California ». *Journal Health Social Behaviors*, vol. 41, p. 295-313.
- Flores, E., S. Eyre et S. G. Millstein. 1998. « Sociocultural beliefs related to sex among Mexican Americans adolescents ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 20, p. 60-82.
- Foshee, V. 1996. « Gender differences in adolescent dating abuse prevalence, types and injuries ». *Health Education Research*, vol. 11, no 3, p. 275-286.



- Foshee, V. A., F. Linder, J. E. MacDougall et S. Bangdiwala. 2001. « Gender differences in the longitudinal predictors of adolescent dating violence ». *Preventive Medicine*, vol. 32, p. 128-141.
- Gagné, M.-H., et F. Lavoie. 1995. « La violence physique et la maltraitance effective dans les fréquentations chez un groupe d'adolescents ». *Canadian Journal of Counselling*, vol. 29, p. 22-36.
- Garcia, L., E. L. Hurwitz et J. F. Kraus. 2005. « Acculturation and reported intimate partner violence among Latinas in Los Angeles ». *Journal of Interpersonal Violence*, vol. 20, no 5, p. 569-590.
- Garnier, C., et L. Sauvé. 1998. « Apport de la théorie des représentations sociales à l'éducation relative à l'environnement : Conditions pour un design de recherche ». *Éducation relative à l'environnement : Regards – Recherches – Réflexions*, vol. 1, p. 65-77.
- Gilchrist, H., et G. Sullivan. 2006. « The role of gender and sexual relations for young people in identity construction and youth suicide ». *Culture, Health and Sexuality*, vol. 8, no 3, p. 195-209.
- Goodyear, R., K. Newcomb, D. Michael et A. Russell. 2000. « Predictors of Latino men's paternity in teen pregnancy: Test of a mediational model of childhood experiences, gender role attitudes, and behaviors ». *Journal of Counseling Psychology*, vol. 47, no 1, p. 116-128.
- Giddens, A. 2004. *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*. Paris : La Rouergue/Chambon, 265 p.
- Guilamo-Ramos, V., P. Dittus, J. Jaccard, V. Goldberg, E. Cassillas et A. Bouris. 2006. « The content and process of mother-adolescent communication about sex in Latinos families ». *Social Work Research*, vol. 30, p. 169-181.
- Guilamo-Ramos, V., J. Jaccard, J. Pena et V. Goldberg. 2005. « Acculturation-related variables, sexual initiation, and subsequent sexual behaviour among Puerto Rican, mexican, and Cuban youth ». *Health Psychology*, vol. 24, no 1, p. 88-95.
- Guimelli, C. 1994. *Structures et transformations des représentations sociales*. Lausanne : De la chaux et Niestle, 277 p.
- Halpern, C., S. Oslak, M. Young, S. Martin et K. Lawrence. « Partner violence among adolescents in opposite-sex romantic relationships: Findings from the national longitudinal study of adolescent health ». *American Journal of Public Health*, vol. 91, no 10, p. 1679-1685.
- Hamby, S. L., et D. B. Sugarman. 1999. « Acts of psychological aggression against a partner and their relation to physical assault and gender ». *Journal of Marriage and Family*, vol. 61, no 4, 959-970.
- Hardway, C., et Andrew J. Fuligni. 2006. « Dimensions of family connectedness among adolescents with Mexican, Chinese, and European Backgrounds ». *Developmental Psychology*, vol. 42, no 6, p. 1246- 1258.

- Hebert, M., F. Lavoie, F. Vitaro, P. McDuff et R. E. Tremblay. 2008. « Association of child sexual abuse and dating victimization with mental health disorder in a sample of adolescent girls ». *Journal of Traumatic Stress*, vol. 21, no. 2, p. 181-189.
- Hickman, L., L. Jaycox et J. Aronoff. 2004. « Dating violence among adolescents: Prevalence, gender distribution, and prevention program effectiveness ». *Trauma, Violence and Abuse*, vol. 5, no 2, p. 123-142.
- Hokoda, A., D. Galvan, V. Malcarne, D. Castaneda et E. Ulloa. 2007. « An exploratory study examining teen dating violence, acculturation and acculturative stress in Mexican-American adolescents ». *Journal of Aggression, Maltreatment and Trauma*, vol. 14, no 3, p. 33-49.
- Hotaling, G. T., et K. B. Sugarman. 1990. « A risk marker analysis of assaulted wives ». *Journal of Family Violence*, vol. 5, no 1, p. 1.
- Howard, D. E., K. Beck, M. Hallmark et T. Shattuck. 2005. « Psychosocial correlates of dating violence victimization among latino youth ». *Adolescence*, vol. 40, no 158, p. 319-331.
- Howard, D. E., et M. Q. Wang. 2003. « Risk profiles of adolescent girls who were victims of dating violence ». *Adolescence*, vol. 38, p. 1-14.
- Institut de la statistique du Québec. 2012. *L'Enquête québécoise sur la santé des jeunes du secondaire 2010-2011*. Québec : Gouvernement du Québec.
- Jackson, S. 1999. « Issues in the dating violence research: A review of the literature ». *Aggression and Violent Behavior*, vol. 4, no 2, p. 233-247.
- Javeau, C. 1988. *L'enquête par questionnaire : Manuel à l'usage du praticien*. Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 138 p.
- Jezl, D., C. Molidor et T. L. Wright. 1996. « Physical, sexual and psychological abuse in high school dating relationships: Prevalence rates and self-esteem issues ». *Child and Adolescents Social Work Journal*, vol. 13, no 1, p. 69-87.
- Jodelet, D. 1989. *Les représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France, 447 p.
- \_\_\_\_\_. 2006. « Place de l'expérience vécue dans le processus de formation des représentations sociales ». [classiques.uqam.ca/...experience.../place\\_processus.doc](http://classiques.uqam.ca/...experience.../place_processus.doc). Consulté le 7 janvier 2014.
- Killoren, S., K. A. Updegraff et F. S. Christopher. 2011. « Family and cultural correlates of Mexican-rigin youths' sexual intention ». *Journal of Youth and Adolescence*, vol. 40, no 6, p. 707-718.
- Koos-Chioino, J. D., et L. A. Vargas. 1999. *Working with Latinos youth, culture, development and context*. San Francisco : Jossey-Bass, 236 p.
- Lavoie, F., et L. Vézina. 2001. « Violence faite aux filles dans le contexte des fréquentations à l'adolescence : Élaboration d'un instrument (VIFFA) ». *Revue canadienne de santé mentale communautaire*, vol. 20, p. 153-171.



- Lavoie, F., L. Robitaille et M. Hebert. 2000. « Teen dating and aggression an exploratory study ». *Violence Against Women*, vol. 6, p. 6-36.
- Lacourse, M.-T. 2005. *Famille et société*. Montréal : Chenelière Éducation.
- Laperrière, A. 1997. « Les critères de scientificité des méthodes qualitatives ». In *La recherche qualitative*, sous la dir. de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer et Pires, p. 363-388. Montréal : Gaëtan Morin.
- L'Écuyer, R. 1987. « L'analyse de contenu : Notion et étapes ». In *Les méthodes de la recherche qualitative*, sous la dir. de Jean-Pierre Deslauriers, p. 49-65. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- \_\_\_\_\_. 1990. *Méthodologie de l'analyse développementale de contenu: Méthode GPS et concept de soi*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 500 p.
- Lévesque, S. 2001. « Violence dans les relations amoureuses à l'adolescence : variations ethnoculturelles et stratégies d'intervention ». Mémoire de maîtrise, Montréal : Université du Québec à Montréal, 137 p.
- Lichter, E. L., et L. A. McCloskey. 2004. « The effects of childhood exposure to marital violence on adolescent gender-role beliefs and dating violence ». *Psychology of Women Quarterly*, vol. 28, no 4, p. 344-357.
- Lindsay, J., et Michèle Clément. 1998. « La violence psychologique : Sa définition et sa représentation selon le sexe ». *Recherches féministes*, vol. 11, no 2, p. 139-160.
- Luna, I., E. Torres de Ardon, Y. M. Lim, S. L. Cromwell, L. R., Phillips et Cynthia D. Rusell. 1996. « The relevance of familism in cross-cultural studies of family caregiving ». *Western Journal of Nursing Research*, vol. 18, no 3, p. 267-283.
- Malik, S., S. B. Sorenson et C. C. Aneshensel. 1997. « Community and dating violence among adolescents: Perpetration and victimization ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 21, no 5, p. 291-302.
- Mannoni, P. 1998. *Les représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France, 126 p.
- \_\_\_\_\_. 2010. *Les représentations sociales*. Paris : Presses universitaires de France, 127 p.
- Manseau, H. 2007. *Amour et sexualité chez l'adolescent : Programme qualitatif d'éducation sexuelle pour jeunes hommes*. Québec : Presses de l'Université du Québec, 177 p.
- Marin, B. Van Oss. 2003. « HIV Prevention in the Hispanic Community: Sex, Culture, and Empowerment ». *Journal of Transcultural Nursing*, vol. 14, no 3, p. 186-192.
- Marin, B. Van Oss, C. A. Gomez et N. Hearst. 1993. « Multiple heterosexual partners and condom use among Hispanics and non-hispanic whites ». *Family Planning Perspectives*, vol. 25, no 4, p. 170-174.
- Marin, G., et B. Van Oss Marin. 1991. *Research with Hispanic populations*. Newbury Park (Cal.) : Sage Publications, 130 p.

- Marquart, B. S., D. K. Nannini, R. W. Edwards, L. R. Stanley et J. C. Wayman. 2007. « Prevalence of dating violence and victimization: Regional and gender differences ». *Adolescence*, vol. 42, no 168, p. 645-657.
- Maureen C. K., et S. K. Wurtele. 2013. « Latino parents' plans to communicate about sexuality with their children ». *Journal of Health Communication: International perspectives*, vol. 18, no 8, p. 931-942.
- Michelat, G. 1975. « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie ». *Revue française de sociologie*, vol. 16, no 2, p. 231.
- Montoro-Rodriguez, J., et K. Koslosky. 1998. « The impact of acculturation on attitudinal familism in a community of Puerto Rican Americans ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 20, no 3, p. 375-390.
- Montoya, L. J. 1996. « Latino gender differences in public opinion: Results from the Latino national political survey ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 18, p. 255-276.
- Moscovici, S. 1976. *La psychanalyse, son image et son public*. Paris : Presses universitaires de France, 506 p.
- \_\_\_\_\_. 1991. « Des représentations collectives aux représentations sociales : Éléments pour une histoire ». In *Les représentations sociales*, sous la dir. de D. Jodelet, p. 62-86. Paris : Presses universitaires de France.
- Negura, L. 2006. « L'analyse de contenu dans l'étude des représentations sociales ». *SociologieS* [en ligne].  
<http://sociologies.revues.org/index993.html>. Consulté le 18 juillet 2011.
- Ojeda, L., R. Rosales et G. E. Good. 2008. « Socioeconomic status and cultural predictors of male role attitudes among Mexican American men: Son Mâs Machos? ». *Psychology of Men and Masculinity*, vol. 9, no 3, p. 133-138.
- O'Keefe, M., et L. Aldridge. 2005. « Teen Dating Violence: A Review of Risk Factors and Prevention Efforts ». VAMnet: the national online a resource center on violence against women. [http://new.vawnet.org/category/Main\\_Doc.php?docid=409](http://new.vawnet.org/category/Main_Doc.php?docid=409). Consulté le 12 mars 2009.
- Padilla, A. M., et T. L. Baird. 1991. « Mexican-American adolescent sexuality and sexual knowledge: An exploratory study ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 13, p. 95-104.
- Parra C., J. R. et D. M. Busby. 2006. « Exploring relationship functioning in premarital Caucasian and latino/a couples: Recognizing and valuing cultural differences ». *Journal of Comparative Family Studies*, vol. 37, no 3, p. 345-359.
- Phinney, J., et J. Flores. 2002. « "Unpackaging" Acculturation: Aspects of acculturation as predictors of traditional sex role attitudes ». *Journal of Cross-Cultural Psychology*, vol. 33, p. 320-331.
- Pick, S., et P. Andrade Palos. 1995. « Impact of the family on the sex lives of adolescents ». *Adolescence*, vol. 30, no 119, p. 667-675.

- Pires, A. P. 1997. « Échantillonnage et recherche qualitative : Essai théorique et méthodologique ». In *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer et Pires, p. 114-169. Montréal : Gaëtan Morin.
- Pleck, J., F. Sonenstein et L. Ku. 1993. « Masculinity ideology: Its impact on adolescent males' heterosexual relationships ». *Journal of Social Issues*, vol. 49, no 3, p. 11-29.
- Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer et Pires. 1997. *La recherche qualitative, enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal : Gaëtan Morin, 404 p.
- Price, L., S. Byers, H. Sears, J. Whelan et M. Saint-Pierre. 2000. « La violence dans les fréquentations chez les adolescents et adolescentes au Nouveau-Brunswick : sommaire de deux études ».  
[www.unb.ca/fredericton/arts/centres/mmfc/\\_resources/pdfs/datingviolence\\_f.pdf](http://www.unb.ca/fredericton/arts/centres/mmfc/_resources/pdfs/datingviolence_f.pdf).  
 Consulté le 28 août 2013.
- Québec interculturel. 2006. *Portrait statistique de la population d'origine ethnique latino-américaine recensée au Québec en 2006*. Immigration et communautés culturelles Québec. [www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-latino-americaine-2006.pdf](http://www.quebecinterculturel.gouv.qc.ca/publications/fr/diversite-ethnoculturelle/com-latino-americaine-2006.pdf). Consulté le 15 décembre 2013.
- Québec, ministère de la Sécurité publique. 2012. *Statistiques 2011 sur la criminalité commise dans un contexte conjugal au Québec*, Québec : Les Publications du Québec.
- Raffaelli, M. 2005. « Adolescent dating experiences described by Latino college students ». *Journal of Adolescence*, vol. 28, no 4, p. 559-572.
- Raffaelli, M., et L. L. Ontai. 2004. « Gender socialization in Latino/a families: Results from two retrospective studies ». *Sex Roles: A Journal of Research*, vol. 50, p. 287-299.
- \_\_\_\_\_. 2001. « She's 16 years old and there's boys calling over to the house: An exploratory study of sexual socialization in Latino families ». *Culture, Health and Sexuality*, vol. 3, no 3, p. 295-310.
- Rayburn, N. R., L. Jaycox, D. McCaffrey, E. C. Ulloa, M. Zander-Cutugno, G. N. Marshall et G. A. Shelley. 2007. « Reactions to dating violence among Latino teenagers: An experiment utilizing the Articulated Thoughts in Simulated Situations paradigm ». *Journal of Adolescence*, vol. 30, p. 893-915.
- Rivera, L., B. Allen, G. Rodriguez, R. Chavez et E. Lazcano. 2007. « Prevalance and correlates of adolescent dating violence: Baseline study of a cohort of 7960 male and female Mexican public school students ». *Preventive Medicine*, vol. 44, p. 477-484.
- Robillard, C., et J. J. Lévy. 2008. « Ethnicité ». In *Questions de sexualité au Québec*, sous la dir. de Joseph J. Lévy et André Dupras, p. 122-130. Montréal : Liber.
- Robillard, C., Y. Délice, J. J. Levy et L. R. Frigault. 2004. *Sexualité et prévention : Une étude auprès des jeunes d'origine haïtienne*. Montréal : Saint Martin, 118 p.
- Rodgers, K. B. 1999. « Parenting processes related to sexual risk-taking behaviors of adolescent males and females ». *Journal of Marriage and the Family*, vol. 61, p. 99-109.

- Romero, A., T. Robinson, H. Farish et F. Mendoza. 2004. « Association among familism, language preference, and education in Mexican-American mothers and their children ». *Journal of Developmental and Behavioural Pediatrics*, vol. 25, no 1, p. 34-40.
- Romo, L., E. Leflowitz, M. Sigman et K. Terry. 2002. « A longitudinal study of maternal messages about dating and sexuality and their influence on Latino adolescents ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 31, p. 59-69.
- Rondeau, L., C. Hamel, J. Guillon, M. Fernet et P. H. Tremblay. 2008. « Les relations amoureuses des jeunes : Écouter pour mieux accompagner ». Montréal : Agence de la santé et des services sociaux de Montréal.
- Rosario, M. 1988. « Acculturation: Its causes and psychological symptom effects in Puerto Rican Women ». Thèse de doctorat, New York, New York University.
- Rouquette, M. L. 1994. *Sur la connaissance de masses. Essai de psychologie politique*. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 224 p.
- Runkel, G. 1998. « Sexual morality of Christianity ». *Journal of Sex and Marital Therapy*, vol. 24, p. 103-122.
- Sabogal, F., G. Marin et R. Otero-Sabogal. 1987. « Hispanic familism and acculturation: What changes and what doesn't? ». *Hispanic Journal Behavioral Sciences*, vol. 9, no 4, p. 397-412.
- Sanderson, M., A. L. Coker, R. Roberts, S. R. Tortolero et B. M. Reininger. 2004. « Acculturation, ethnic identity, and dating violence among Latino ninth-grade students ». *Preventive Medicine*, vol. 39, p. 373-383.
- Savoie-Zajc, L. 2003. « L'entrevue semi-dirigée ». In *Recherche sociale : De la problématique à la collecte des données*, sous la dir. de B. Gauthier, p. 293-316. Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Seca, J.-M. 2001. *Les représentations sociales*. Paris : Armand Colin, 192 p.
- Stets, J. E. 1990. « Psychological aggression in dating relationships: The role of interpersonal control ». *Journal of Family Violence*, vol. 6, p. 97-114.
- Silverman, J. G., A. Raj, L. A. Mucci et J. E. Hathaway. 2001. « Dating violence against adolescent girls and associated substance use, unhealthy weight control, sexual risk behaviour, pregnancy, and suicidality ». *JAMA*, vol. 286, p. 572-579.
- Soriano, F. I., M. Lourdes, K. Rivera, J. Williams, S. P. Daley et V. M. Reznik. 2004. « Navigating between cultures: The role of culture in youth violence ». *Journal of Adolescent Health*, vol. 32, p. 169-176.
- Statistiques Canada. 2006. *Recensement 2006 : Recensement de la population 2006*. <http://www12.statcan.ca/census-recensement/2006/rt-td/immmcit-fra.cfm>. Consulté le 2 mars 2009.
- Strait, S. C. 1999. « Drug use among Hispanic youth: Examining common and unique contributing factors ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 21, no 1, p. 89-103.

- Sullivan, L., B. Jaramillo, D. Moreau et M. Bahlburg. 1999. « Mother-daughter communication about sexuality in a clinical sample of Hispanic adolescents girls ». *The Journal of Behavioral Sciences*, vol. 21, no 4, p. 447-469.
- Szapocznik, J., M. A. Scopetta, W. Kurtines et M. D. Arandale. 1978. « Theory and measurement of acculturation ». *Interamerican Journal of Psychology*, vol. 12, p. 113-130.
- Tiernay, K. A., et C. M. Meston. 2010. « Ethnic differences in sexual attitudes of U.S. college students: gender, acculturation, and religiosity factors ». *Archives of Sexual Behavior*, vol. 39, p. 190-202.
- Thoër-Fabre, C. 2005. « Ménopause et hormonothérapie, expériences et représentations de femmes baby-boomers ». Thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 370 p.
- Ulloa, E. C., Lisa H. Jaycox, S. K. Skinner et M. M. Orsburn. 2008. « Attitudes about Violence and Dating Among Latino/a Boys and Girls ». *Journal of Ethnic and Cultural Diversity in Social Work*, vol. 17, no 2, p. 157-176.
- Ulloa, E. C., L. H. Jaycox, G. N. Marshall et R. L. Collins. 2004. « Acculturation, gender stereotypes, and attitudes about dating violence among Latino youth ». *Violence and Victims*, vol. 19, no 3, p. 273-287.
- Upchurch, D. M. C., S. Aneshensel et J. Mudgal. 2001. « Sociocultural contexts of time to first sex among Hispanic adolescents ». *Journal of Marriage and Family*, vol. 63, p. 1158-1169.
- U.S. Census Bureau. 2005. *General Demographics Characteristics*.  
<http://www.census.gov/prod/2001pubs/c2kbr01-1.pdf>. Consulté le 2 mars 2009.
- Vélez Pastrana, M. C., R. Gonzales Rodriguez et A. Borges Hernandez. 2005. « Family functioning and early onset of sexual intercourse in latino adolescents ». *Adolescence*, vol. 40, p. 777-791.
- Villareal, R., S. A. Blozis et K. F. Widaman. 2005. « Factorial invariance of a pan-hispanic familism scale ». *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, vol. 27, no 4, p. 409-425.
- Villaruel, A. M. 1998. « Cultural influences on the sexual attitudes, beliefs, and norms of young Latinas adolescents ». *Journal of the Society of Pediatric Nurses*, vol. 3, p. 69-79.
- Wanlin, P. 2007. *L'analyse de contenu comme méthode d'analyse qualitative d'entretiens : Une comparaison entre les traitements manuels et l'utilisation de logiciels. Recherche qualitatives, hors-série no 3*.  
[http://www.recherche-qualitative.qc.ca/hors\\_serie\\_v3/Wanlin2.pdf](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/hors_serie_v3/Wanlin2.pdf). Consulté le 19 juillet 2011.
- Watson, J. M., M. Cascardi, S. Avery-Leaf et K. D. O'Leary. 2001. « High school students' responses to dating aggression ». *Violence and Victims*, vol. 16, no 3, p. 339-348.



- Wekerle, C., et D. A. Wolfe. 1999. « Dating violence in mid-adolescence: Theory, significance, and emerging prevention initiatives ». *Clinical Psychology*, vol. 19, p. 435-456.
- Wolitzky-Taylor, K. B., C. K. Danielson, H. S. Resnick, R. F. Hanson, D. W. Smith, B. E. Saunders et D. G. Kilpatrick. 2008. « Prevalence and correlates of dating violence in a national sample of adolescents ». *Journal of the American Academy of Child & Adolescent Psychiatry*, vol. 47, no 7 (juillet), p. 755-762.
- Zane, N., et W. Mak. 2003. « Major approaches to the measurement of acculturation among ethnic minority population: a content analysis and an alternative empirical strategy ». In Hokoda, A., Dina Galvan, Vanessa Malcarne, Donna Castaneda et Emilio Ulloa. 2007. « An exploratory study examining teen dating violence, acculturative stress in Mexican-American adolescents ». *Journal of Aggression, Maltreatment and Trauma*, vol. 14, no 3, p. 33-49.